LES AMIS DE HERGÉ

revue semestrielle

numéro 76 - automne 2023

© TINTINIMAGINATIO 2023

jeanmichel.net

Conseiller en Collection

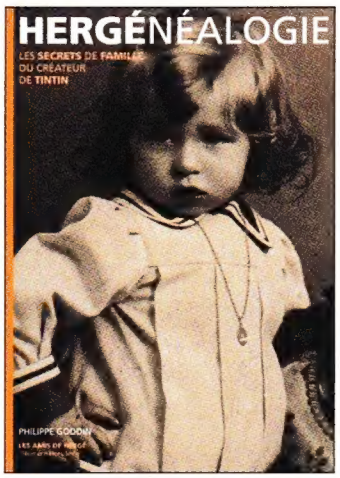
Expert en objets 3D BD - Spécialiste « Tintin »

Membre de la Chambre Belge des Experts en BD
Mandataire du sculpteur Nat NEUJEAN
Galeriste de Philippe GELUCK (Charleroi & Knokke)

+32477257379

www.jeanmichel.net - info@jeanmichel.net

Nouvelle Boutique chez CASSINE à Waterloo



HERGÉNÉALOGIE
OU
Les secrets de famille du créateur de Tintin

Philippe Goddin détaille successivement les ascendances paternelle et maternelle de Georges Remi dit Hergé, l'une centrée sur la figure méconnue de Marie Dewigne, l'autre autour du patriarche Joseph Dufour, plombier inventeur, avant de décrire le contexte familial dans lequel Hergé a évolué.

Cent-vingt illustrations légendées, trois tableaux généalogiques, sept plans de rues d'époque et une sélection de notre inédites d'Hergé relatives à ses secrets de famille.

68 pages – 25 euros

L'AFFAIRE 3542

est consacré aux nombreux mystères qui planent dans l'album *L'OREILLE CASSÉE*

Alain André, l'auteur de l'ouvrage *Le Secret de l'oreille mystérieuse*, et le regretté Yves Horeau, auteur notamment de *Tintin, Haddock et les Bateaux*, y comparent leurs thèses à propos du vol du fétiche et des nombreuses questions que pose l'album. Un album bien plus étrange encore qu'il n'y paraît.

Qui a volé le fétiche arumbaya ? Quand ? Comment ? Jules est-il complice ? Tortilla a-t-il été assassiné ? Quel est le rôle du capitaine Le Goffic ? Deux enquêtes passionnantes qui se lisent comme un roman policier.

23 euros

EN COUVERTURE :

Offert par Hergé à son collaborateur Guy Dessicy lorsque celui-ci a quitté les Studios de l'avenue Delleur pour aller développer l'agence Publi-Art rue du Lombard, ce dessin de Quick et Flupke a perdu de ses couleurs – celles que Guy y avait probablement posées lui-même – mais c'est, selon nous, ce qui fait aujourd'hui le charme de ce dessin que nous n'avons pas souhaité raviver.

Pour mesurer la différence des tonalités, vous pouvez bien sûr vous reporter à la page de titre de l'album *Les Exploits de Quick et Flupke* – 4e série, publié en 1951 par Casterman. Mais il serait plus simple de déployer la couverture de votre revue et de comparer son premier plat à son dernier. En effet, le coloriage initial de l'imprimé affirme toute sa différence sur notre « mur du fond ».

Cela dit, s'il a perdu ses couleurs, le dessin qui fait notre une n'a rien perdu de son éclat. L'Agent 15 peut encore et toujours en témoigner !

CI-CONTRE :

Hergé a eu de multiples occasions de montrer à ses lecteurs qu'au cours de leurs aventures communes Tintin pouvait toujours s'appuyer sur Milou. Pour sa part, en 1976, son talentueux confrère Mœbius a voulu prouver que, même déguisé en Arzach de pacotille, le reporter à la houppette et aux culottes de golf d'Hergé pouvait, au sens propre cette fois, se reposer sur son compagnon.

ÉDITORIAL

ECCE HOMO !

« Ecce homo, voici l'homme ! » Pourquoi cette citation biblique, empruntée à Ponce Pilate ? Et pourquoi cette initiative sacrilège, qui consiste à remplacer ici le traditionnel portrait d'Hergé « en majesté » signé Andy Warhol par la photo d'un inconnu ? D'où sort d'ailleurs cette tête de « zouave », cette bobine que les plus facétieux d'entre vous seraient tentés de gratifier illico d'une barbiche en pointe et d'un chapeau rond, histoire de la faire ressembler à ... À qui ? Par exemple au professeur Tournesol, dont on commémore cette année le 80e anniversaire de l'apparition. C'est en effet le 5 mars 1943, dans le 13e strip d'un récit publié dans *Le Soir* (un épisode qui ne s'appelait pas encore *Le Trésor de Rackham le Rouge*) que ce visiteur « un peu dur d'oreille » avait essuyé les premiers affronts du capitaine Haddock.

Un autre anniversaire, peut-être moins médiatique (puisque celui-là ne concerne pas un personnage), ne pouvait absolument pas passer inaperçu à nos yeux cet automne : celui du *Petit Vingtième* (à l'époque *Le petit « XXe »*). Le premier numéro de ce supplément pour enfants du quotidien catholique bruxellois *Le Vingtième Siècle* (à l'époque *Le XXe Siècle*) est sorti de presse le jeudi 1er novembre 1928. Il y a donc 95 ans. Hergé a fait croire, plus tard, qu'il en était le rédacteur en chef, mais il semble plus exact de dire qu'il en était l'homme à tout faire, puisqu'il était seul à l'élaborer. Il lui aura d'ailleurs fallu des mois de labeur obscur (et peu considéré) avant d'obtenir l'engagement d'un assistant. Mais qu'on ne s'y trompe pas : en ce temps-là, c'est la rédaction du « grand » *Vingtième* qui, à la petite semaine, alimentait le « petit », pour donner le change, faire comme si ce prétendu journal pouvait rivaliser avec le quotidien dont il était l'émanation. D'où des sujets aussi passionnants pour ses jeunes lecteurs que des conseils pour soigner ses dents, pour se protéger les yeux de la lumière intense, un texte sur les bienfaits (et les méfaits) du riz sur l'organisme, ou un autre sur la découverte de vestiges néolithiques en province de Hainaut. Authentique !

Mais qui trouve-t-on au sein de la rédaction de l'austère *Vingtième Siècle*, pour condescendre à livrer au nommé Hergé de quoi emballer les « petites vignettes » qu'il produit ? Eh bien, par exemple l'avocat Paul Eydt, alias Paul Hythe, qui fut contemporain d'Hergé à Saint-Boniface. Il y était déjà affublé d'une déficience auditive telle qu'il faisait répéter à peu près tout ce qu'on lui disait. Le « dur d'oreille » du *Trésor de Rackham le Rouge*, c'est donc bien lui : Hergé l'a confirmé. Le professeur Piccard, qui, pour sa part, avait servi de modèle au professeur Halambique du *Sceptre d'Ottokar*, n'aura fait qu'apporter au professeur Tournesol une manière de s'habiller, et bien sûr une caution scientifique, par la suite. Alors que Paul Eydt, lui, a transmis à notre ami Tryphon le handicap qui l'aura principalement caractérisé.

C'est ce Paul Eydt qu'on voit sur la photo. Le voici donc, l'homme, tel qu'en lui-même : mine de rien, petites lunettes rondes, le front et la moustache conquérants, petite tête ronde emmanchée d'un long cou... et sourd comme un pot. Sa photo est un scoop... et cette fois Walter Rizotto n'y est pour rien.

Philippe GODDIN

éditorial
3 **ECCE HOMO !** — Philippe Goddin

dans l'actualité
5 **BARBARIN ET LES LOULOUS** — Jacques Langlois

flagrant délit
6 **SCHIEVE LAVABO !...** — Jacques Van Gelder

un beau jour
8 **QUARANTE ANS... ET UN JOUR** — La Rédaction

il était un petit navire
12 **LE DESTIN TRAGIQUE DU *BIANCA C.*** — Pierre Rubens

boit-sans-soif
13 **POUR FAIRE HONNEUR À LA BIÈRE** — Philippe Goddin
26 **MINÉRALE, CETTE EAU, VRAIMENT ?** — Jacint Guillem

et pendant ce temps-là, à Bruxelles...
16 **QUICK ET FLUPKE, LEURS ANCÊTRES OUBLIÉS ET LEUR FILS CACHÉ** — Vincent Baudoux

ils diraient même plus
20 **HERGÉ ET SES INVITÉS DU DIMANCHE (FIN)**

rubrique économique
22 **LE KHOR, AU COURS DU CHANGE, ÇA FAIT... EUH...** — Claudy Lempereur

dossier
27 **FROM NEW YORK TO LONDON** — Jean Lecocq

physique élémentaire
35 **LA STUPIDITÉ DE TINTIN** — Bertrand Portevin

tintinologie
36 **À QUEL ÉTAGE, DITES-VOUS ?** — Emil Szabor et Pierre Rubens
40 **DU COLONEL BORIS AU CAPITAINE JORGEN** — Alain Bingen
45 **L'ANNIVERSAIRE DE L'ALUNISSAGE** — Alain Bingen

hergéologie
39 **UNE RENAULT CUSTOMISÉE** — La Rédaction

vous dites ?
42 **C'EST UNE BONNE QUESTION... QUI MÉRITE UNE RÉPONSE** — La Rédaction

prospective
44 **LIRE TINTIN À L'ÉCOLE... ÇA, C'EST LA CLASSE !** — Arnaud Wagret

chinoiseries
47 **L'ORTEIL DU DRAGON ?!** — Claudy Lempereur

à la loupe
48 **KONTZROLL, MONZIEU...** — Jonathan Fabry

rubrique automobile
50 **L'AMOUR FOU D'HERGÉ POUR LES BELLES ITALIENNES** — Philippe Goddin et Jacques Van Gelder

où va-t-il les chercher ?
51 **UNE SAINTE INSPIRATION** — Jacint Guillem

de titini rebus
52 ***SUR* OU *SOUS* LA COUVERTURE ?...** — Gaëtan Laloy

on nous écrit
54 **« IL EST PAS FRAIS, MON POISSON ?... »** — Marc Willocx

55 **LA DÉPÊCHE** — Jules Rouget et ses sources

58 **LES 7 SCOOPS DE WALTER RIZOTTO**

60 **LE MUR DU FOND**

BARBARIN ET LES LOULOUS

On peut être primat des Gaules et préférer Tintin à Astérix… C'était précisément le cas de monseigneur Philippe Barbarin, dont la tintinophilie affichée lui avait valu, au long de sa carrière ecclésiastique, de recevoir de ses ouailles de nombreux cadeaux en relation avec sa passion.

Il en avait fait un petit musée privé au siège de l'archevêché lyonnais, qu'il montrait volontiers à ses hôtes. Il y avait ainsi accueilli, voici quelques années, une délégation des membres de l'association Les Tintinophiles du Palais [de Justice], de Paris.

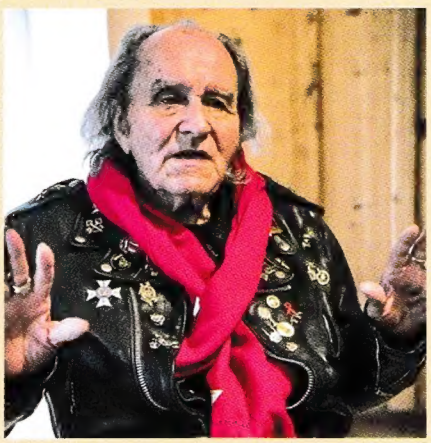
Contraint à démissionner[1] de son magistère en mars 2020, et avant de se retirer en Bretagne, le cardinal avait transmis l'essentiel de sa collection au père Guy Gilbert, le « curé des loubards », espérant sans doute qu'une lecture aussi saine que les aventures de Tintin et Milou contribuerait à remettre les jeunes délinquants du père Gilbert dans le droit chemin…

Hélas, ce dernier, bien que proche du prince Laurent de Belgique (le dernier fils de la très hergéophile reine Paola), qu'il maria à Bruxelles, en la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule, et dont il baptisa plus tard les enfants, considéra que ses protégés n'avaient « rien à foutre » *[sic]* de ces tintineries et s'empressa de les vendre à l'encan.

Il y a deux morales à cette histoire, qu'avait racontée *Le Progrès*, le grand quotidien de Lyon, le 13 août dernier. La première : le produit de la vente — l'un des albums de la collection aurait été adjugé à 6 000 euros — aura été bien utile à la fondation du père Gilbert. La seconde : Barbarin aurait conservé et emporté avec lui quelques pièces hergéennes qui lui tenaient particulièrement à cœur.

Jacques LANGLOIS

Paraphrasant Louis Aragon dans son poème *La Rose et le Réséda* (« Celui qui croyait au ciel / Celui qui n'y croyait pas »), nous aurions pu intituler notre article : « Celui qui aimait bien Tintin et celui qui ne l'aimait pas ». Et bien sûr, comme c'est souvent le cas, les cases d'Hergé étaient disponibles.



[1] À propos de ce qu'on a appelé « l'affaire Preynat », je renvoie nos lecteurs au film *Grâce à Dieu*, de François Ozon, sorti en 2018.

Gaspard-Gustave de Coriolis (1792-1843) a en quelque sorte fixé huit ans avant sa disparition le sens de rotation des masses sur la Terre...

Quelque cent-trente ans plus tard, imaginant une séquence qu'il situait dans l'hémisphère sud, Hergé n'en fera qu'à sa tête.

SCHIEVE LAVABO !...

LE VOLCAN DE PULAU-PULAU BOMPA ET L'EFFET CORIOLIS

La loi, c'est la loi ! On ne retourne pas un dessin d'Hergé ! Il y a pourtant au moins un cas où il eût fallu le faire. Mais si quelques éditeurs étrangers l'ont osé, c'est pour d'autres raisons... et en toute impunité.

Chacun sait que la Terre tourne de gauche à droite. En raison du sens de cette rotation, les masses d'air ont tendance à « tourner » dans le sens des aiguilles d'une montre dans l'hémisphère sud et dans le sens inverse dans l'hémisphère nord. Ce phénomène, particulièrement visible sur les spirales des ouragans ou des cyclones, s'appelle « l'effet Coriolis », du nom de l'ingénieur Gaspard-Gustave de Coriolis (1792-1843), qui, dans un article publié en 1835, décrivit mathématiquement cette « force » physique.

On a pris l'exemple des masses nuageuses, mais c'est la même chose pour les masses d'eau. Toutefois, ce n'est guère évident quand on vide l'eau de son lavabo, même si, théoriquement, le tourbillon d'eau autour de la bonde devrait tourner dans le sens des aiguilles d'une montre à Kiltoch (Écosse) et dans le sens inverse à Sanfacion (Nuevo-Rico). Mais un lavabo est trop petit : il faut un bassin beaucoup plus grand. Par exemple, un lac situé dans le cratère d'un volcan.

Justement, nos lecteurs connaissent au moins celui de l'île de Pulau-pulau Bompa décrit par Hergé dans l'album *Vol 714 pour Sydney*. Précisément, dans ce récit, page 56, Mik Ezdanitoff nous fait observer le phénomène, en s'écriant de sa voix rocailleuse : « Rregarrdez !... Il se vide comme vulgairre lavabo !... » Mais, ce qu'il n'a pas eu l'occasion de faire, c'est de vérifier, si cette cuvette se vidait dans le bon sens.

Il est indiscutable que cette île volcanique, où nos amis ont failli griller, est située dans l'hémisphère sud. En effet, si l'équateur traverse bien l'archipel indonésien, il le fait quelque cinq à six cents kilomètres plus au nord. On en est sûr parce que le dernier appel du contrôle aérien dont il est fait mention pendant le vol du Carreidas 160, en page 15, émanait

Sur la carte ci-contre, on voit la direction prise par le jet privé du milliardaire Carreidas au départ de Kemajoran (Djakarta) avant son détournement par Rastapopoulos vers Pulau-pulau Bompa, dans les îles de la Sonde. Nous y avons également situé la ligne de l'équateur.

de Macassar, qui est le chef-lieu de la province indonésienne de Sulawesi du Sud, à l'extrême sud de cette île. Et le contrôle de Macassar signale à celui de Darwin, en Australie (ce qui est logique puisque l'avion se dirige vers Sydney), que le dernier contact radio avec l'avion le situait « à hauteur de Sumbawa » (le point rouge sur la carte en page de gauche), une île qui fait partie du chapelet (appelé « les petites îles de la Sonde ») qui s'étend d'ouest en est depuis Java, en passant par Bali et Lombok, jusqu'à Florès et au-delà. Et ces petites îles sont à des centaines de kilomètres plus au sud de Macassar…

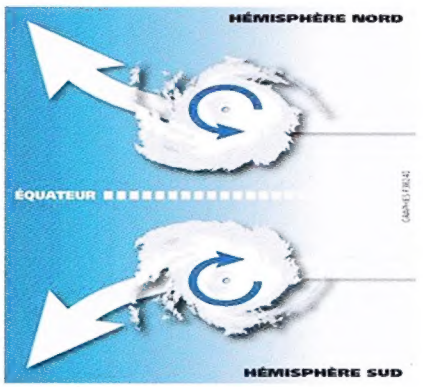
La conclusion s'impose : dans le très impressionnant dessin d'Hergé, page 56, le tourbillon du lac de Pulau-pulau Bompa aurait dû tourner dans le sens des aiguilles d'une montre.

Voilà qui n'a guère d'importance, me direz-vous, car dans ce gigantesque lavabo, Tintin nous donne une nouvelle preuve de son intrépidité et de son courage, en sauvant Milou in extremis. Peu importe le sens du courant.

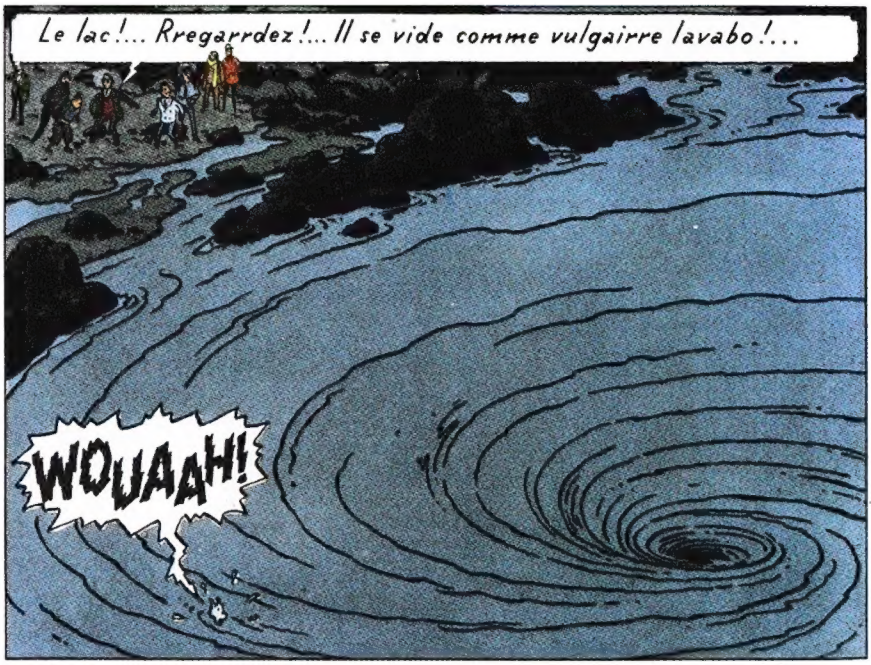
Jacques VAN GELDER

NOTE DE LA RÉDACTION

Si *Pulau* signifie *île* en indonésien, *Bompa* est l'équivalent de *grand-père* en marollien, ce patois bruxellois dont Hergé était friand. En marollien, *Schieven architek* (architecte bancal) constitue probablement l'insulte suprême, mais l'expression *Schieve lavabo* (lavabo penché) proférée avec l'accent qui sied n'est sans doute pas moins injurieuse. C'est évidemment avec affection que le titre de cet article fait semblant de s'en prendre à l'auteur de ce dessin… bancal.



Ci-dessous : la schématisation de l'effet Coriolis et son application ratée par Hergé dans son récit *Vol 714 pour Sydney*.



QUARANTE ANS… ET UN JOUR

La 38e journée annuelle des « Amis de Hergé » s'est déroulée le 4 mars 2023, au lendemain de la commémoration des 40 ans de la disparition du créateur de Tintin.

AVIS

La société Tintinimaginatio, titulaire exclusive des droits dérivés de l'œuvre d'Hergé ayant estimé que la composition du graphiste de renom international Ever Meulen, destinée à l'affiche de la 38e Journée annuelle des Amis de Hergé, constituait une inacceptable « adaptation non autorisée », nous sommes au regret de ne pouvoir la reproduire ci-dessous, comme nous l'avions envisagé. C'est la raison pour laquelle nous avons dû la remplacer par un détail extrait d'un autre dessin d'Ever Meulen, plus ancien, qui rend lui aussi hommage à Hergé, parmi d'autres gloires de la Belgique que l'on reconnaîtra.

La Rédaction

Le hasard a bien fait les choses : l'affiche créée pour l'occasion par le graphiste Ever Meulen a été imaginée aux couleurs de la Syldavie. Et sur une des magnifiques photos exposées par André Soupart, on voit Hergé (ci-dessus) brandir le fameux sceptre d'Ottokar.

Dès l'ouverture, on comprend que cette journée de retrouvailles sera en bonne partie accommodée à la sauce syldave. En effet, venus de différents pays, les consuls autoproclamés du « Royaume du Pélican Noir » se font remarquer, notamment en arborant leurs insignes de façon ostensible.

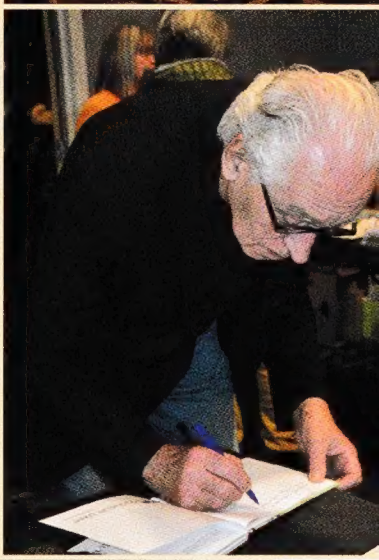
C'est du favoritisme ! Jean-Pierre Talbot qui, durant les années 1960, n'avait pas eu l'occasion d'interpréter le rôle de Tintin en Syldavie, a obtenu sans problème un passeport syldave. Il s'est aussitôt inquiété de savoir s'il y avait bien des stations de ski dans le massif des Zmyhlpathes.

Il y a du Tintin partout ! D'aucuns ont même cru voir double en parcourant les travées bondées de la bourse de collections (photo ci-dessous). D'autres ont estimé que certains des objets proposés (comme ce sous-marin, exposé à droite), risquaient de crever leur plafond.

Allez les rouges ! En se frayant un passage au sein de la bourse de collections, notre reporter a cru un instant que la couleur de la fusée lunaire d'Hergé avait déteint sur la robe d'une vendeuse (ou d'une acheteuse). On se marchait également sur les pieds dans la salle d'exposition.

On le savait : l'amour de Tintin rapproche les individus. Ce visiteur (à droite), chargé comme un sherpa mais le cœur léger car en ordre de cotisation, n'est de toute évidence pas venu de Klow. Certains se sont même demandé s'il n'était pas venu du Gopal ou de Rawhajpoutalah.

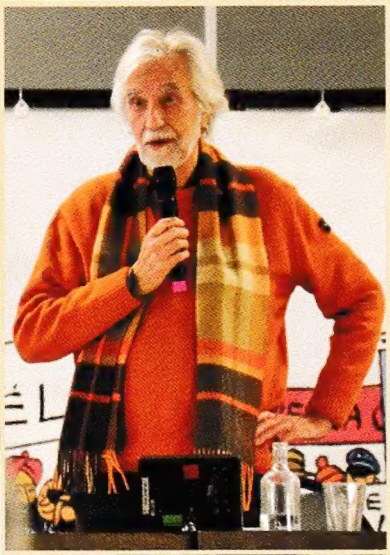
Steve Ferrière (à gauche), l'organisateur de l'exposition, centrée cette année sur les cartes de vœux, cartes-neige, cartes postales et autres, a enfin pu s'asseoir… André Soupart (photo de droite) expose dans la salle une sélection de photos d'Hergé et signe le traditionnel livre d'or.

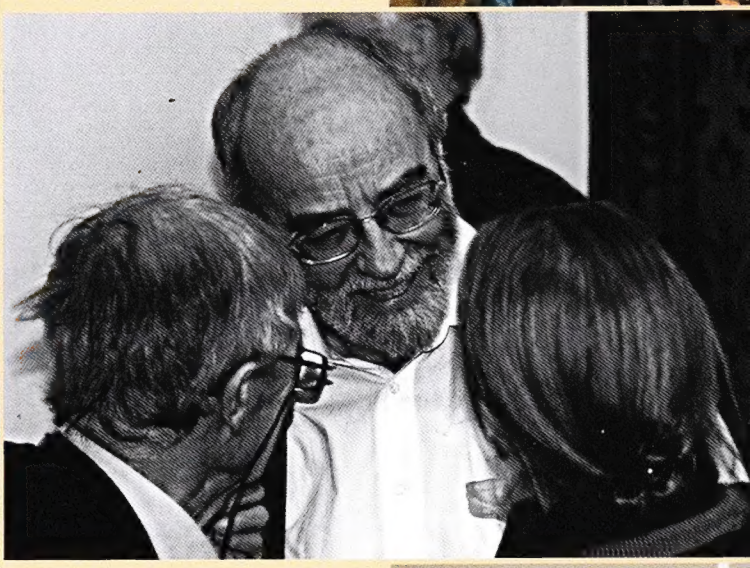


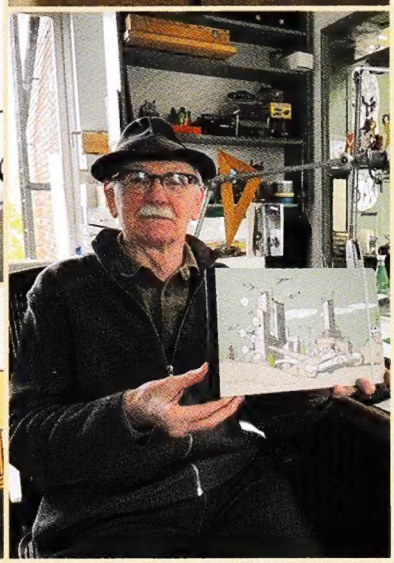
N'est pas Dupond (ou Dupont) qui veut ! Désireux d'animer la journée d'une sympathique touche d'authenticité, l'un des Consuls de Syldavie, Jonathan Fabry (photo de gauche), n'a pas confondu le costume folklorique de son pays d'adoption avec la tenue des evzones grecs.

Tandis que les Amis de Hergé se pressent autour de la statue de Tintin afin d'immortaliser leurs retrouvailles (à droite), deux conférences retiennent l'attention de bon nombre d'autres : celle de Bertrand Portevin (interrogé ici, à gauche) et celle de Jan Viaene (ci-dessus).

Il revient au président, Philippe Goddin (ci-contre), d'ouvrir la séance plénière de l'après-midi. Il confie au dévoué secrétaire de l'association, Philippe Fontaine (ci-dessous), le soin de traiter la partie administrative et de dresser le bilan financier 2022 de l'association.

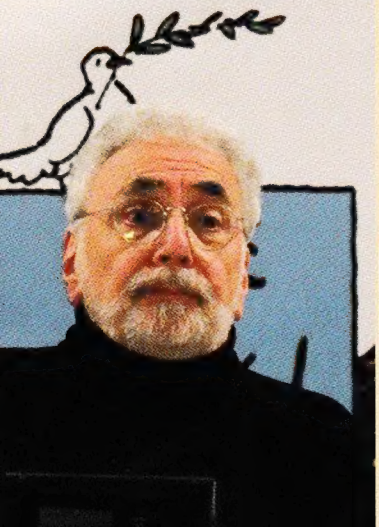




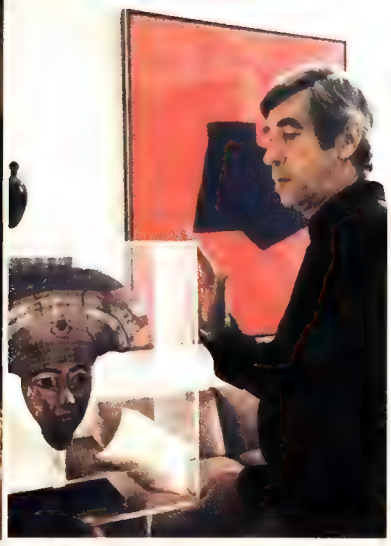


Après avoir rendu un hommage au dessinateur Jo-El Azara, qui avait accepté notre invitation mais qui est hélas décédé quelques jours avant l'AG, Philippe Goddin a dû improviser un exposé illustré consacré à l'auteur de notre affiche, Ever Meulen, absent pour maladie.

Jacques Langlois (à droite) et Dominique Maricq (ci-dessous) ont brillamment assuré le relais en interrogeant, l'un, le scénariste François Rivière et le dessinateur Philippe Wurm sur leur ouvrage *Edgar P. Jacobs, le rêveur d'apocalypses,* et l'autre, Florian Moine, auteur d'un ouvrage remarqué sur Casterman.



Pendant tout l'après-midi, une colombe de la paix sortie de son décor (photos de gauche) n'aura cessé d'attirer les regards, allant jusqu'à vouloir poser une couronne de lauriers sur des invités qui n'en demandaient pas tant. D'autres éléments du décor ponctuaient joliment les débats.

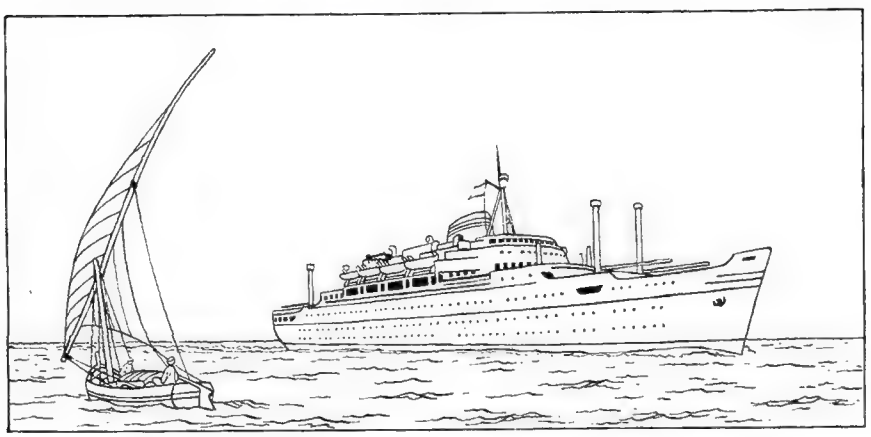


L'entretien de Dominique avec Renaud Nattiez (à gauche) sur son livre intitulé *Faut-il brûler Tintin ?* enflamma tout naturellement les débats. Plus sereins furent ceux que Philippe Goddin mena ensuite avec le photographe André Soupart et avec le spécialiste du scoutisme qu'est Thierry Scaillet (à droite).

Comme chaque année, le traditionnel jeu-concours de tintinophilie, préparé et présenté par un Claudy Lempereur (à gauche) plus pointu que jamais, fut impitoyable pour les egos. L'habituelle séance de dédicaces qui suivit obligea certains des auteurs présents à prolonger leurs prestations.

Ceux qui avaient réservé pour le repas de clôture n'ont pas eu à le regretter, que ce soit pour la qualité du buffet ou pour celle des échanges entre tintinophiles, tant à table que tout autour. Ce fut aussi l'occasion de s'interroger sur la pérennité de l'association. Allez, les jeunes !

LE DESTIN TRAGIQUE DU *BIANCA C.*



Le seul et unique navire à avoir porté le nom d'un personnage d'Hergé ? Cela reste à voir.

Bianca Castafiore n'était pas à bord de l'*Epomeo* lorsque Tintin a emprunté celui-ci pour gagner Port-Saïd dans *Les Cigares du Pharaon*. Dommage, car en plus d'y rencontrer notre ami, elle y aurait fait plus tôt la connaissance de Roberto Rastapopoulos, le futur marquis di Gorgonzola. Le paquebot *Bianca C.* illustré ci-dessus a certes des allures d'*Epomeo*, mais son destin fut tout autre. C'est Pierre Rubens qui l'a (re)découvert pour nous.

Saviez-vous qu'un transatlantique italien, que l'on voit ici à l'ancre dans le port de Gênes (et qui ressemble à l'*Epomeo* des *Cigares du Pharaon*), avait porté le nom de *Bianca C.* ? Construit en 1944 en France, aux chantiers navals de La Ciotat, ce paquebot a connu une vie mouvementée. Il a porté d'autres noms avant de s'appeler finalement *Bianca C.* Hélas pour les fervents admirateurs du Rossignol milanais, ce nom ne lui fut pas donné en référence à Bianca Castafiore, puisqu'il fut baptisé ainsi en 1959 du prénom de la fille de l'armateur italien Costa (les Croisières Costa) qui venait de le racheter pour le mettre en service sur sa ligne vers l'Amérique du Sud.

Le *Bianca C.* a mal fini, il a coulé en 1961 au large de l'île de Grenade après qu'un incendie s'était déclaré dans la salle des machines. Mais il connaît depuis lors une nouvelle vie : il est devenu un « spot » de plongée bien connu, car l'épave repose à seulement cinquante mètres de profondeur. Il est même surnommé le « *Titanic* des Caraïbes » par ses explorateurs[1].

Pierre RUBENS

[1] J'ai découvert tout ça sur Internet, après avoir vu sur ARTE le documentaire *Invitation au voyage* consacré notamment aux îles Grenadines.

POUR FAIRE HONNEUR À LA BIÈRE

L'article intitulé *Haddock et le « coup de Jarnac »* publié dans notre dernière revue répercutait la suggestion d'un lecteur charentais des *Aventures de Tintin* qui souhaitait que le capitaine Haddock, grand amateur de whisky, se convertisse, ne fût-ce que temporairement, au cognac. On a vu qu'Hergé n'est pas resté insensible à cette requête singulière. Quelque trois ans plus tard, voilà qu'une autre proposition du même ordre parvient au créateur de Tintin.

Cette fois, c'est de moins loin que la missive a été envoyée. Certains pourraient même prétendre que c'est de la région de Moulinsart. À vol d'oiseau, Hamme-Mille n'est qu'à une vingtaine de kilomètres de Céroux-Mousty, où Hergé est toujours domicilié et où ce courrier a été adressé. Le signataire s'appelle Jean Mousty, ce qui a peut-être contribué à mettre le dessinateur dans les dispositions qu'on va lui découvrir. La lettre a beau avoir été dactylographiée sur papier à en-tête de *L'Écho de la Brasserie*, à Louvain, on va voir qu'elle adopte un ton plus familier qu'officiel.

Louvain, le 6 juin 1961

Cher Monsieur Remi,

Je me crois autorisé de vous donner ce titre étant donné que je suis un lecteur de vos Tintin *depuis leur parution dans* Le Petit Vingtième *et que je suis un ancien voisin de votre frère le major Remi à Unna*[1].

Mon directeur, Monsieur Smeets, rentre à l'instant de la réception de l'Association [...] *Europress Junior* [...] *à la Maison des Brasseurs* [...], *à laquelle prirent part, entre autres, Monsieur et Madame Raymond Leblanc.*

Je lis d'autre part [...] *dans le* Tintin *de cette semaine que de nouvelles aventures se préparent pour nos amis Tintin, Milou, le capitaine et compagnie. À ce sujet, mon directeur aurait voulu vous* [...] *demander s'il n'était vraiment pas possible de changer le contenu du verre de Haddock en remplaçant le whisky par notre boisson nationale.*

Malheureusement, tous les verres de cette nouvelle aventure sont probablement déjà remplis, mais pour le prochain album !... À moins que vous ne trouviez, comme mes filles, que Haddock et whisky sont deux noms inséparables, auquel cas il ne [vous] *resterait qu'une possibilité : créer un nouveau personnage* [...] *qui magnifierait par son comportement les bienfaits de notre boisson nationale.*

[1] Ville de Rhénanie-du-Nord-Westphalie où Paul Remi servait lorsque Jean Mousty y effectua un rappel en tant qu'officier de réserve.

WHITE STAR LEOPOLD
BIERE LEOPOLD
la plus fine
COMMUNE de GEEST-GEROMPONT-PETIT-ROSIÈRE
Quartier de la Gare
Dimanche 7 JUIN 1936 à 2 heures précises
Grande COURSE Cycliste
pour JUNIORS âgés de moins de 21 ans
sous le patronage des Brasseries LEOPOLD de Bruxelles
500 frs de PRIX garantis plus une coupe des Brasseries Léopold
125 - 100 - 75 - 55 - 45 - 35 - 25 - 20 - 10 - 10
Grand BAL
Le Comité.

Au milieu des années 1930, l'Atelier Hergé avait assuré la publicité de la Brasserie Léopold. Mais ce qu'un lecteur espère en 1961 est plus subtil et plus large, car il ne s'agit pas seulement de promotionner « une » bière, mais « la » bière.

La diseuse de bonne aventure chargée d'annoncer le prochain récit d'Hergé, et donc d'en assurer la promotion, invite Haddock à se montrer prudent. Le dessinateur ignore alors qu'un journaliste lui écrit ce jour-là avec l'espoir que le capitaine pourra faire la promotion d'un breuvage que, pourtant, il n'apprécie pas forcément.

À vous lire prochainement à ce sujet et en vous remerciant pour les nouvelles aventures que nous allons vivre au cours des prochaines semaines, veuillez agréer, cher Monsieur Remi, l'expression de mes sentiments distingués.

Jean Mousty
54, chaussée de Louvain
Hamme-Mille

Effectivement, le journal *Tintin* a publié en ce matin du 6 juin la première d'une série d'illustrations qui évoquent, sans encore en révéler le titre, la publication imminente de la nouvelle aventure de Tintin : *Les Bijoux de la Castafiore*. Mais ce en quoi Jean, jeune journaliste à l'hebdomadaire *L'Écho de la Brasserie*, se trompe, c'est que l'épisode n'est pas forcément figé au moment où sa publication commence. C'est ce qui permet à Hergé de laisser une porte ouverte dans la réponse qu'il adresse à son correspondant.

Le 14 juin 1961

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre aimable et plaisante lettre.

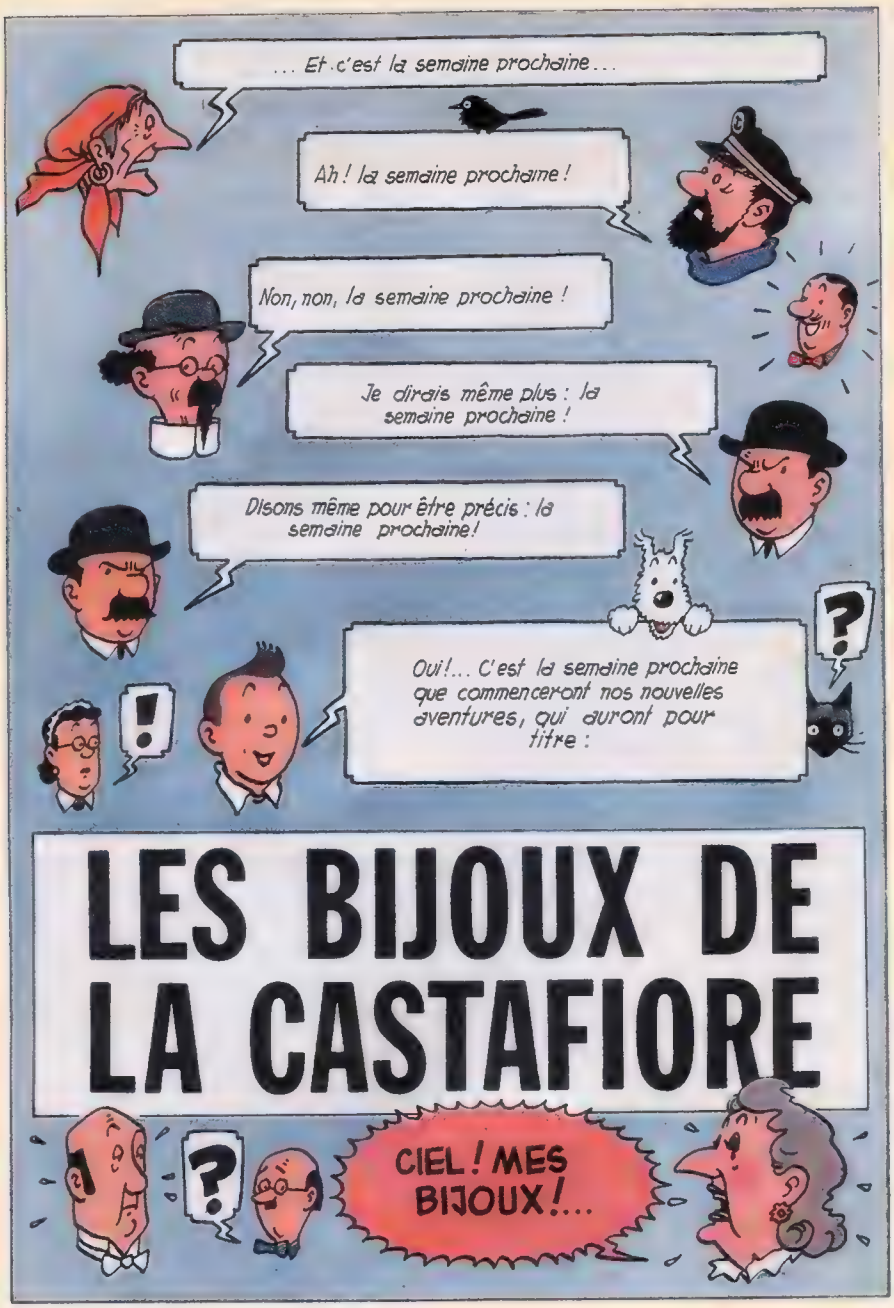
Sur un point, vos filles ont raison : Haddock = whisky et whisky = Haddock.

Mais il y a d'autres bons vivants parmi les personnages qui gravitent autour de Tintin. L'occasion se présentera bien un jour, pour l'un de ces messieurs, de faire ouvertement honneur à la bière. Cette occasion, qui sera prochaine ou lointaine, je vous promets de ne pas la laisser passer !

[...] *Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.*

Georges Remi (Hergé)

Trois femmes, sept hommes, un jeune homme, un chien, un chat et un oiseau... cherchez le joyeux drille de la bande.


... Et c'est la semaine prochaine...
Ah ! la semaine prochaine !
Non, non, la semaine prochaine !
Je dirais même plus : la semaine prochaine !
Disons même pour être précis : la semaine prochaine !
Oui !... C'est la semaine prochaine que commenceront nos nouvelles aventures, qui auront pour titre :
LES BIJOUX DE LA CASTAFIORE
CIEL ! MES BIJOUX !...

D'autres « bons vivants » ? Si Jean Mousty en a cherché parmi la petite quinzaine de protagonistes dont le visage vient d'apparaître en pleine page du journal *Tintin*, le 27 juin (voir ci-contre), il se sera peut-être dit, caressant un vague espoir, qu'un seul d'entre eux méritait le substantif de « joyeux drille » ou de « boute-en-train » : Séraphin Lampion. Peut-être n'est-ce pas pour rien que le dessinateur a cerné le visage hilare de l'assureur d'un faisceau de petits traits qui le font irradier. L'histoire commencera le 4 juillet sous le titre *Les Bijoux de la Castafiore*.

Une question se pose toutefois. Un certain nombre de planches étant sur le point de paraître lorsqu'Hergé a reçu la lettre de *L'Écho de la Brasserie*, il semble

peu probable qu'il se soit demandé dans quelle séquence il pourrait intervenir pour faire apparaître le bon vivant qu'est Séraphin et le gratifier d'un verre de bière. On observe que c'est déjà à la page 17 du récit qu'il passe dire bonjour au « galopin » Tintin, au « vieux pirate » Haddock et à la « duchesse » Castafiore. « Je ne suis pas contre la musique, affirme-t-il en levant son verre de bière, mais franchement, là, dans la journée, je préfère un bon demi. »

Certes, si les différentes versions du découpage présentent cette scène de façon fort semblable et au même moment du récit, on n'y voit pas Lampion doté d'un verre de bière. Ce qui est certain, c'est qu'il l'a bien en main sur le crayonné, où Hergé lui fait déjà dire, en parlant de la musique : « Il faut croire qu'il y a des gens qui aiment ça !... Enfin, il en faut pour tous les goûts... Moi, je préfère un bon demi ».

Voilà qui nous incite à croire qu'en répondant à Jean Mousty avec une telle bienveillance, Hergé savait pertinemment que *Les Bijoux de la Castafiore* contenait de quoi répondre à l'attente du monde brassicole, et qu'il ne devrait presque rien changer à ce qui était prévu. Cela dit, l'auteur de Tintin et son correspondant avaient sans doute oublié qu'au début du *Crabe aux pinces d'or*, en 1940, les Dupondt avaient été jusqu'à inciter Tintin à trinquer avec eux... à la bière. L'exclusivité prêtée à Séraphin Lampion n'en était donc pas vraiment une.

Philippe GODDIN

« Salut, galopin ! Je passais par ici [...] Je me suis dit "[...] C'est l'occasion de serrer la pince à ce vieux pirate !..." Et voilà comment je le trouve [...] ! Excellent, le coup de la marche !...Tordant !... Ha ! ha ! ha ! [...] »

« C'est fou ce que ça rapporte, chanter !... Hein ! on ne croirait pas ?... Notez que je ne suis pas contre la musique, mais... »

TROIS ÉTOILES OUBLIÉES

L'anecdote sur le cognac narrée par Philippe Goddin dans la revue n° 75 est tout à fait gouleyante. Mais les enfants de M. Hine n'étaient pas des lecteurs de Tintin si assidus que cela, non plus d'ailleurs que les éditeurs des aventures du reporter. Sans parler de leur auteur lui-même, un comble!

Les uns ignorent, d'autres ont oublié le final du *Secret de La Licorne* intervenu quelque quinze ans avant les échanges de courriers d'avril-mai 1958 entre Jarnac, Paris, Tournai et Bruxelles.

En effet, dès la fin décembre 1942 dans *Le Soir*, et en 1943 dans l'album (page 55), Haddock fait débarrasser Nestor des menottes que lui ont passées les Dupondt pour permettre à son futur butler d' « aller (lui) chercher une bouteille de cognac ». Et de préciser deux cases plus loin: « Et n'oubliez pas : du trois étoiles, n'est-ce pas ! »

Hélas, à la dernière case de la page 57, il renverse le plateau qu'apportait Nestor, faisant valdinguer bouteille et verres à cognac ! Comme le confirme le début de la page suivante, ce ne fut donc pas à cette occasion que le capitaine goûta au cognac sorti de la réserve des frères Loiseau.

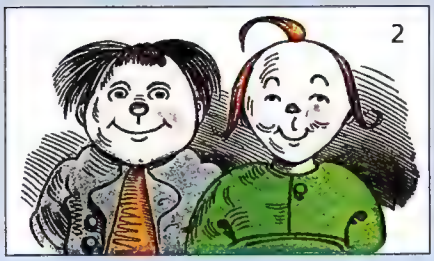
Mais rien ne prouve qu'il ait dû attendre d'être en plein Himalaya pour se rattraper, d'autant que les conditions dans lesquelles il siffle alors le breuvage ne me paraissent pas vraiment conformes aux préceptes des amateurs véritables...

Jacques LANGLOIS

QUICK ET FLUPKE

LEURS ANCÊTRES OUBLIÉS ET LEUR FILS CACHÉ

1


2

Garnements bien belges — brusseleirs même — et fiers de l'être, Quick et Flupke sont les héritiers d'une cohorte internationale d'enfants espiègles, où l'on trouve notamment, joyeusement mêlés, des galopins suisses, des chenapans allemands, des arsouilles françaises ou des sacripants américains.

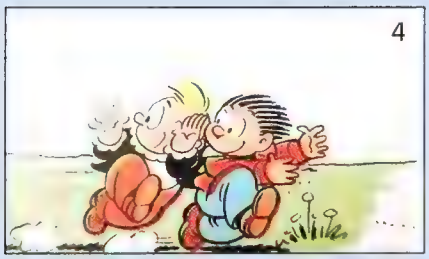
Dans les années 1800, à Genève, Rodolphe Töpffer (1799-1846) invente une technique graphique inédite qui mêle les images et le texte : la première bande dessinée, au sens moderne du terme.

L'enfance de l'art ou l'art de l'enfance

En 1844, en Allemagne, le docteur Heinrich Hoffmann 1809-1894), qui exerce dans un hôpital pour enfants, souhaite acheter un livre pour son jeune fils, mais il se ravise lorsqu'il constate le final moralisateur de tous ceux qu'il trouve. Par exemple : Le bon enfant doit être loyal, ou encore « Le bon enfant doit rester propre. » Il conçoit alors son propre ouvrage (image 1), *Der Struwwelpeter* (traduit en français sous le titre *Crasse-Tignasse*). Le ton qu'il y emploie est celui avec lequel, en tant que psychiatre, il raconte des histoires pour distraire ses jeunes patients, en donnant la même intensité aux images qu'aux textes.

En 1865, en Allemagne encore, Wilhelm Busch (1832-1908) crée *Max und Moritz* (image 2), des personnages qui ont l'art de se fourrer dans des situations embarrassantes. À tel point que leurs histoires se terminent souvent par des punitions destinées à leur apprendre ce qu'est la vraie vie. L'influence de Busch sera considérable et durable, parce qu'il rompt d'avec la conception d'une enfance vivant dans un monde merveilleux, féerique et sans problèmes.

3

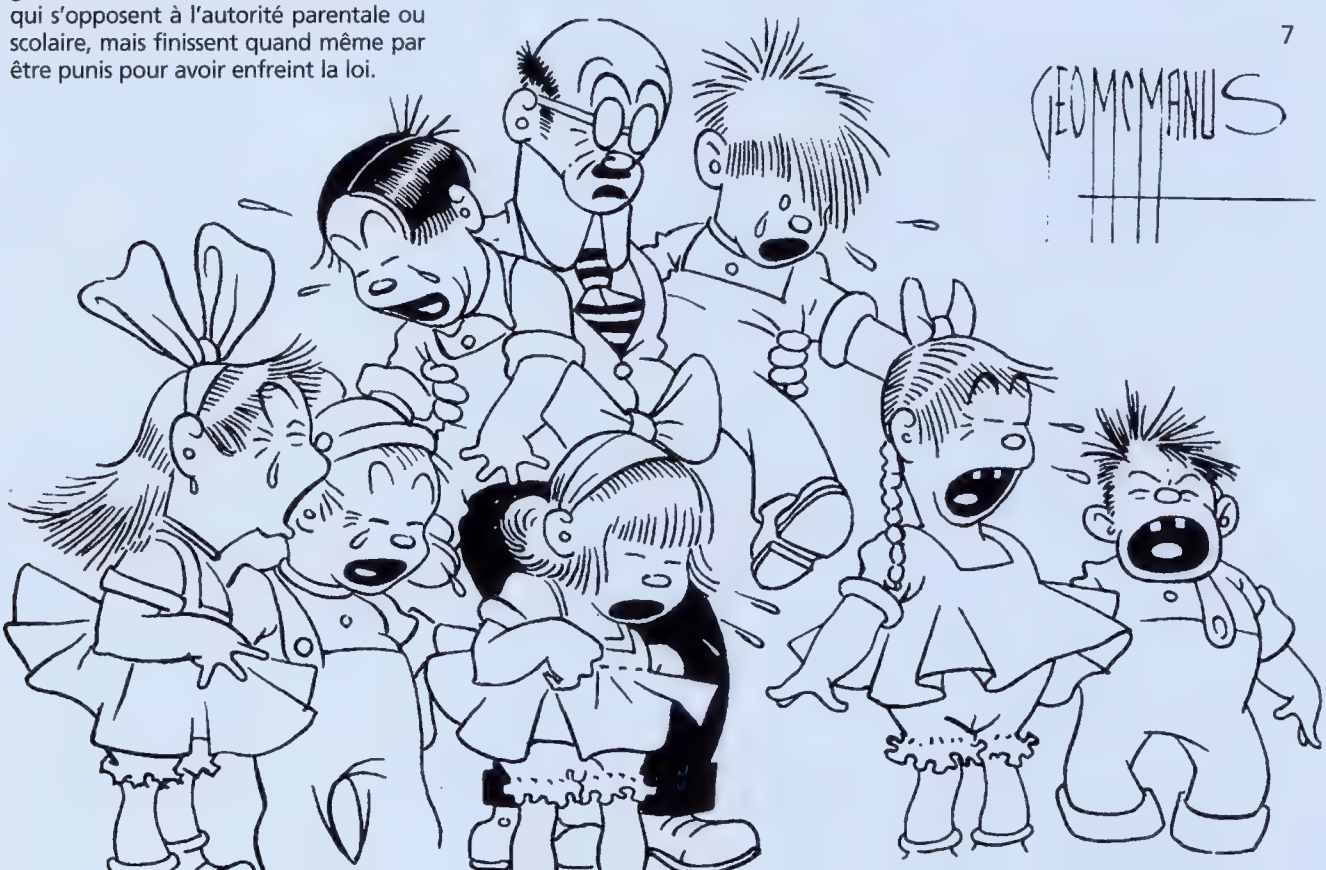


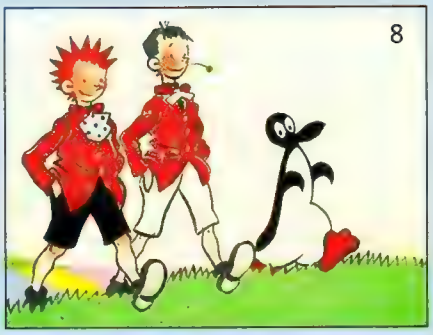
En France, en 1889, l'éditeur Armand Colin lance un hebdomadaire pour la jeunesse, *Le Petit Français illustré*, dans lequel un amateur, Georges Colomb dit Christophe (1856-1945), publie un feuilleton, *La Famille Fenouillard* (image 3), qui sera vite suivi par un autre, *Le Sapeur Camember* et par *Le Savant Cosinus*, histoires sans paroles qu'il avait d'abord imaginées pour son propre fils. Quand ce dernier saura lire, Christophe introduira du texte sous ses dessins. Il est également l'auteur, dès 1895, du premier manuel scolaire en bandes dessinées.

En 1897 aux États-Unis, Rudolph Dirks (1877-1968), un immigré allemand nourri au travail de Wilhelm Busch, lance *Hans und Fritz*, les célèbres *Katzenjammer Kids*, série connue en France sous le nom de *Pim, Pam, Poum* (image 4). Ils parlent avec un accent allemand très prononcé, par exemple « *Vitch vay did dey vent ?* », soit une langue phonétique directement accessible au grand public des immigrés. Dirks est aussi le premier à utiliser le phylactère de manière systématique et exclusive. Quant au fond, Hans und Fritz sont une redite des garnements facétieux de Wilhelm Busch, qui s'opposent à l'autorité parentale ou scolaire, mais finissent quand même par être punis pour avoir enfreint la loi.

Le Français Benjamin Rabier (1864-1939) est une des premières sources reconnues par Hergé, moins pour les contenus que pour l'adéquation graphique avec les nouveaux modes de production et de diffusion des images. Il est aussi l'auteur en 1898 d'un album intitulé *Tintin-Lutin* (image 5). Si Joseph Pinchon (1871-1953), Français lui aussi, ne peut être ignoré, c'est parce que sa *Bécassine* (image 6) est graphiquement toute proche du petit reporter à la houppe. Mais c'est un sujet sur lequel on reviendrait volontiers. Américain, George McManus (1884-1954) est une influence reconnue d'Hergé, qui lui a emprunté ses petits nez ronds (image 7 ci-dessous), nez qui, par ailleurs, deviendront les gros nez emblématiques d'une certaine bande dessinée belge.

Par ordre d'entrée en scène, sur cette double page, les ancêtres oubliés de Quick et Flupke et les héros auxquels Hergé a emprunté quelque chose pour les créer, à savoir : Crasse-Tignasse (1844), Max et Moritz (1865), la famille Fenouillard (1889), les frères Hans et Fritz Katzenjammer (1897), Tintin-Lutin (1898), Bécassine (1905) et la famille de papier de Geo McManus (vers 1910).





Zig et Puce (1925) et leur animal de compagnie Alfred ont tracé une ligne (claire) sur laquelle se sont engagés les héros créés par Hergé, tels que Quick et Flupke, pour n'en citer que deux.

Lignes claires

Enfin vint le Français Alain Saint-Ogan (1895-1974), le créateur de *Zig et Puce* (image 8), mais également utilisateur systématique du phylactère. À l'instar de McManus, son apport à Hergé est immense, parce que tous deux mettent en exergue la technique de la « ligne claire ». De quoi s'agit-il précisément ? De cernes de contours qui gomment les ombres et la plupart des informations qui pourraient apparaître, par exemple sur une photo, d'un contour plat, sans repentir, sans ombre, sans émotion, d'un dessin quasi indifférent à son objet, qui reconstruit sans copier à partir des spécificités de l'imprimerie à ce moment. Contrairement à ce qui est souvent raconté, la ligne claire est moins un choix esthétique qu'une spécificité des moyens techniques de l'époque.

Hergé rendra visite à Saint-Ogan à Paris en mai 1931, muni des deux albums qu'il a publiés : *Tintin au pays des Soviets* et le premier recueil de *Quick et Flupke*. Il en rapportera une planche de *Zig et Puce* intitulée — est-ce par hasard ? — *Gloire et richesse*, dédicacée par un Saint-Ogan dont on ne sait s'il se doutait de la carrière qui attendait son visiteur.

Le fils de Quick et Flupke

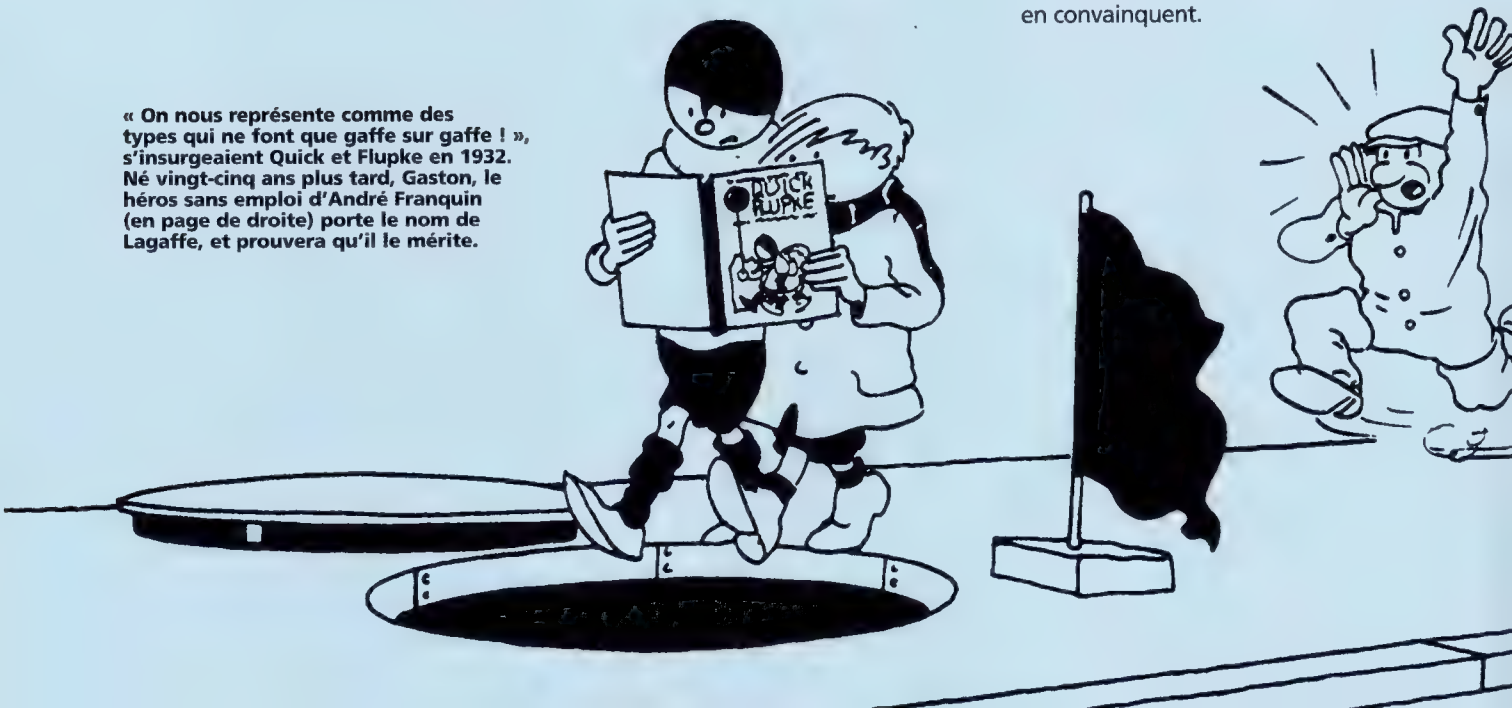
À leur tour, Quick et Flupke enfanteront d'autres gamins pas toujours sages comme des images. Notamment, et parmi bien d'autres, le célèbre Gaston Lagaffe, de Franquin. Né en 1924, André Franquin a donc six ans lorsque Quick et Flupke font leur apparition, et douze au moment où la série commence à s'estomper. Il a dix-sept ans lorsque Hergé y met quasiment fin. On peut donc penser que *Tintin* et *Quick et Flupke* ont été parmi ses premières lectures.

Curieusement, leurs maisons natales, à Etterbeek, ne sont distantes que de quelques centaines de mètres. Ils ont fréquenté le même collège : l'Institut Saint-Boniface, à Ixelles. Coïncidence : les maisons où ils habiteront plus tard, à Boitsfort, seront fort proches également.

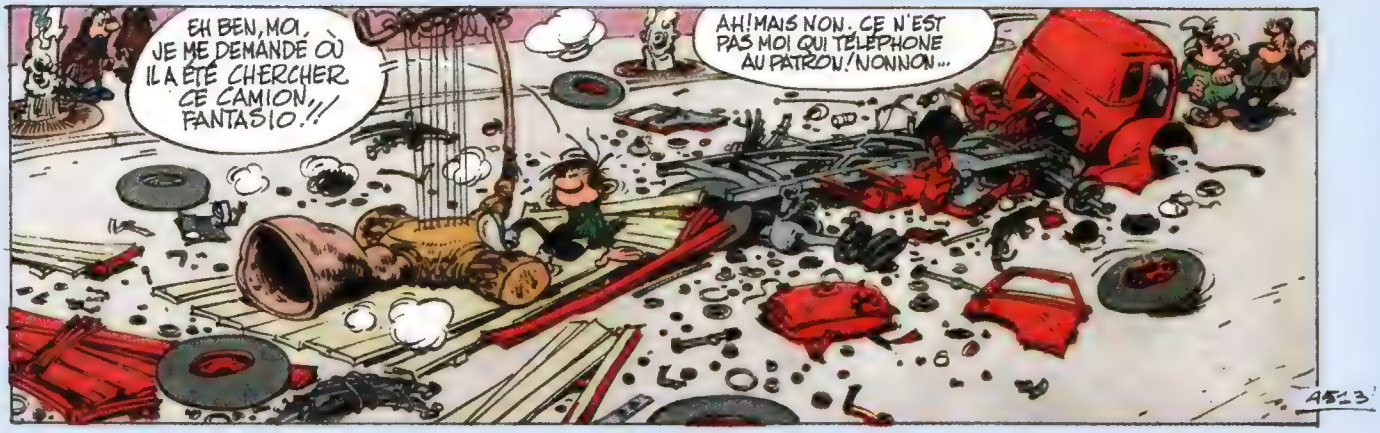
Il est très probable que l'environnement culturel des deux auteurs a induit chez eux les mêmes idées. Ce serait sans doute un bon sujet d'article. Mais en fait ils se côtoient peu, car ils travaillent pour des éditeurs concurrents et leurs affinités graphiques sont à l'opposé l'une de l'autre. Pourtant, Hergé, qui refroidit le bouillonnement de ses premiers jets par l'adoption du calque, intermédiaire glacé s'il en est, dira son admiration pour l'énergie chaleureuse du dessin de son confrère, qui avait si longtemps animé le personnage de Spirou, et qui, plus récemment, avait inventé le marsupilami, puis Gaston Lagaffe.

Gaffe sur gaffe

Lorsque la présentation de leur second album est l'objet d'un gag[1], Quick et Flupke apparaissaient outrés et utilisaient un vocabulaire prémonitoire : « Et regarde un peu comme on nous représente !... Comme des types qui ne font que gaffe sur gaffe ! » Étourdis, ils se remettaient en route avant de chuter dans une bouche d'égout qu'ils n'avaient pas vue. C'est exactement de la même manière que Franquin fera tomber Fantasio au gag n° 219 de *Gaston*, ou encore au n° 429, quand ce dernier s'endort au sommet de son escabeau avant d'en choir. La coïncidence ne peut être fortuite, et d'autres exemples nous en convainquent.



« On nous représente comme des types qui ne font que gaffe sur gaffe ! », s'insurgeaient Quick et Flupke en 1932. Né vingt-cinq ans plus tard, Gaston, le héros sans emploi d'André Franquin (en page de droite) porte le nom de Lagaffe, et prouvera qu'il le mérite.


EH BEN, MOI, JE ME DEMANDE OÙ IL A ÉTÉ CHERCHER CE CAMION, FANTASIO.!!
AH! MAIS NON. CE N'EST PAS MOI QUI TÉLÉPHONE AU PATRON! NONNON...
451

Dans le gag *Quick électricien*[2], l'ampoule électrique grille et le jeune homme se fait fort de réparer une panne si banale. Bien entendu, tout le machin explose et les dégâts sont considérables. Une situation proche du contenu du gag n° 502 de Gaston, où ce dernier fait exploser un compteur électrique rien qu'en y portant le regard. Tant qu'à évoquer les explosions, il est impossible de ne pas noter la similitude entre *Quick mécanicien* publié par Hergé le 24 avril 1930 et le gag n° 451 dessiné par Franquin. Dans les deux cas il s'agit de réduire en miettes un objet mécanique complexe, une bicyclette pour le premier, un camion pour l'autre.

Et puisque l'on évoque les véhicules, les gags mettant les automobiles en scène sont étonnamment similaires. Comme lorsque Gaston, penché à sa fenêtre au gag n° 243, s'exclame qu'il n'a « jamais vu un tel embouteillage. » Ou encore le gag n° 318, où Gaston transporte un feu rouge portatif, ce que remarquaient déjà Quick et Flupke dans leur gag *Trafic* du 28 août 1932, ou dans *Yo-yo* du 15 septembre de la même année. Enfin, le rapport de Quick et de Flupke à la musique a toujours été catastrophique, exactement comme le sera celui de Gaston. On pense au « gaffophone » dévastateur ou à toutes ces expériences sonores du héros sans emploi qui accouchent des pires horreurs musicales.

L'énumération de ces quelques cas ne dispense toutefois pas d'une lecture plus attentive et parallèle des deux séries. Ceci pour ceux qui souhaiteraient en découvrir d'autres, car il y en a vraiment beaucoup : Gaston Lagaffe porte bien son nom. Au long de près de mille gags signés Franquin, il pave l'enfer des autres de ses meilleures intentions. Les catastrophes qu'il engendre sont systématiquement disproportionnées, eu égard aux problèmes qu'il entendait résoudre.

Deux auteurs « complets » accordés

Hergé et Franquin font partie des auteurs qui furent à la fois dessinateur et scénariste.

Comme dans nombre de gags de *Quick et Flupke*, on aura remarqué que dans ceux de *Gaston* une toute petite cause induit souvent de grands effets. À quelques décennies de distance, les bêtises des uns pourraient donc avoir été commises par l'autre, et inversement. Il est évident que si on le lui avait demandé, Hergé aurait pu faire un magnifique scénariste pour la série des gags de Gaston Lagaffe... tout comme André Franquin, s'il avait eu quelques années de plus, aurait très bien pu imaginer d'excellents gags de *Quick et Flupke*.

Vincent BAUDOUX

Le rapport catastrophique de Gaston à la musique est peut-être hérité de Quick et Flupke. Il se double ici d'une frénésie de détruire les objets, peut-être inspirée de certains des gags d'Hergé.

[1] Gag *Résolution*, publié dans *Le Petit Vingtième* du 17 novembre 1932.

[2] Gag publié dans *Le Petit Vingtième* du 22 mai 1930.

HERGÉ ET SES INVITÉS DU DIMANCHE

SIXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

Au cours de l'émission *L'Invité du dimanche* qui lui était consacrée en décembre 1969, Hergé fut interrogé par Pierre Tchernia sur un sujet que ce dernier, surnommé « Monsieur Cinéma » à la télévision française, croyait parfaitement connaître. Comme on va le voir, ces échanges l'auront laissé pantois.

Pierre Tchernia – On retrouve assez souvent des « aventures tintinesques » au cinéma. Par exemple, il y a un film… je sais que vous l'aimez beaucoup…

Hergé – Ah, oui ! C'est *L'Homme de Rio.* Ça commence comme *L'Oreille cassée,* pratiquement.

Pierre Tchernia – *L'Homme de Rio,* de Philippe de Broca…

Hergé – Joué par Jean-Paul Belmondo…

Pierre Tchernia – Magnifiquement ! Une jeunesse, un lyrisme, une vivacité ! Il est évident que dans un film de ce genre, toute l'immense fantaisie du film repose sur des bases très réalistes… comme dans vos albums.

Hergé – Oui, bien sûr, c'est vrai.

Pierre Tchernia – Je suis frappé par plusieurs plans, au début. Par exemple, par le plan des escaliers. C'est très « Hergé »…

Hergé – C'est très « bande dessinée ».

Pierre Tchernia – Ou encore par l'arrivée sur la carte d'Amérique du Sud. Toutes les précisions, les informations sont données au spectateur, comme au lecteur chez vous…

Hergé – En effet.

Pierre Tchernia – … pour qu'il puisse suivre son chemin sans difficultés.

Hergé – Oui, c'est cela. Je crois que la qualité primordiale d'un film de ce genre-là, comme pour une bande dessinée de ce genre-là, c'est avant tout que le spectateur ou le lecteur comprenne à tout moment

ce qu'on lui raconte, que ce soit clair. Trop de films sont parfois embrouillés. Le spectateur s'y perd. Et cela arrive aussi pour la bande dessinée : on ne s'y retrouve plus. Il faut des choses simples, il faut un fil conducteur, des choses très claires, très linéaires.

Pierre Tchernia – Le lecteur vous fait crédit pendant quelques pages, comme le spectateur fait crédit au réalisateur pendant quelques minutes ?

Hergé – Oui, je crois.

Pierre Tchernia – Il faut, à ce moment-là, capter son attention et ensuite ne plus le lâcher.

Hergé – C'est vrai.

Pierre Tchernia – Quels sont les premiers films qui vous ont marqué ?

Hergé – Oh, cela remonte très loin. J'allais parfois au cinéma voir des films à épisodes, comme *Les Mystères de Paris*. Il y avait aussi les films comiques. Il y avait les *Charlot*, et avant cela, il y avait les films de Max Linder, que je connaissais aussi.

Pierre Tchernia – Et par la suite ?...

Hergé – Je pense à John Ford, *La Chevauchée fantastique*, qui est déjà plus récent. Je pense aussi à un film qui m'a beaucoup marqué et qui m'a procuré une espèce d'atmosphère pour *Le Lotus bleu*. Cela s'appelait *Au Bout du monde*. C'était un film de la UFA, dans lequel jouait Pierre Blanchar. Cela se passait dans une Chine en pleine révolution. C'était, pour moi en tout cas, extrêmement palpitant.

Pierre Tchernia – Cela s'appelait *Au bout du monde*, dites-vous ? Je ne vois pas ce que c'est... Il est très

possible que le titre utilisé en Belgique ne soit pas celui utilisé en France. C'est assez fréquent dans les circuits de distribution.

Hergé – Ce qui était très bien, c'est que cela paraissait en même temps documentaire. Les Chinois avaient l'air de parler chinois. C'étaient de vrais Chinois. On apportait aux officiers des chiffons chauds et ils se frottaient les mains. C'était très bien fait, ce sont des films comme cela qui m'ont beaucoup marqué.

FIN

AU BOUT DU MONDE

Cet extrait de l'émission (dont on peut rappeler qu'elle avait été intégralement transcrite par le regretté Gérald Dewinter) est le dernier de la série que nous avions entreprise dans le n° 71 de notre revue. Mais nous pouvons d'ores et déjà annoncer à nos lecteurs que le dossier de notre revue 77 sera tout entier consacré au film de la UFA mentionné ici par Hergé. Il y sera aussi question des autres films (fantaisistes ou réalistes) relatifs à la Chine qu'Hergé a vus à l'époque du *Lotus bleu*, de sa documentation, des apports de Tchang... et de l'implantation de Siemens à Shanghai !

LA RÉDACTION

Le khor, au cours du change, ça fait... euh...

ET IL ÉCOUTAIT À LA PORTE !... C'EST UN TOUT JEUNE HOMME, BLOND, AVEC UNE DRÔLE DE HOUPPE SUR LA TÊTE.... IL EST ACCOMPAGNÉ D'UN CHIEN...
JE PARIE MILLE KHÔRS QUE C'EST LE JEUNE GARÇON QUE SPOROWITCH A ESSAYÉ DE PHOTOGRAPHIER !...

Le cours du khor en 1937 (ci-dessus) était probablement différent de celui qui prévalait en 1950 (ci-dessous).

Le khor[1], l'unité monétaire syldave, est cité à deux reprises dans les aventures de Tintin. La première fois dans la prépublication du *Sceptre d'Ottokar*[2], où cette devise est évoquée par un espion au restaurant Klow ; la seconde dans la prépublication d'*Objectif Lune*[3], par un douanier de l'aéroport de Klow, choqué par la quantité de whisky que le capitaine pensait faire entrer discrètement en Syldavie.

Disons-le d'emblée, il est impossible de déduire des maigres informations que ces images contiennent quel montant représente la devise en francs belges d'époque ou en euros actuels.

À khor perdu

Dans la case ci-contre, l'homme utilise une expression langagière sans référence précise, lancée sous la forme d'un faux pari. Dans la dernière case du strip ci-dessous, il nous faudrait connaître le taux d'imposition des droits d'entrée qui étaient appliqués par la Syldavie en 1950 sur les alcools forts.

Selon le pays et l'époque, les droits de douane peuvent être forfaitaires ou représenter un pourcentage du prix d'achat (droits *ad valorem*). Cette taxe douanière, d'origine très ancienne, ayant été instaurée avec l'objectif de favoriser les produits nationaux, le zélé gabelou syldave veille à favoriser la consommation de l'eau minérale, cela fait sans doute aussi partie de ses fonctions.

La somme réclamée au capitaine contient encore très probablement les droits d'accise, ces derniers étant une taxe qui porte, cette fois, sur les quantités et non sur la valeur du produit. Ainsi sans doute que des frais de formalités de douane.

Bref, on n'est guère plus avancé à ce stade pour déterminer la valeur de la monnaie syldave. Et appliquer sur le montant annoncé de 875 khors les règles douanières qui sont celles d'autres pays géographiquement proches ou non et/ou d'une époque contemporaine du récit, voire plus récente, produit des résultats, certes mathématiquement corrects, mais totalement inadaptés.

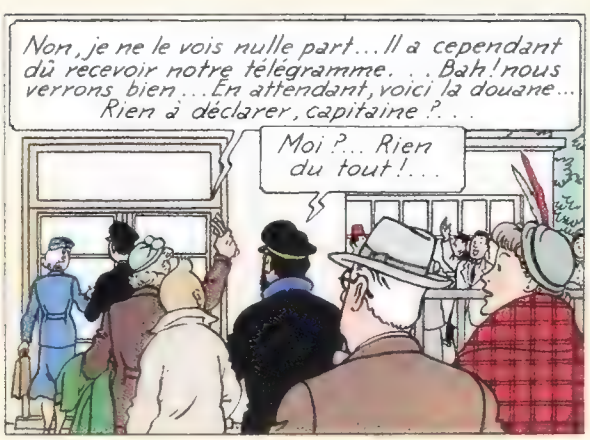
Antique khor

Il fallait donc trouver un autre angle d'approche pour notre enquête, et il nous a semblé intéressant de le rechercher dans l'histoire. Celle de la dénomination de la devise tout d'abord, son étymologie.

[1] Dans les deux versions du *Sceptre d'Ottokar* (1939 pour l'album en noir et blanc et 1947 pour celui en couleur), Hergé écrit *khôr* avec un accent circonflexe qui disparaît dans *Objectif Lune*. Nous conserverons cette graphie plus récente au long de cet article.

[2] *Le Petit Vingtième* du 1er septembre 1938.

[3] Journal *Tintin* édition belge du 13 avril 1950.


Non, je ne le vois nulle part... Il a cependant dû recevoir notre télégramme... Bah! nous verrons bien... En attendant, voici la douane... Rien à déclarer, capitaine ?...
Moi ?... Rien du tout !...

Il faut savoir qu'Hergé est allé chercher le mot *cwår* [4] dans le lexique oral de la partie francophone de la Belgique, le wallon, le mot étant couramment utilisé au pluriel pour désigner les richesses, l'argent de façon générale. Il ne s'agit donc pas à proprement parler d'une unité monétaire, mais d'un signifié. On dira par exemple *aveur des cwårs e ridant* pour exprimer *avoir des sous de côté.*

En ce qui concerne sa phonétique, selon les variantes mineures du patois local où l'on se trouve en Wallonie, on entendra prononcer /k : / /ko: / ou /kwo : /. Le *rifondou walon*, tentative d'unification et de normalisation du dialecte wallon, a retenu arbitrairement cette dernière prononciation pour la fixer à l'oral, comme *cwår* l'a été pour l'écrit.

Étymologiquement, la forme au singulier, *cwår,* vient de *cwårt* qui se traduit par « quart ». Le signifiant sonore a donc pour référent réel une valeur de proportion d'un quart. Mais le quart de quoi ? Eh bien ! à l'origine, le quart d'une monnaie locale ancienne et bien concrète, celle-là, nommée le *patard,* dont nous allons à présent retracer la provenance.

Le khor constitué

En 1433, après avoir connu bien des déboires avec Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut, Philippe III le Bon, duc de Bourgogne de la lignée des Valois, finit par acquérir les territoires de Hollande et de Zélande ainsi que le Hainaut. Et en 1435, par le traité d'Arras, il reçoit la Picardie de Charles VII. C'est la période bourguignonne pour les Pays-Bas d'alors, qui incluent en grande partie la Belgique actuelle.

Pourquoi diantre les ducs de Bourgogne se sont-ils intéressés à des régions si éloignées de leur terre d'origine ? Parce qu'en 1369, Philippe le Hardi (illustration ci-dessus à droite), vassal du roi de France, avait épousé la fille du comte de Flandre. Dès cet instant, toute la politique à venir des ducs successifs consistait à essayer de s'emparer des régions situées entre la Bourgogne et la Flandre, et d'en faire un État tampon entre la France et le Saint-Empire germanique. Ils procèdent par mariage, héritage ou achat, pour Jean sans Peur et Philippe le Bon, ou par conquête pour Charles le Téméraire. À leur apogée, les acquisitions des quatre ducs successifs couvraient finalement ce qui constitue aujourd'hui la majeure partie des Pays-Bas, de la Belgique, du Luxembourg et des Hauts-de-France. La principauté de Liège les séparant de leurs provinces du nord, ils établissent sur cet évêché un protectorat rigoureux, dans un souci d'unification de leurs États.

De son côté, le roi de France, Louis XI (illustration ci-contre), craint la montée en puissance de son voisin conquérant. Il profite de la mort soudaine de Charles le Téméraire, sous les murs de Nancy, en 1477, pour tenter de s'emparer des États bourguignons.

Prudents, les États-Généraux des Pays-Bas conseillent à la jeune Marie de Bourgogne, unique héritière du Téméraire, d'épouser un Habsbourg, en la personne de Maximilien d'Autriche, afin de faire face à l'ambition française.

Résultat : si Louis XI récupéra bien le duché de Bourgogne, il dut abandonner le comté de Bourgogne (la future Franche-Comté) et les Pays-Bas, qui passèrent ainsi pour longtemps aux mains des Habsbourg. Une famille dont le représentant le plus célèbre, au siècle suivant, sera Charles Quint, sur l'empire duquel le soleil ne se couchait jamais, dit-on.

Les territoires dont il est question ci-dessus seront par la suite intégrés, sous la dénomination des Pays-Bas autrichiens, au Saint Empire romain germanique jusqu'au XVIII[e] siècle. Les frontières de ce vaste empire s'étendront alors jusqu'aux portes du Monténégro et de la Syldavie, mais sans pour autant se les rattacher.

Quel khor, mille patards !

Dans leur volonté d'unir politiquement leurs possessions, les ducs de Bourgogne ont procédé également à l'unification monétaire des Pays-Bas, une idée révolutionnaire pour l'époque. Dès 1433, Philippe le Bon introduit le système flamand dans les autres principautés septentrionales. L'unité de compte, c'est le gros, ou son double, le patard (*stuiver* en flamand), tous deux basés sur les pièces de même nom.

Ci-contre :
Philippe le Hardi, duc de Bourgogne (1342-1404)

Ci-dessous :
Louis XI, roi de France (1423-1483)

[4] Selon l'orthographe en « wallon refondu ». Source https://wa.wiktionary.org/wiki/cw%C3%A5r également utilisée par Jean-Jacques De Gheyndt pour son remarquable ouvrage *Eï ben ek, eï blaaiv ek ! Bruxellois, Syldave, Arumbaya*, Associations bernardiennes, 2018.

S'il a un tant soit peu préparé son voyage en Syldavie, le professeur Halambique est allé à sa banque pour changer des francs en khors. Le voici qui vient de laisser tomber par terre une de ses précieuses piécettes.

Pièce d'une valeur d'un demi-gros (autrement dit, « *on cwâr* » de patard) sous le règne de Philippe le Beau (1478-1506), fils de Marie de Bourgogne et père de Charles Quint.

Cette monnaie, qui était réelle, servait de fondement à deux monnaies de compte : la livre de gros de 120 patards ou de 240 gros et le florin carolus de 20 patards, qui se subdivisent en douze deniers.

Les grands marchands et les banquiers faisaient leurs comptes et tenaient leurs écritures en « livres de gros », mais les détaillants et le menu peuple ne calculaient que par florins et patards. Cet usage persista longtemps, même après l'introduction du franc et du système décimal. Encore vers 1865, les paysans de la Campine comptaient en *stuivers* qui valaient onze centimes, ce qui n'était pas de nature à simplifier les choses quand l'unité était devenue le franc belge, devise introduite, elle, par la conquête française.

Un khor d'or ?

Le système monétaire des Pays-Bas au XVI[e] siècle n'était pas à proprement parler bimétallique mais était donc basé sur une pièce d'argent, le patard, qui avait une valeur fixe de deux gros. Dans ce régime, l'or en particulier n'était qu'une monnaie d'appoint qui servait à faire les gros paiements, mais dont la circulation était restreinte au grand commerce et aux classes supérieures.

En théorie, ce système était assez flexible, puisqu'il suffisait, pour l'ajuster aux conditions du marché, de promulguer une ordonnance qui augmentait ou diminuait le cours des autres monnaies en circulation (comme les florins et les *daalders* ou dollars pour l'argent, et les ducats, les écus, les nobles, les angelots, les couronnes et les florins pour l'or). En pratique, les mutations n'affectaient que le cours de la grosse monnaie d'or et d'argent.

À la valeur du patard, on ne pouvait pas toucher à moins de procéder à une refonte générale de tout le système, ce que Charles Quint et son fils Philippe II se gardèrent bien de faire.

Pour la plus petite monnaie, le peuple utilisait, notamment, le liard[5] ou le demi-gros, dont nous avons vu qu'il correspond à un quart de patard, ce que les autochtones du territoire qui constitue la Belgique francophone d'aujourd'hui appelèrent familièrement et logiquement « *on cwâr* », un quart.

Cette habitude de désigner une valeur par sa proportionnalité s'est maintenue à travers les siècles, car selon Jean-Jacques De Gheyndt[6], on utilisait encore régulièrement cette appellation à Bruxelles dans la première moitié du XX[e] siècle pour désigner cette fois les pièces trouées de vingt-cinq centimes, soit le quart d'un franc.

Le poids du khor

En synthèse à ce long préambule historique, il faut retenir deux choses. D'abord que le khor syldave nous vient directement du quart de patard en usage dans les Pays-Bas bourguignons à la fin du XV[e] siècle. Et ensuite que la partie francophone de la Belgique a fait perdurer dans le langage populaire l'usage de cette « valeur » immatérielle, à travers sa proportionnalité. Jusqu'à en faire le quart d'un franc, encore dans la première moitié du XX[e] siècle.

Et qu'en est-il aujourd'hui ? Lorsque, le 1[er] janvier 2002, douze des quinze pays de l'Union européenne sont passés de façon concertée et préparée à la monnaie unique qu'on a baptisée l'*euro*, de son côté la Syldavie – qui, rappelons-le, ne fait pas encore partie de l'Union européenne (en dépit de la persistance des revendications et des espérances d'une faction locale pro-européenne, surnommée « les Anti-khor »), en a profité pour réformer sa devise – un peu comme l'avait fait la France en 1960. En effet, c'est ce même 1[er] janvier 2002 que le Royaume du Pélican Noir a adopté le « nouveau khor » ou le « khor lourd », tout en veillant à conserver la règle pratique de proportionnalité que rappelle son étymologie.

Par conséquent, le khor vaut aujourd'hui un quart d'euro. Cette nouvelle devise, alignée sur la monnaie européenne qui lui sert de référence, facilite les calculs portant sur le change, mais elle fait mieux, puisqu'elle réduit sur tout le territoire syldave l'impact psychologique des prix qui avaient monté au fil du temps et de l'inflation. Un seul exemple : en Syldavie, le prix d'un pain de 500 grammes est passé de 240 « khors anciens » en 2001 à 6 « khors nouveaux » en 2002.

Khors et biens

Revenons, pour conclure, à la question que doit s'être un jour posée tout lecteur de *Tintin*. Que représentent finalement « au cours du change » les taxes douanières syldaves dont le capitaine Haddock avait dû s'acquitter en 1950, calcul qu'il avait laissé en suspens ?

L'exercice devient simple à présent que nous connaissons la valeur de référence : 875 khors représentent 218,75 francs belges (BEF) pour sept grandes bouteilles de whisky, soit une imposition moyenne de 31,25 BEF, toutes taxes comprises, pour une seule.

Sachant que le prix d'achat d'un de ces précieux flacons devait tourner à l'époque autour de 100 BEF, le taux d'imposition

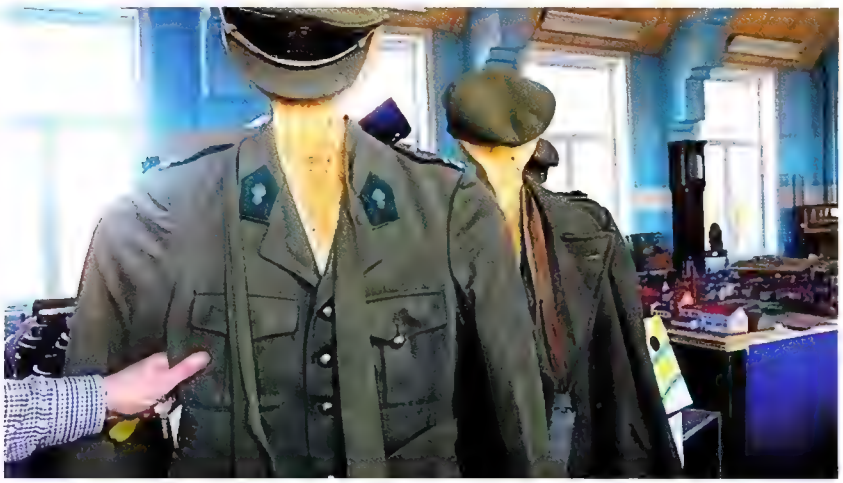
WALLONS, NOUS ?

Dans *Le Crabe aux pinces d'or*, l'aventure qui suit immédiatement *Le Sceptre d'Ottokar*, nous apprenons grâce à Dupond et Dupont attablés au Café des Sports, à Bruxelles, que trois verres de bière leur coûtent cinq francs belges vingt-cinq (*Le Soir-Jeunesse* du 24 octobre 1940). S'il avait été Wallon et son établissement en Wallonie, le garçon de l'époque aurait donc réclamé à Dupond : *Vinteey-onk cwârs, Monsieu* (Vingt et un cwârs, Monsieur).

GABELOU VERT ET ROUGE GABELOU

Dès la prépublication du futur *Objectif Lune* dans le journal *Tintin* (où le titre de l'ensemble était, rappelons-le, *On a marché sur la Lune*), on s'aperçoit que l'uniforme des douaniers du royaume de Syldavie doit beaucoup à celui que portent leurs homologues du royaume de Belgique (notre photo) au moment de l'aventure lunaire, leur teinte comprise, bien que tirant dans la réalité un peu plus sur le kaki.

Si la coupe reste identique, pour la sortie de l'album, la couleur deviendra cependant un vert bien marqué. Seuls, le galon du képi et les insignes intégrés aux revers de la veste portent des couleurs distinctes d'un pays à l'autre : ils sont rouges pour les douaniers syldaves et verts pour les gabelous belges.



Pièce de 25 centimes de franc belge (soit l'équivalent d'un *cwâr*), frappée en 1938, l'année de la prépublication du *Sceptre d'Ottokar*. À son avers apparaît le monogramme du roi Léopold III, et à son revers les écussons des villes de Mons, Bruxelles et Bruges.

douanière serait donc d'environ 30 à 35 %. Le fait n'est pas isolé, à la même époque l'Angleterre taxait en effet à 33 % certains produits d'importation, en raison d'une reprise économique difficile après les années de guerre.

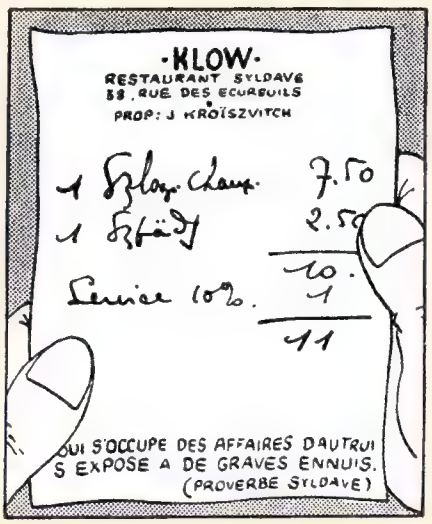
Cela peut paraître élevé, en effet, pour le capitaine qui qualifie l'administration douanière de « bande de pirates », mais comme le lui rappelle le sévère fonctionnaire, la Syldavie entend favoriser avant tout la consommation de l'eau minérale locale, le *Szprädj*.

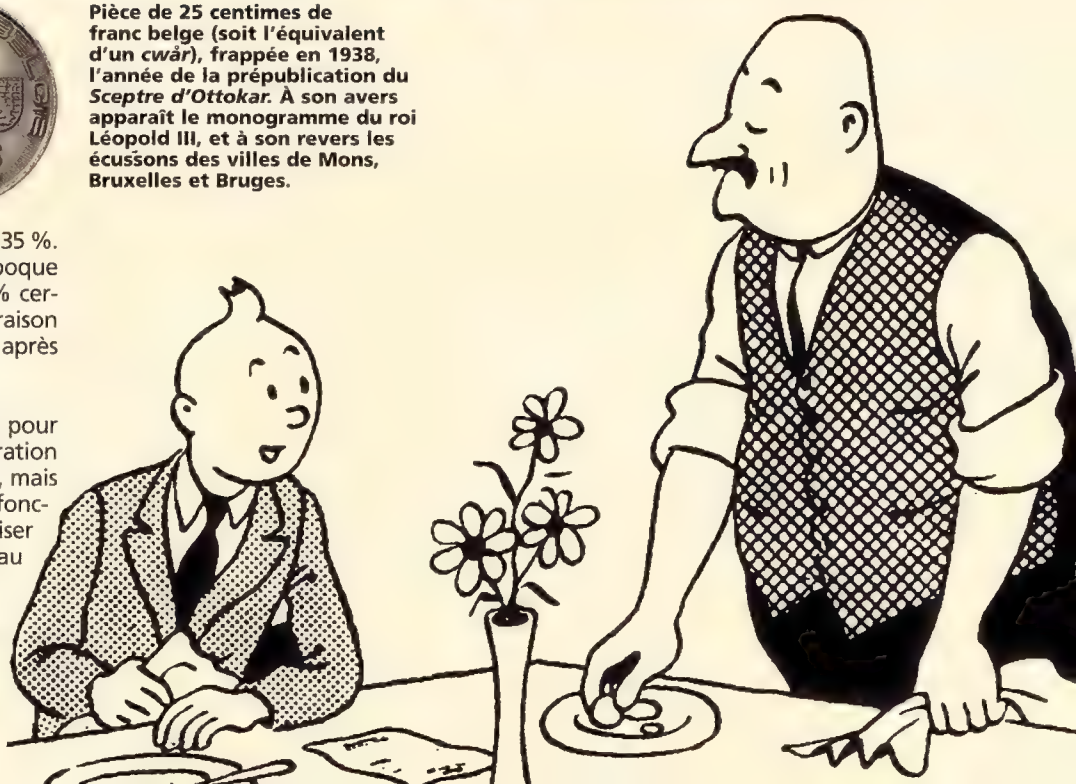
Claudy LEMPEREUR

[5] Le *cwâr* étant donc l'équivalent du liard, il n'est pas étonnant d'entendre aussi aujourd'hui dire couramment en wallon « *aveur des liards* » pour « avoir de l'argent, être riche ».

[6] Op.cit.

D'origine syldave mais établi depuis un certain temps à Bruxelles, où il a ouvert son propre restaurant, le nommé Kroïszvitch calcule peut-être encore... en khors (si l'on ose dire). Mais sa note est bien libellée en francs belges. C'est donc avec des francs belges que Tintin règle son addition.





Comment faire, à présent, pour lui rendre son portefeuille à ce zouave-là ?...
Oui, je me le demande.
Mais, au fait, pourquoi ne serait-ce pas son portefeuille lui-même qui nous aiderait à retrouver le général... Venez, entrons dans ce café.
Donnez-nous... euh... voyons ... ...voyons...
Deux verres d'eau minérale.

MINÉRALE, CETTE EAU, VRAIMENT ?

Son œuvre recèle une infinité de détails que l'on ne découvre qu'à force de lire et de relire ses albums, ou en scrutant ses dessins. Hergé ne cessera de nous étonner. Un exemple ?

Dans l'album *Coke en stock*, à la page 3. Tintin et le capitaine Haddock décident d'entrer dans un café et s'attablent afin d'explorer plus à l'aise le contenu d'un portefeuille qu'ils ont retrouvé sur le trottoir après avoir rencontré le général Alcazar. Ils espèrent ainsi pouvoir le lui restituer.

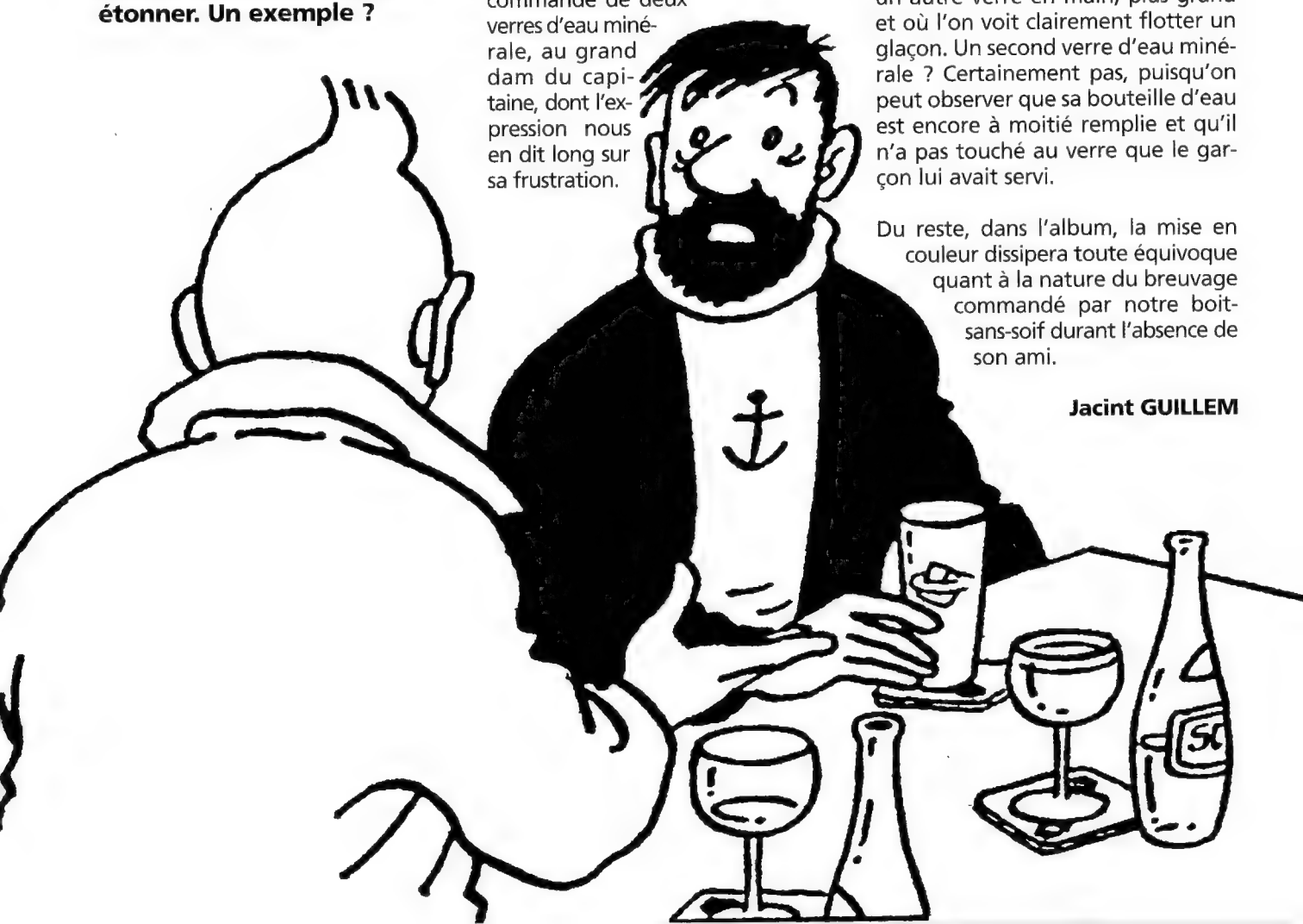
Alors que, sourire aux lèvres, son compagnon se disposait déjà à commander au placide garçon sa boisson favorite, Tintin passe négligemment commande de deux verres d'eau minérale, au grand dam du capitaine, dont l'expression nous en dit long sur sa frustration.

Quelques instants plus tard, les deux verres et les deux bouteilles d'un quart de litre (caractéristiques de la célèbre marque qui dira — plus tard — que « la vie est nulle sans bulles ») se trouvent déjà posés devant eux, et le récit nous montre Tintin s'absenter un bref instant pour aller donner un coup de téléphone.

Quand il revient, à la page suivante, le capitaine a l'air surpris, mais peut-être pas parce que son compagnon revient bredouille. Il tient en effet un autre verre en main, plus grand et où l'on voit clairement flotter un glaçon. Un second verre d'eau minérale ? Certainement pas, puisqu'on peut observer que sa bouteille d'eau est encore à moitié remplie et qu'il n'a pas touché au verre que le garçon lui avait servi.

Du reste, dans l'album, la mise en couleur dissipera toute équivoque quant à la nature du breuvage commandé par notre boit-sans-soif durant l'absence de son ami.

Jacint GUILLEM



JEAN LECOCQ

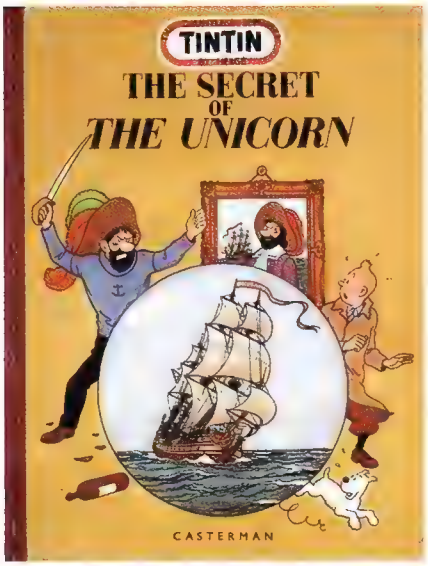
FROM **NEW YORK** TO **LONDON**

LE SECRET DE LA LICORNE CHEZ LES ANGLO-SAXONS

UNE AVENTURE ÉDITORIALE

LE SECRET de LA LICORNE
NEWS ITEM
For the past few weeks, pickpocketing incidents in this city have increased to an alarming extent. Department stores, theatres, and public places have been the scenes of numerous thefts. It is believed that we are dealing with an organized ring. Messrs. Smith and Schmidt are among the Secret Police detectives assigned to this case.
Schmidt, it's just a matter of keeping our eyes open and pinching those crooks.
Let's start with the outdoor market place. Tintin said he was going there this morning. Maybe we'll bump into him.
Good idea! Let's go.
Unless I'm mistaken, there are Smith and Schmidt.
Hello! How are you?
Look who's here!
Tin Tin!
What are you doing here? Looking for bargains?
Sh-h-h! It's confidential! We're on a special assignment - pickpockets!
But that doesn't mean we can't take time out to buy this fine lot of fakes.
How much?
Three dollars.
Two dollars?
Two fifty - and I'm losing money.
1
HERGÉ

La page que Tintin vous présente ici est extraite de l'album (inédit) traduit en américain en 1950 dont il sera (entre autres) question dans ce dossier. On aura remarqué qu'à ce moment-là le titre de l'épisode n'avait pas encore été traduit.



Ci-dessus : le recto et le verso de la couverture de la toute première traduction du *Secret de La Licorne* destinée au marché britannique (1952).

Ci-contre : Fin 1950, début 1951, à New York, le créateur de Corentin, mandaté par celui de Tintin, tentait de trouver un débouché pour leurs albums auprès des éditeurs américains.

J'ai eu en main récemment un exemplaire de l'album *Le Secret de La Licorne*, dont les huit premières pages avaient fait l'objet d'une traduction inédite à destination du marché américain et comportaient un surcollage de textes dans les phylactères. Le propriétaire de cette rareté m'a assuré qu'elle datait de 1950 et était de la main d'un certain... Paul Cuvelier.

Ayant appris que l'auteur des aventures de Corentin séjournerait en fin d'année 1950 aux États-Unis, Hergé lui avait confié cet album[1] en lui demandant, une fois sur place, d'en faire adapter les dialogues par ses relations américaines et de s'employer à contacter l'un ou l'autre éditeur new-yorkais susceptible de s'y intéresser.

Le témoignage de Paul Cuvelier

Dans une lettre à une amie, datée du 10 janvier 1951, Cuvelier écrit : « Je m'occupe actuellement d'intéresser des éditeurs américains à Tintin et Corentin dans l'espoir de leur vendre ces histoires. » La traductrice, Frances Bannett, est également en charge des négociations avec des *publishers* new-yorkais. Paul Cuvelier, lui, se contente — « fastidieuse besogne », écrit-il — de retranscrire les textes traduits par la jeune Américaine et de les coller par-dessus les phylactères en français.

Cette tentative n'aura pas été couronnée de succès, mais il m'a semblé intéressant de me pencher sur cette adaptation méconnue et de la comparer non seulement à la version d'origine mais également aux deux traductions britanniques : celle de 1952 et celle de 1959. C'est l'objet de ce dossier.

La traduction « Casterman » de 1952

La première traduction « officielle » d'un album de *Tintin* en anglais date donc de 1952. Elle concernait justement le diptyque *The Secret of the Unicorn - Red Rackham's Treasure*. Édités à Tournai par Casterman et tirés à seulement deux mille exemplaires, ces albums marqués du macaron *Tintin, the dauntless reporter, by Hergé* (Tintin, l'intrépide reporter, par Hergé) auraient dû être suivis d'une série d'autres, annoncés sur le deuxième plat de la couverture[2], ce qui ne fut pas le cas. Ils sont aujourd'hui très recherchés, mais n'ont rencontré qu'un succès très mitigé au Royaume-Uni. Dans une lettre de Casterman à Hergé, datée du 28 octobre 1953, il apparaît en effet que sur les 2 000 exemplaires de chacun de ces deux albums, moins de trois cent cinquante exemplaires de chaque titre ont été vendus.

À quoi faut-il imputer ce cuisant échec commercial ? La qualité de la traduction est clairement stigmatisée. Ainsi, en août 1955, une lectrice londonienne écrit à Hergé en lui faisant remarquer que certaines phrases n'ont pas du tout une tournure anglaise. Elle suppose que si l'atmosphère des albums originaux s'est perdue, c'est probablement parce que le traducteur est un francophone... et elle propose ses services pour traduire elle-même *L'Or noir*. Hergé lui répond que, de fait, ce sont des religieuses belges qui se sont chargées d'adapter *Tintin* en anglais.

La traduction « Methuen » de 1959

Leslie Lonsdale-Cooper et Michael Turner, les traducteurs de la version publiée chez Methuen sept ans plus tard, ne sont pas tendres non plus avec ce premier effort, si l'on se base sur cette citation reprise dans l'article « Tintin au Pays des traductions » (revue Parallèles, Genève, 2020) : « Ils ont trouvé une personne anglophone qui vivait en Belgique depuis une vingtaine d'années, et dès lors la traduction n'était pas très fluide. » En 1959 Methuen réédite donc les deux albums, qui jouiront d'une meilleure traduction. La carrière anglo-saxonne de Tintin est alors sur des rails (plus) prometteurs.

Français Casterman (1943)	Américain Cuvelier (1951)	Anglais Casterman (1952)	Anglais Methuen (1959)
DUPOND ET DUPONT	SMITH & SCHMIDT	THOMSON & THOMPSON	THOMSON & THOMPSON
MILOU	MILO	MILOU	SNOWY
TINTIN	TIN TIN	TINTIN	TINTIN
CAPITAINE HADDOCK	CAPTAIN HADDOCK	CAPTAIN HADDOCK	CAPTAIN HADDOCK
CHEVALIER DE HADOQUE	CAVALIER HADDOCK	SIR FRANCIS HADDOCK	SIR FRANCIS HADDOCK
LOUIS XIV	LOUIS XIV	LOUIS XIV	CHARLES THE SECOND
LA LICORNE	LICORNIA	UNICORN	UNICORN
SAKHARINE	SAKHARINE	SAKHARINE	SAKHARINE
MIRZA	FIDO	MIRZA	FIFI

Voilà qui va nous permettre, sur base des huit premières pages du *Secret de La Licorne*, de nous livrer à diverses comparaisons entre les quatre éléments que sont l'édition originale en français (1943), la traduction américaine avortée de Cuvelier (1951), la traduction anglaise éditée par Casterman (1952) et la traduction de Methuen (1959).

Les noms des personnages

Traduire les noms des personnages est extrêmement délicat. Il faut rester fidèle à l'œuvre originale et l'être à l'esprit de la langue cible. Le tableau ci-dessus présente les personnages par ordre d'apparition dans les huit premières pages de l'album.

Quelques remarques à ce propos. Et d'abord pour les Dupondt. Dans la version américaine proposée, l'un des *meilleurs limiers* se voit étrangement affublé d'un nom de famille à consonance allemande (Schmidt) alors que le Smith de l'autre convient de fait à un Américain. Il serait tentant de penser que les patronymes choisis en 1952 pour la première version britannique (repris tels quels en 1959 par Lonsdale-Cooper et Turner pour Methuen) furent inspirés du personnage central des *Carnets du Major Thompson*, de l'écrivain français Pierre Daninos. Ce n'est cependant pas le cas, puisque cet ouvrage date de 1954.

Milou perd son [u] final dans la version proposée par Cuvelier à New York. Pour l'anecdote, sachez qu'il n'existe qu'un seul Milo « officiel » recensé : dans l'édition indonésienne des albums publiés par Gramedia à partir de 1978. La version Casterman de 1952 a conservé le Milou original, mais Methuen s'est distingué en choisissant Snowy en 1959. Ce nom fait évidemment référence au pelage immaculé du compagnon de Tintin, mais le cabot est-il toujours, pour autant, blanc comme neige ? Quant à Tintin, s'il est bizarrement rebaptisé Tin Tin en deux mots dans la proposition américaine de Paul Cuvelier, l'année suivante la version anglaise de Casterman conservera Tintin en un mot, et Methuen en fera de même en 1959.

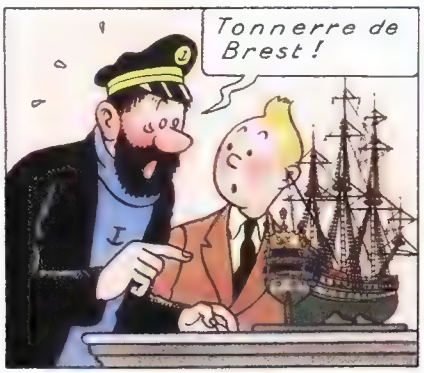
Si le patronyme Haddock n'est pas traduit vu son origine et sa consonance typiquement anglo-saxonne, la version américaine fait précéder l'ancêtre du capitaine du terme *Cavalier*. Nous y voyons une référence « pointue » à une signification historique peu connue. En effet, le *Cambridge Advanced Dictionary* nous apprend que c'est ainsi qu'on appelait les partisans du roi durant la guerre civile anglaise dans les années 1640. Mais, paradoxalement, le contexte reste français — il est toujours question de Louis XIV — si bien que cet équivalent de *Chevalier* est inapproprié. Suivie par Lonsdale-Cooper et Turner en 1959, la traduction de Casterman en 1952 apporte une modification importante : on y anoblit l'aïeul (*Sir*) et on remplace le franco-français Louis XIV par son cousin anglais Charles II. Notons aussi que le nom « de Hadoque » a été anglicisé, tant dans la version américaine sans lendemain que dans les deux traductions en anglais.

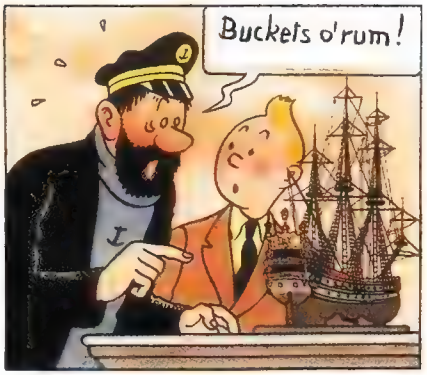
Une traduction, quelle qu'elle soit, ne nécessite pas seulement de se pencher sur les noms des différents personnages...

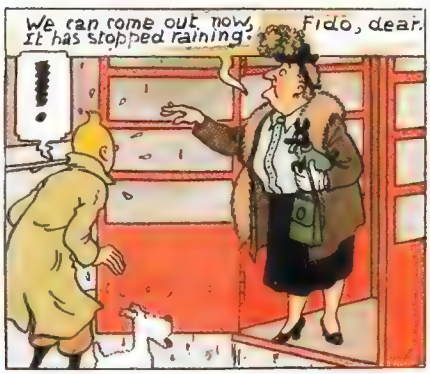
Nom de baptême et nom d'un chien

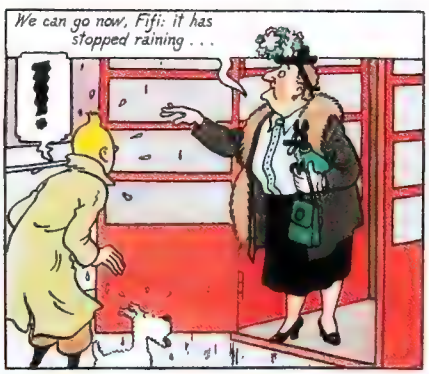
Le fier vaisseau sur lequel est attirée l'attention des lecteurs a été baptisé *La Licorne* (et non *Licorne*) par Hergé. La transposition *Licornia* suggérée en 1951 par la traductrice de Paul Cuvelier n'existe en fait que dans un jargon pseudo-scientifique. En revanche, le nom *Unicorn* utilisé en 1952 dans la traduction de Casterman, reprise en 1959 par Methuen, est bien la traduction littérale en anglais.

Il n'y a pas que Milou-Milo-Snowy : Hergé fait intervenir, page 8, un autre chien sortant d'une cabine téléphonique dans les bras de sa mémère. L'auteur l'a baptisé Mirza, et c'était bien avant que la chanson de Nino Ferrer apporte une notoriété particulière à ce nom. Arrêtons-nous un instant à sa traduction en américain en 1951. L'inspiration de ce *Fido* pourrait venir du nom du chien d'Abraham Lincoln, le 16e président des États-Unis, à moins qu'il ne soit une référence au célèbre Fido italien, un canidé qui, en 1943, après la mort de son maître, s'était rendu célèbre en l'attendant à l'arrêt de l'autobus pendant quatorze ans. En 1952, Casterman a maintenu le Mirza d'Hergé (tout comme le nom de Milou). Mais en 1959, Lonsdale-Cooper et Turner ont préféré un Fifi sans doute plus affectueux.

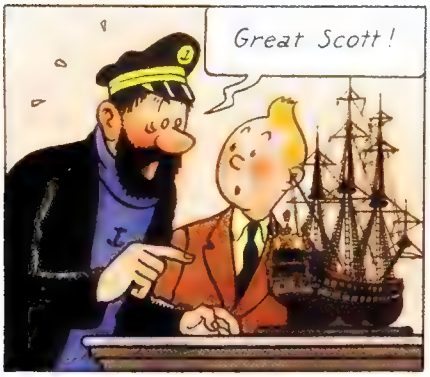


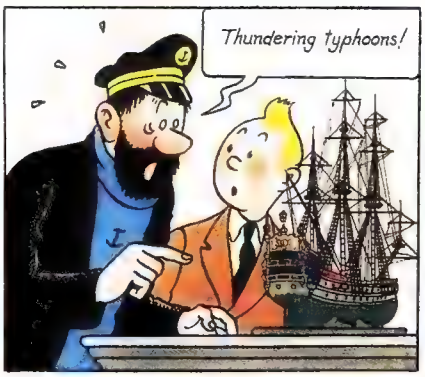






Il sera question d'argent un peu plus loin. En attendant, intéressons-nous aux noms communs et aux noms de lieux mentionnés par l'auteur, noms auxquels il s'agissait pour la traductrice de trouver un équivalent correct.





« Tonnerre de tonnerre de Brest ! » s'exclamait le capitaine dans la version de référence. Est-ce faute de place que la traductrice et son lettreur ont modéré ses transports ?

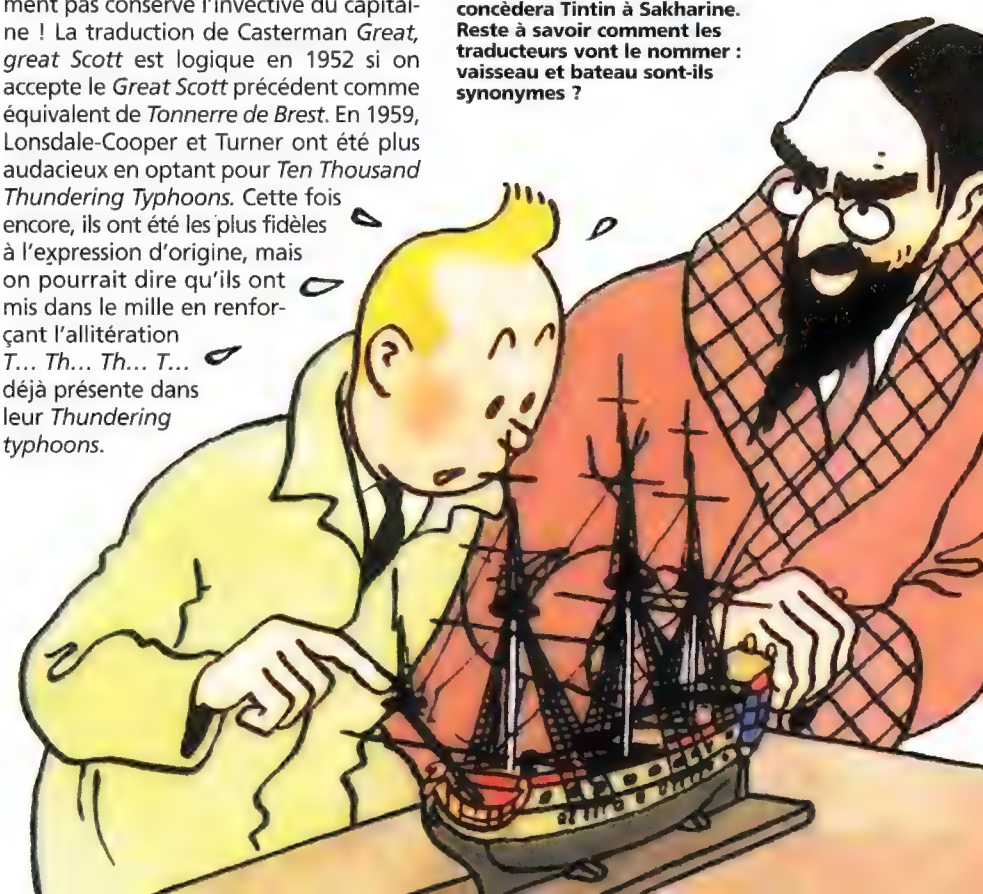
« Ce n'est pas mon bateau ! » concèdera Tintin à Sakharine. Reste à savoir comment les traducteurs vont le nommer : vaisseau et bateau sont-ils synonymes ?

Les coups de tonnerre du capitaine

Si la traduction des noms est risquée, que dire des jurons, injures ou invectives du capitaine ? Il y en a deux dans les huit pages sur lesquelles porte notre étude, et non des moindres ! En page 5, le tonitruant *Tonnerre de Brest* de la version d'origine devient *Buckets o'rum* dans la version destinée aux États-Unis, *Great Scott* dans la traduction anglaise de Casterman et *Thundering typhoons* dans celle de Methuen. Vu le penchant marqué du capitaine, la référence au rhum (« Des seaux de rhum ») est séduisante dans le premier cas.

Selon le *Oxford Dictionary of English*, *Great Scott* pourrait être une déformation de *Great God* (Grand Dieu). Mais d'autres interprétations, parfois étonnantes, existent. Notamment une origine allemande avec *Grüss Gott*, une manière de se dire bonjour dans le sud de l'Allemagne et en Autriche, ou une référence à Sir Walter Scott (l'auteur d'*Ivanhoé*) ou encore à un général de l'US Army qui portait ce nom au XIX^{e} siècle ! Quoi qu'il en soit, l'expression *Great God* était déjà désuète au début du XX^{e} siècle. *Thundering typhoons* (Typhons tonitruants) est plus fidèle au français et claque merveilleusement.

En page 5 encore éclate un *Tonnerre de tonnerre de Brest*. Dans la version destinée aux USA, plus le moindre « seau de rhum » : la traductrice n'a tout simplement pas conservé l'invective du capitaine ! La traduction de Casterman *Great, great Scott* est logique en 1952 si on accepte le *Great Scott* précédent comme équivalent de *Tonnerre de Brest*. En 1959, Lonsdale-Cooper et Turner ont été plus audacieux en optant pour *Ten Thousand Thundering Typhoons*. Cette fois encore, ils ont été les plus fidèles à l'expression d'origine, mais on pourrait dire qu'ils ont mis dans le mille en renforçant l'allitération *T... Th... Th... T...* déjà présente dans leur *Thundering typhoons*.



« Un joli navire », disait Tintin en découvrant la « caramelle de l'ancien temps » qui s'offrait à son regard.

Francs, dollars, shillings, livres, dinars, dirhams, roupies, yens, yuans, riyals, shekels, bahts, pesos, quetzals, florins, livres ou encore euros... n'ont pas de secrets pour les divers traducteurs des albums d'Hergé.

À côté du tonitruant Haddock, Tintin paraît parfaitement policé. Ainsi, en page 6, il profère, dans la version d'origine, un *Saperlipopette* délicieusement suranné. Dans la version américaine, ce côté désuet disparaît puisque Tintin (ou plutôt Tin Tin) se contente de dire « *It's gone !* » (« Il a disparu ! ») sans autre commentaire. Casterman fera un peu mieux en 1952 en le faisant s'exclamer « *Good Heavens !* », une expression courante marquant la surprise. En 1959, les traducteurs anglais y substitueront un *Great Snakes* à l'origine incertaine — littéralement *Grands Serpents* — mais qui a l'avantage d'être tout aussi démodée que l'exclamation originale du héros.

Money, money, money...

Il est beaucoup question d'argent au début de l'aventure. Tintin achète un vaisseau miniature et ensuite les enchères commencent. La version d'origine fait tout naturellement état de francs (on est loin de l'euro et rien ne sera modifié dans les rééditions lors de son introduction en 2002), tandis que la traductrice américaine exprime tout aussi naturellement les sommes en dollars. Chez Casterman, en 1952, il est question de *bob* (mot argotique pour *shilling*) et de *pounds*. La version de Methuen les décline en *bob* et en *quids* (un autre mot pour *pounds*). Cette version date de 1959, soit douze ans avant la réforme du système monétaire en Grande-Bretagne : elle fait donc référence au *shilling*, abandonné depuis lors. Les mots *fiver* et *tenner*, utilisés par Lonsdale-Cooper et Turner, désignent encore aujourd'hui les billets de 5 et 10 livres.

Ships, boats, and so on...

Mais de quels modes de navigation s'agit-il dans les quatre versions que nous commentons ici ? Dans la version d'origine, Hergé emploie les mots « bateau » et « vaisseau », objets que le *Robert* définit respectivement comme une « construction flottante destinée à la navigation » et un « navire d'une certaine importance. »

La version américaine, très fidèle à l'originale en l'espèce, utilise « boat » pour « bateau » et « vessel » pour « vaisseau ». Le *Cambridge Advanced Dictionary* définit le premier comme « *a vehicle for travelling on water* » (un véhicule pour se déplacer sur l'eau ») et le second comme « *a large ship* » (« un grand bateau »). En 1952, la version britannique éditée par Casterman utilise indifféremment les termes *ship* et *boat*. Selon le *Oxford Dictionary of English*, *ship* désigne « *a large boat that carries people or goods by sea* » (« un grand bateau qui transporte des personnes ou des marchandises par voie maritime »). L'éditeur donne ainsi l'impression que *ship* et *boat* sont synonymes, ce qui est certes incorrect sur le plan sémantique, mais ne s'avère pas dérangeant. En revanche, dans la version 1959 de Methuen, *boat* et *vessel* sont remplacés par *ship*. Leslie Lonsdale-Cooper et Michael Turner ont en quelque sorte fait l'amalgame entre *bateau* et *vaisseau*, en les traduisant par un seul terme appartenant au champ sémantique de la mer. Mais en employant *ship* de façon exclusive, cette version est plus simple et finalement plus lisible, et le contexte marin y est totalement respecté.

La « caramelle de l'ancien temps »

Et quid de la « caramelle » dont Hergé fait état dans la version de 1943 ? Il s'agissait évidemment d'une approximation du vendeur par rapport à la caravelle, un « navire de moyen tonnage, habituellement destiné à l'exploration », précise le Larousse. Le marchand en fait une sorte de bonbon mal orthographié, ce qui tend à montrer que les brocanteurs ne connaissent pas forcément le nom, l'origine et la valeur des objets qu'ils proposent. Mais voyons comment les différents traducteurs s'en sont sortis, sachant que les jeux de mots sont la hantise de leur profession.

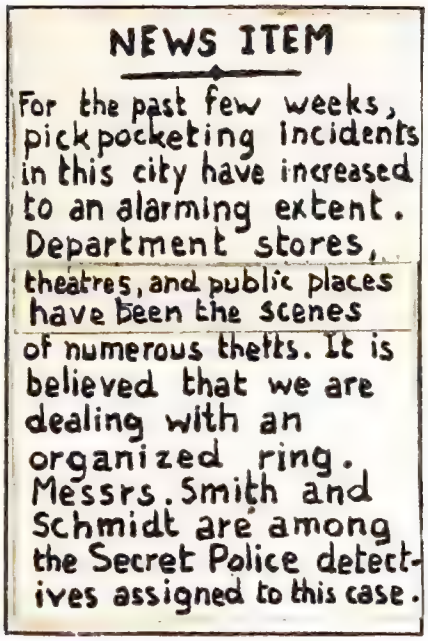
Dans la version américaine, il est question de « *a schooner of olden times* ». Un *schooner* (terme propre à la langue américaine) est bel et bien un voilier, mais beaucoup plus petit que *La Licorne* et surtout à l'usage des plaisanciers. Le bonhomme emploie erronément un mot qui désigne certes un bateau, mais qui n'a absolument rien en commun avec *La Licorne*. Résultat : l'objectif initial de l'auteur est donc plus ou moins atteint. Pourtant, la version de Casterman, en 1952, ne traduit pas la confusion du vendeur. Celui-ci se contente d'une explication neutre et vague : « *She's an antiquity, a rare piece of work* » (« C'est une antiquité, un travail rare »). Si l'on en croit le proverbe italien qui dit « *Traduttore, traditore !* » (« Traduction, trahison ! »), le traducteur est un traître. Ici, il y a effectivement trahison : le gag est perdu, le texte hergéen s'en trouve appauvri.

Dans la version britannique de 1959, on peut lire « *a very old type of galliard* », ce qui est très subtil, comme nous allons le voir. *Oxford* définit le mot *galliard* comme « une danse à trois temps pour deux personnes incluant des virevoltes et des pas compliqués » (« *a lively dance in triple time for two people, including complicated turns and steps* »). Ce qu'on appelle une « gaillarde » de l'autre côté de la Manche. Exactement comme dans la version d'origine, notre brocanteur lance ici un mot qui n'a rien à voir avec l'objet qu'il met en vente, mais dont la consonance est proche de celle du bon vocable, en l'occurrence le mot *galleon* (en français, galion) qui, toujours selon *Oxford*, désigne « *un grand voilier espagnol utilisé entre le XV^e^ et le XVII^e^ siècles* », tandis que le *Robert* le définit comme « *un navire espagnol transportant des matières précieuses.* » Comme on le voit, on est ici au cœur du sujet. La confusion est maintenue : la *caramelle* est à la *caravelle* ce que le *galliard* est au *galleon*. Excellent travail de traduction !

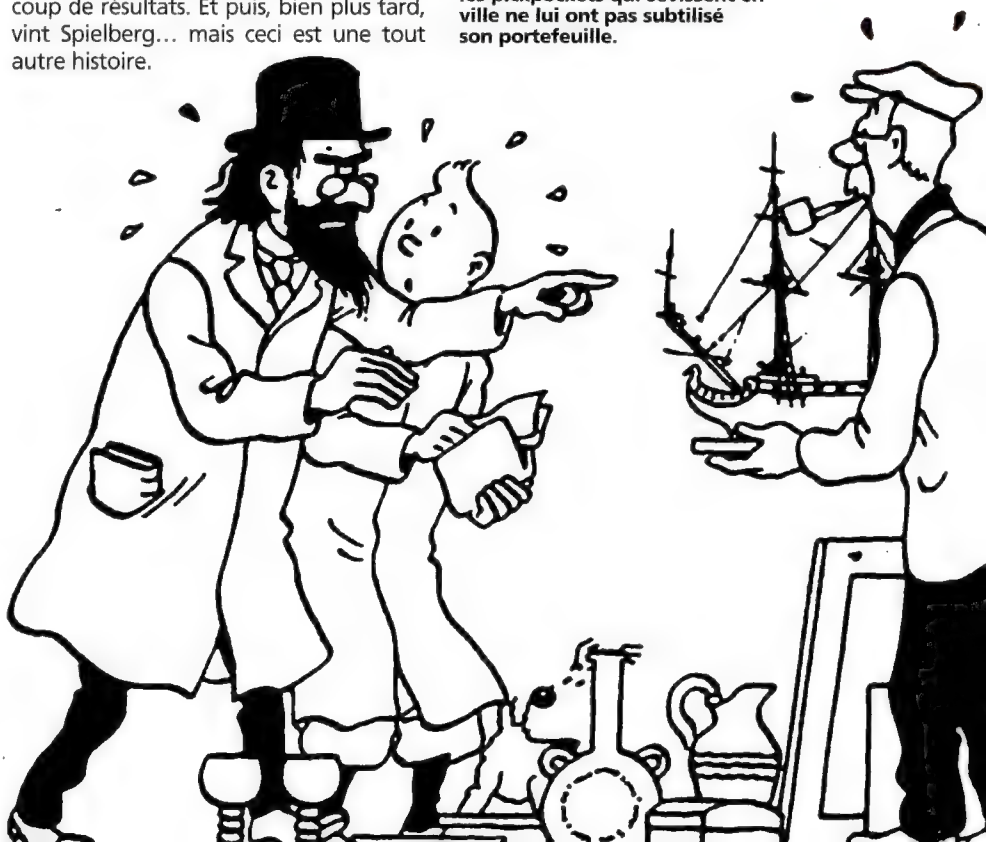
Tintin en Amérique, les mésaventures

L'échec du plan Hergé-Cuvelier de 1950-51 n'est certainement pas imputable à la qualité de la traduction. En effet, le texte américain (malheureusement limité aux huit premières pages) restitue le sens initial sans infidélités majeures. En gros, il n'y manque qu'une injure du capitaine et la marque de dépit de Tintin (voir plus haut). En plus des enchères en dollars, il y a quelques rares américanismes — quoi de plus normal ? — comme pour le *schooner* mentionné plus haut ou encore le « Ma valise ! » de la page 2, traduit par « *My valise !* », terme français utilisé aussi aux États-Unis, auquel Lonsdale-Cooper et Turner préfèreront un « *My suitcase !* » plus conventionnel. Le début de l'album est essentiel pour la compréhension de l'intrigue, mais l'incipit de la *Licorne* est assez statique comparé au fameux récit du capitaine (pages 14 à 26). Voilà un véritable morceau de bravoure qui aurait pu plus facilement séduire un éditeur américain par son côté spectaculaire et original. Idéalement, il aurait sans doute fallu traduire l'entièreté de l'album.

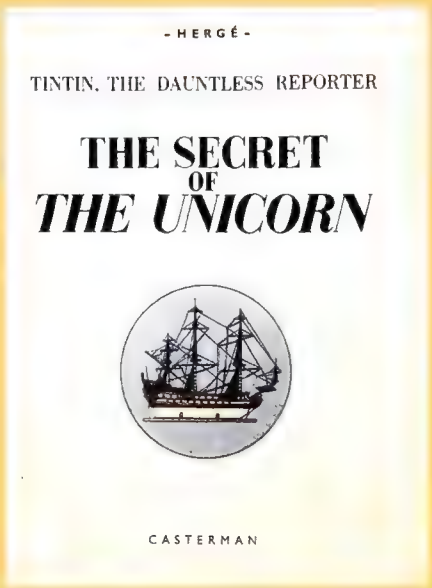
Ces huit pages du *Secret de La Licorne* prouvent qu'Hergé n'abdiquait pas facilement, et qu'après l'échec, en 1948, de sa tentative de pénétrer le marché américain en prenant contact avec le géant Walt Disney (avec l'espoir qu'il pourrait adapter ses albums en dessins animés), il a persisté. Il faut savoir que dans la foulée de la diffusion des albums de Methuen en Angleterre, Golden Press, une maison d'édition américaine très active dans les années 1950 et 1960, diffusera *Tintin* aux États-Unis dès 1959… mais sans beaucoup de résultats. Et puis, bien plus tard, vint Spielberg… mais ceci est une tout autre histoire.


NEWS ITEM
For the past few weeks, pickpocketing incidents in this city have increased to an alarming extent. Department stores, theatres, and public places have been the scenes of numerous thefts. It is believed that we are dealing with an organized ring. Messrs. Smith and Schmidt are among the Secret Police detectives assigned to this case.

Tintin peut s'estimer heureux que les pickpockets qui sévissent en ville ne lui ont pas subtilisé son portefeuille.



Lors du lancement de ses albums en Grande-Bretagne, en 1959, Hergé s'est rendu à Londres. Chez Methuen, il a évidemment rencontré les deux traducteurs, Leslie Lonsdale-Cooper et Michael Turner.



Bien sûr, entre 1952 et 1959, Tintin n'a pas cessé d'être un intrépide reporter, comme on l'annonçait chez Casterman, mais en accord avec l'éditeur historique, Methuen s'en est tenu à l'avant-titre générique « Les aventures de Tintin ».

[1] Un exemplaire B2 de 1948.
[2] Détail amusant : les titres annoncés en 1952 ne correspondent pas tous à ceux qui seront attribués plus tard.

Casterman 1952 vs Methuen 1959

Sur la page de titre, en 1952, Casterman avait transformé « Les Aventures de Tintin » en une sorte de générique « *Tintin, the dauntless reporter* ». Il s'agit probablement d'un souci assez légitime pour l'éditeur historique de Tintin de poser l'intrépide héros en Grande-Bretagne, alors qu'il y est méconnu ou pas connu du tout. En 1959, Methuen optera, quant à lui, pour le très classique « *The Adventures of Tintin* ».

Nous avons signalé que la version anglaise de Casterman (1952) avait été fort critiquée, notamment par les deux traducteurs de Methuen en 1959. La critique de Leslie Lonsdale-Cooper et Michael Turner était-elle justifiée ? Par cohérence avec ce qui précède, notre réponse ne portera que sur l'échantillon des huit premières pages de *The Secret of the Unicorn*.

Qu'en est-il plus précisément de ces tournures « pas vraiment anglaises » qui avaient heurté une lectrice londonienne en 1955 et qui avaient mené cette dernière à poser (vainement) sa candidature comme traductrice de l'album *Au pays de l'or noir* ? Il nous suffira de sept exemples puisés dans quinze des cases qui composent les huit premières pages de l'album pour confirmer le jugement sans appel des traducteurs de Methuen.

Page 1, pour traduire « (Je ne me trompe pas,) voilà Dupont et Dupond » (C2), il eût été plus juste de dire « *Here come Thomson and Thompson* » que « *There go Thomson and Thompson* ». En page 4, pour poser la question « Qu'ont-ils donc tous à vouloir… » (B2), on eût préféré « *Why do they all want… ?* » à « *Why is everyone… ?* ». En page 4 encore, pour traduire le « Ah ! le voilà sans doute… » de Tintin qui répond au coup de sonnette (C1), « *ha! here he is…* » eût été plus élégant que ce vilain « *It is he…* ». Juste après, en page 4 toujours, au moment où les lecteurs « entendent » Sakharine se présenter à Tintin en tant que « collectionneur de modèles de navires » (en C3), il parle de « *ship models* » alors qu'il eût fallu faire état de « *model boats* ». Page 8, lorsque (en A1) Tintin rappelle à Sakharine qu' « il y a deux heures à peine » celui-ci essayait de lui racheter son modèle réduit de *La Licorne*, il aurait dû dire « *just two hours ago* » et non « *scarcely two hours ago* », qui est trop littéral. De même, en page 8 encore, la traduction du phylactère (en B2) où Sakharine explique à son visiteur pourquoi le modèle réduit acquis par Tintin l'intéressait, la traduction paraît si laborieuse et ampoulée qu'elle en devient presque incompréhensible. Enfin, lorsque Sakharine dit à Tintin « *Think of me* » (en C1) pour lui signifier de songer à lui s'il devait retrouver son bateau, il eût été plus juste de lui dire « *don't forget me if…* ».

Il nous paraît néanmoins incontestable que les traducteurs de Methuen se sont librement inspirés de la traduction de Casterman, dont ils avaient forcément pris connaissance lors de leur travail, en 1959. Des scènes dynamiques comme celle de la case C3 de la page 2, du premier strip de la page 3, de la case C1 page 5, du premier strip de la page 6 ou de la case C3 de la page 8 sont particulièrement révélatrices d'un copier-coller intégral.

Qu'en penser ? Bien sûr il n'y a pas une infinité de possibilités de traduire certains mots ou expressions mais, en l'espèce, il y avait moyen de tourner les phrases autrement. Ces emprunts manifestes auraient pu inciter Leslie Lonsdale-Cooper et Michael Turner à nuancer leurs propos et à modérer leur jugement. Non, tout n'était pas à jeter dans la première traduction de Casterman, à commencer par les noms de Thomson et Thompson et le titre nobiliaire de Sir Francis Haddock.

Jean LECOCQ

ENCORE UNE AUTRE ? !

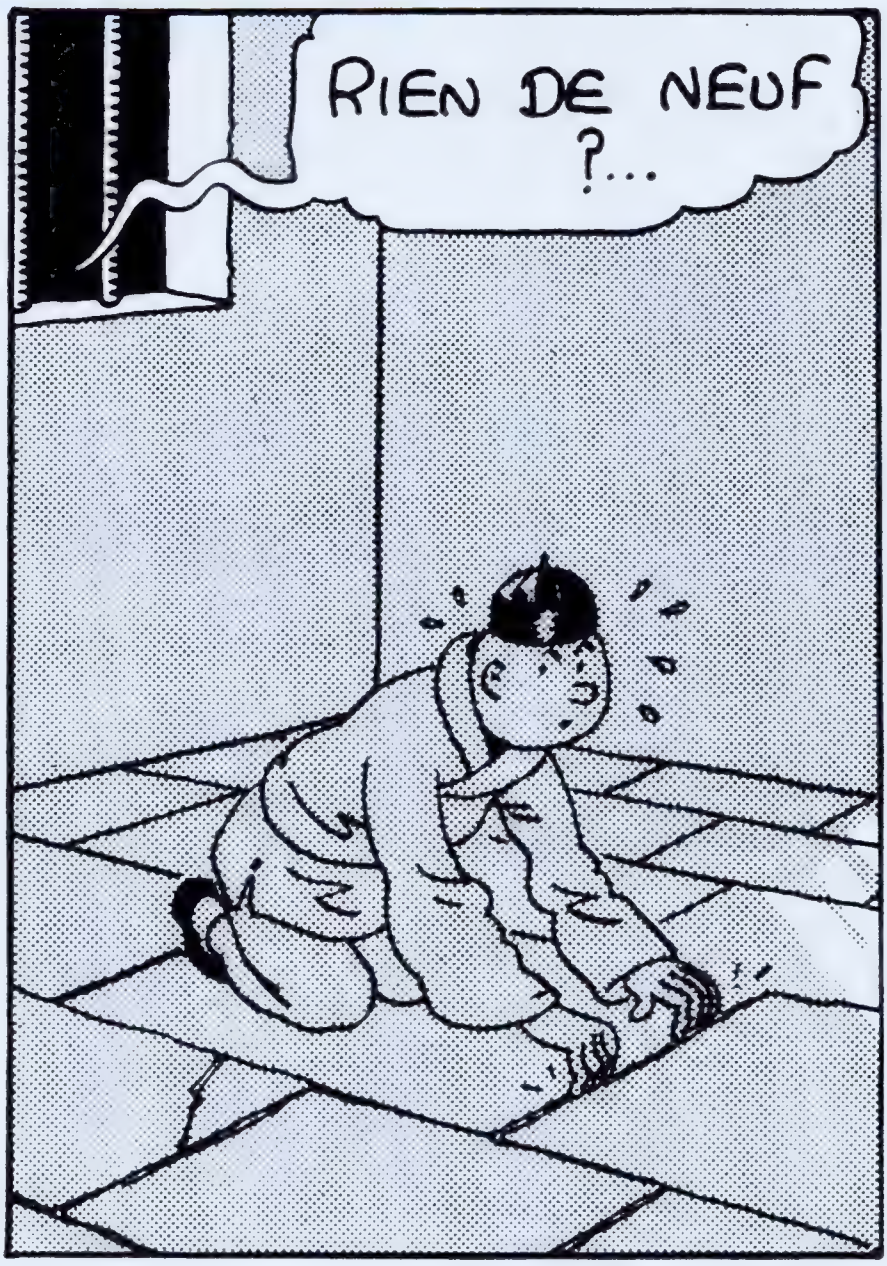
On pourrait s'étonner de relever des différences entre la version électronique des aventures de Tintin et leur version papier. L'explication est simple : les droits sur la diffusion de l'œuvre d'Hergé par voie électronique n'appartiennent pas aux éditions Casterman, mais bien à la s.a. Tintinimaginatio (anciennement Moulinsart). En conséquence, Michael Farr aurait été chargé par cette dernière de réaliser à cet effet une traduction anglaise distincte de celle diffusée par les albums.

LA STUPIDITÉ DE TINTIN

« Rien de neuf ?... », demande l'adjudant japonais à la sentinelle. « Rien, tout est calme », lui répond le soldat. Mais à l'intérieur de la prison, c'est moins calme : dans sa cellule, Tintin essaie de soulever une dalle. Et il faut dire qu'on l'a déjà connu plus malin !...

« Le fou coupe la branche sur laquelle il est assis ». C'est le titre de cette enluminure du Maître de la Chronique scandaleuse qui orne le manuscrit du Lyonnais Pierre Sala (1457-1529) intitulé *Petit Livre d'amour*, conservé à la British Library (Londres).

Le Lotus bleu n'est pas un « manuscrit » (exemplaire unique) et ses illustrations ne peuvent pas être considérées comme des « enluminures ». Mais celle-ci représente bien, toutefois, un fou. On lui pardonnera d'autant plus volontiers son égarement qu'il était prévu qu'il perde la tête.



Je ne sais pas si cette anomalie a déjà été relevée par d'autres lecteurs des aventures de Tintin, mais je trouve que si l'archétype de la stupidité est l'image de l'étourdi qui coupe la branche sur laquelle il est installé, force est de constater que dans *Le Lotus bleu* Hergé nous en a livré l'équivalent en bandes dessinées.

Pourquoi le cacher ? Pour moi, les facultés intellectuelles d'un héros que je croyais astucieux s'en trouvent gravement altérées.

Car comment qualifier autrement que par le mot « stupide » le fait de s'échiner à soulever une dalle sur laquelle on se tient accroupi (peu importe d'ailleurs notre position), pesant sur ce volume de tout notre corps ?

Mais sachons prendre la chose de façon positive : voilà enfin une occasion de se réjouir. Ce Tintin-là n'a jamais été aussi proche de nous, pauvres humains !...

Bertrand PORTEVIN

16 janvier 1936. Tintin n'indique pas à quel étage il réside au numéro 26 rue du Labrador.

12 octobre 1939. Il apparaît au rez-de-chaussée ou au bel-étage de son immeuble. Mais entre ces deux dates, bien des choses se seront passées.

À QUEL ÉTAGE, DITES-VOUS ?

« Chacun sait qu'avant de s'installer à Moulinsart, Tintin habitait au 26 rue du Labrador. Mais à quel étage ? Deux éminents tintinologues à qui j'ai posé la question m'ont répondu sans hésiter : Au premier ! » Voilà ce que nous écrivait récemment Jean Nouwynck. « Il semble donc peu connu, poursuivait notre aimable correspondant, que Tintin a aussi habité au deuxième étage, ce qu'on peut observer dans "Le Crabe aux pinces d'or". » Mais Jean a laissé à un de ses amis, Pierre Rubens, le soin de mener l'enquête à ce sujet.

La première indication de l'adresse de Tintin apparaît le 16 janvier 1936 dans *Le Petit Vingtième*, qui publie à ce moment-là l'aventure qui portera le titre *L'Oreille cassée*.

Une adresse appréciée

Cette adresse ne sera jamais démentie par la suite, signe que le locataire Tintin s'y trouvait bien et que le quartier lui plaisait. On peut observer toutefois que, sans doute soucieux de ne pas payer plus qu'il ne fallait, notre ami n'avait pas précisé à quel étage il résidait lorsqu'il s'était adressé au préposé au service des petites annonces. Il aura fallu attendre plus de trois ans pour en savoir plus à cet égard.

Le *Petit Vingtième* du 12 octobre 1939, qui publie les premières pages du récit qui s'intitulera *Au pays de l'or noir*, montre Tintin à sa fenêtre, entouré de Dupond et Dupont. Ils apparaissent chez le jeune reporter, au rez-de-chaussée d'une maison. Le bâtiment attenant marque le coin de la rue, mais là n'est pas l'essentiel. Observez bien la position des fenêtres de ces deux maisons : elles donnent à penser que pour ce qui est de l'appartement de Tintin, il ne s'agit pas à proprement parler d'un rez-de-chaussée mais plutôt de ce qu'on désigne en Belgique sous le nom de « bel-étage », c'est-à-dire un rez-de-chaussée surélevé.

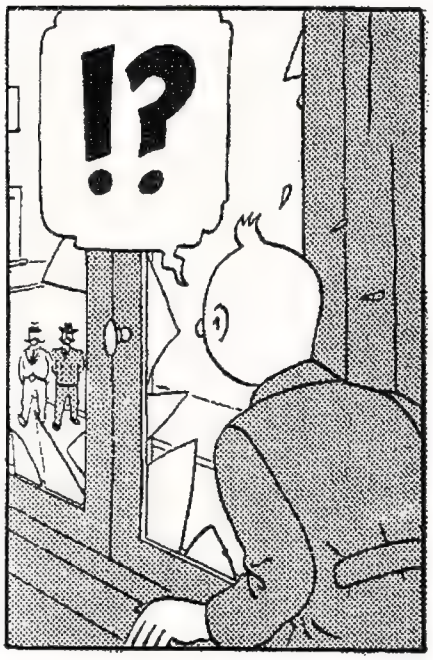
C'est ce qui expliquerait que, dans *L'Oreille cassée* déjà, on voyait Tintin quitter son appartement en dévalant un escalier quatre à quatre, que ce soit pour filer au Musée Ethnographique, le 12 décembre 1935, ou pour retourner rue de Londres pour tenter de récupérer le perroquet du sculpteur Balthazar, le 6 février 1936.

Incohérence ?

Malheureusement, la logique n'est pas sauve pour autant, car les choses s'étaient fameusement compliquées au cours des épisodes qui avaient suivi *L'Oreille cassée*. Dans *Le Sceptre d'Ottokar*, on ne peut pas dire que la vue qui s'offrait à Tintin (et à nous) le 20 octobre 1938, depuis la fenêtre brisée de son appartement, correspondait à celle qu'on aurait eue depuis un rez-de-chaussée ou un bel-étage.

L'explication définitive ?

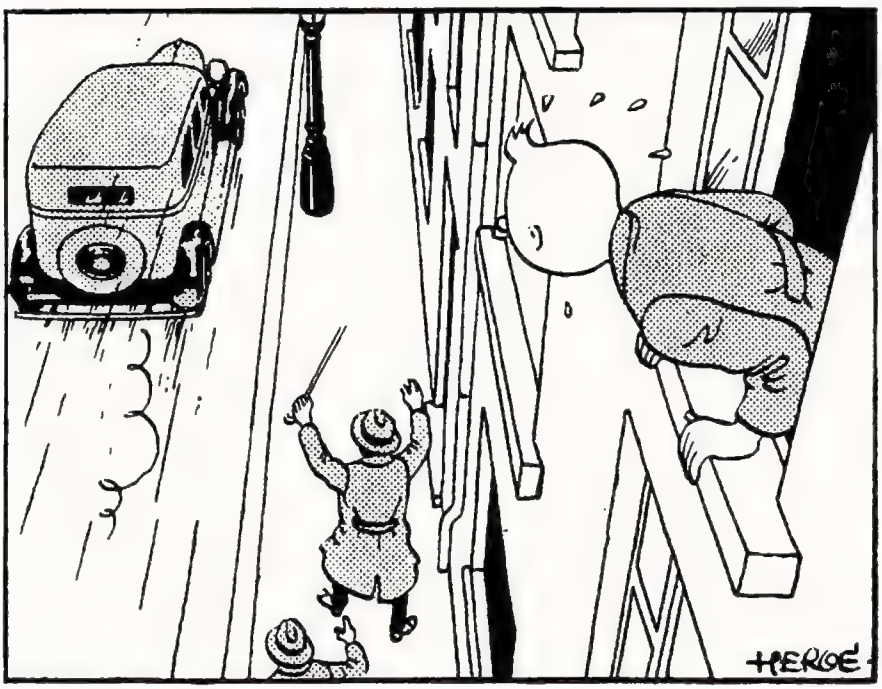
Trouvera-t-on une explication dans la scène publiée le 21 novembre 1940 dans *Le Soir-Jeunesse* ?



Le nouveau récit, c'est *Le Crabe aux pinces d'or*, et pour le peu qu'on y trouve le remuant reporter chez lui, on pourrait reprocher à son auteur de brouiller les pistes. Ainsi, au moment où le policier japonais Bunji Kuraki (qu'on est encore loin d'avoir identifié) se fait enlever devant le domicile de Tintin et que celui-ci se penche à sa fenêtre, il est évident que son appartement se situe au deuxième étage de l'immeuble. Mais tout s'explique-t-il pour autant ? Eh bien, pas du tout, puisque dans la séquence de *L'Étoile mystérieuse* publiée dans *Le Soir* du 12 novembre 1941, le jeune homme se retrouvera cette fois encore au premier étage de l'immeuble, d'où il se permettra de rafraîchir les ardeurs vindicatives de celui qui s'est baptisé Philippulus-le-prophète. Certes, l'épisode suivant, *Le Secret de La Licorne*, proposera la même disposition aux lecteurs, lorsque Tintin lui-même se sera fait enlever par d'autres bandits, mais ce ne sera peut-être pas encore fini…

Ci-dessus :
Deux villes belges se piquent de posséder sur leur territoire une rue du Labrador (qui n'existait pas du vivant d'Hergé). L'une est située à Bruxelles, l'autre à Ottignies.

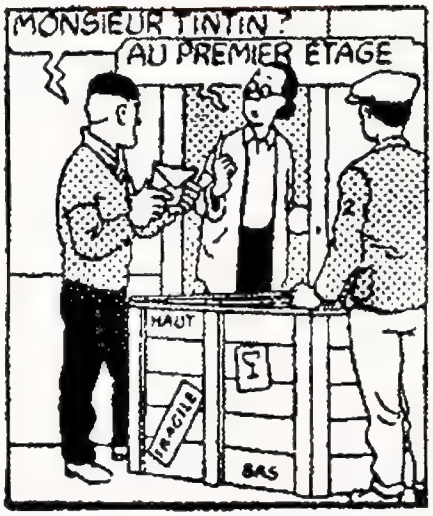
À gauche :
20 octobre 1938. La vue est bien trop plongeante pour qu'on soit ici dans une pièce située au rez-de-chaussée.



Ci-contre :
21 novembre 1940. On retrouve Tintin au deuxième étage. Aurait-il déménagé sans pour autant quitter l'immeuble où il s'était établi ?

Ci-dessous :
12 novembre 1941. Le revoici installé au premier. Occuperait-il désormais un duplex ?

SAPRISTI !... L'APPUI DE LA FENÊTRE EST TELLEMENT CHAUD QUE JE ME SUIS BRÛLÉ !...
PAUVRE MILOU !... IL EST MORT DE SOIF !... ET CETTE MALHEUREUSE PETITE FLEUR, LA VOILÀ TOUTE FANÉE...
LA FIN DU MONDE, MILOU ! LA FIN DU MONDE !... LA FIN DU MONDE ! COMPRENDS-TU, MILOU ?...
DONG DONG
VA CHEZ LE PRINCE DES TÉNÈBRES, TON MAÎTRE...
H·20



9 octobre 1942. Madame Pinson fait confiance aux visiteurs : elle indique aux livreurs l'étage où réside Monsieur Tintin.

Le 9 octobre 1942, dans *Le Soir,* c'est Madame Pinson, la concierge de l'immeuble, qui indique l'étage aux deux livreurs qui se présentent à elle, soi-disant pour livrer un service de table à son locataire Monsieur Tintin : « Au premier étage. » S'en suit une séquence qui aurait pu se dérouler à n'importe quel étage : l'agression de Tintin au chloroforme et son enlèvement au moyen de la caisse qui avait servi de prétexte aux deux « livreurs ». En revanche, il faut reconnaître que si les aboiements de Milou à la fenêtre, montrés dans *Le Soir* du 12 octobre, auraient pu retentir à n'importe quel niveau, le saut dans le vide qu'il s'apprête ici à faire, pour se lancer à la poursuite du camion, eût été encore plus risqué depuis le deuxième étage.

Rattrapages

On sait que c'est au terme de l'épisode suivant, *Le Trésor de Rackham le Rouge,* que le capitaine Haddock fera, grâce au généreux professeur Tournesol, l'acquisition du château de Moulinsart, et qu'ils y emménageront tous les deux. Tintin, pour sa part, ne les y rejoindra que bien des années plus tard. Ainsi, dans *Les 7 Boules de cristal*, il quitte son domicile, en ville, pour rendre visite à ses amis, à la campagne.

Et après la séance du Music-Hall Palace, le capitaine le dépose chez lui, avant de regagner le château. C'est chez Tintin que diverses scènes se déroulent ensuite, au cours de l'épisode. Mais elles sont présentées de manière telle qu'on ne puisse débattre valablement de l'étage qu'il occupe dans l'immeuble.

On pourrait, certes, discuter des changements apportés aux façades au cours des épisodes précédents, ou encore des modifications de formes opérées par Hergé aux portes et fenêtres de l'appartement de son héros. Mais c'est là un autre débat.

On peut considérer que c'est à son retour du Pérou, au terme du *Temple du Soleil,* que Tintin a définitivement quitté la rue du Labrador pour se fixer lui aussi au château de Moulinsart.

Mais dans l'intervalle, Hergé aura, entre autres choses, remanié une fois de plus *Au pays de l'or noir* et modifié notamment l'image de l'épidémie d'explosions observée depuis sa fenêtre par Tintin et ses amis policiers. Et cette fois, plus de jardinet bordé d'une haie en façade… et, surtout, un franc premier étage à la place du rez-de-chaussée de 1939.

Ci-dessous :
12 octobre 1942. C'est bien à la fenêtre du premier étage que Milou apparaît pour manifester sa colère et alerter le voisinage.

Tout en bas :
1948. Tout ça pour ça ! Le Tintin du *Pays de l'or noir* n'a pas seulement gagné des couleurs : en comparant avec la deuxième illustration de notre article, on s'aperçoit qu'il est bel et bien monté d'un niveau depuis 1939.

Et quoi encore ?

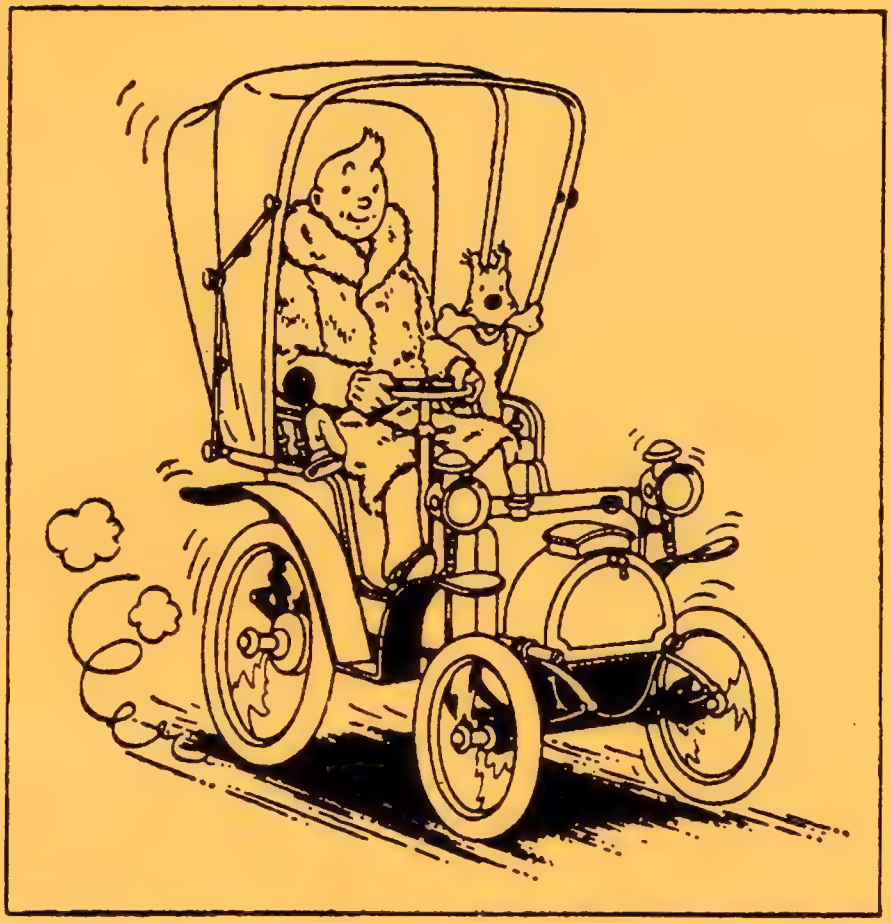
On peut conclure. Certains lecteurs, dont nous sommes, accepteront l'idée qu'Hergé ne s'est pas toujours montré cohérent, et cela au cours d'une série d'épisodes qu'il n'avait de toute évidence pas planifiés.

D'autres se feront un malin plaisir de vous expliquer qu'à tel ou tel moment Tintin est descendu ou monté d'un étage au 26 rue du Labrador, à la suite de telle ou telle opportunité, liée entre autres au déménagement d'autres locataires de la maison. Peut-être qu'ils vous expliqueront également les transformations opérées sur les façades et sur la chaussée… On leur souhaite (de nous donner) bien du plaisir !

Emil SZABOR
sur une idée de **Pierre RUBENS**
et **Jean NOUWYNCK**

UNE RENAULT CUSTOMISÉE !

En 1978, le véhicule piloté par Tintin en couverture de l'album *L'Histoire de l'Automobile des origines à 1900* réédité par Septimus éditions intrigue : il ne figure pas parmi les 60 ancêtres décrits par Hergé dans l'ouvrage conçu en 1953 sous la direction historique et technique de Jacques Martin.



Dans le numéro 70 de notre revue, Hervé Springael, répondant à l'appel lancé par Gaëtan Laloy un an plus tôt, supposait que ce véhicule était un Renault type A, modèle construit par Louis Renault entre 1899 et 1903. Jean-Yves Auzoult a voulu le vérifier. La photo qu'il nous a communiquée atteste qu'Hervé avait vu juste. Ce cabriolet comportait une banquette surélevée équipée d'un dossier et d'accoudoirs permettant à deux personnes de s'y installer. Toutefois, selon les renseignements obtenus par Jean-Yves, la capote déployée par Hergé au-dessus de Tintin n'existait pas sur l'original. De fait, une fois rabaissée, elle devait fameusement dépasser à l'arrière !

À noter que – toujours selon l'informateur de Jean-Yves – le prix d'achat de cette rutilante merveille technologique correspondait à dix ans de salaire d'un ouvrier. Déguisé en bourgeois pour épater ses admirateurs, Tintin le savait-il ?

La RÉDACTION

À gauche : Louis Renault au volant de son célèbre type A.

Au-dessus : le non moins célèbre Tintin pilotant sa Renault type A customisée.

Ci-dessus : la « Voiturette » commercialisée par Renault en 1899 sur le même châssis isolait le bourgeois des bruits ambiants.

DU COLONEL **BORIS** AU CAPITAINE **JORGEN**

Pendant ce temps-là..
Alors, colonel, toujours décidé ?..
Plus que jamais !... Vous ignorez peut-être que j'ai un vieux compte à régler avec ce petit Tintin...

Ci-dessous :
Dans l'album *Le Sceptre d'Ottokar*, le colonel, qui est aussi aide de camp du roi de Syldavie, n'est identifié que par son prénom, Boris.

Ci-dessus :
Lors de la prépublication de *Objectif Lune* dans le journal *Tintin*, Hergé le désigne par son nom : Jorgen. Mais il ne lui accorde que le grade de capitaine. Attentif lors de la confection de l'album, il le rétablira dans celui de colonel.

Je me suis souvent interrogé sur la carrière du mystérieux et sinistre personnage qu'est Boris-Jorgen. Après avoir relu pour la énième fois le diptyque *Objectif Lune – On a marché sur la Lune*, je crois pouvoir dresser une partie de sa biographie. Voici les faits tels que j'ai pu les reconstituer sur base des éléments fournis par Hergé lui-même dans ces deux albums.

Tout le monde se souvient qu'avant la Seconde Guerre mondiale, le colonel Boris était un membre actif du Z.Z.R.K. (le Zyldav Zentral Revolutzionär Komitzät), au sein duquel il a participé à la tentative — avortée — de renversement de Sa Majesté Muskar XII de Syldavie. Inutile de rappeler que ces renseignements nous sont apportés par Hergé dans son album *Le Sceptre d'Ottokar*.

Après cet échec nous perdons la trace de cet activiste, jusqu'au moment où, dans le journal *Tintin* du 9 juillet 1952, Hergé nous révèle, mine de rien, sans encore nous montrer son visage, son nouveau pseudonyme : celui du capitaine Jorgen (promu colonel dans l'album). Et surtout jusqu'à ce qu'il nous dévoile son visage dans le même hebdomadaire, daté du 3 septembre 1952. Ce jour-là, la physionomie du bonhomme et ce qu'il lui fait dire — « J'ai un vieux compte à régler avec ce petit Tintin... » — suffiront à la plupart de ses lecteurs pour établir le lien entre l'ex-colonel Boris et le capitaine Jorgen.

Dernière étape, dans le magazine du 23 juillet 1953 : dans la fusée qui s'est posée sur la Lune, la sinistre brute surgit de nulle part (plus précisément de la soute où il s'était dissimulé avec la complicité de Wolff) et assomme Tintin d'un violent coup de matraque.

Essayons à présent de retracer les évènements qui ont précédé cette mystérieuse réapparition. Lors des préparatifs de l'expédition lunaire, Wolff annonce (journal *Tintin* du 20 août 1952) que la livraison des instruments d'optique par l'usine d'Iéna aura du retard et n'arrivera que la veille du départ de la fusée. Même si cela n'est pas mentionné explicitement, le fournisseur de ce matériel est bien sûr la VEB Carl Zeiss, dont le siège est à Iéna. Cette société allemande, fondée en 1846, est spécialisée en instruments d'optique de précision.

Nous apprendrons plus tard, de la bouche de Wolff (journal *Tintin* du 10 septembre 1953), que Jorgen avait été introduit dans une caisse truquée, devant contenir des instruments d'optique, dans laquelle il a passé huit jours à manger des sandwiches desséchés (journal *Tintin* du 6 août 1953). Le retard de livraison s'explique aisément par le fait que, pour réduire au maximum la durée du

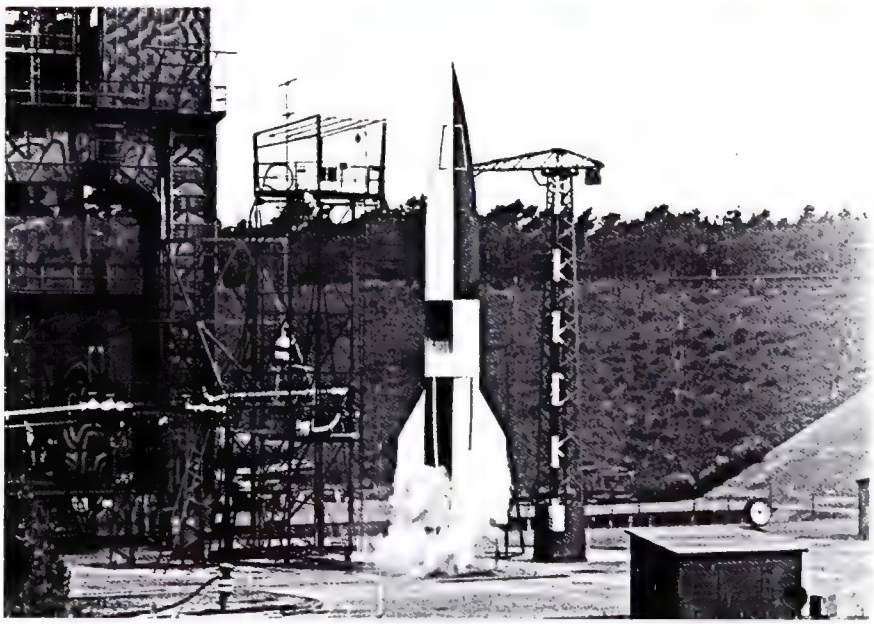
Vous, Wolff, qui êtes chargé de l'approvisionnement en vivres et en matériel, où en êtes-vous ?...
Le chargement se poursuit. Les vivres, ainsi que les pièces détachées du char, sont déjà en place dans les soutes. Je n'attends plus que les instruments d'optique destinés à l'établissement d'un observatoire sur la Lune.
Malheureusement, l'usine d'Iéna m'a fait savoir qu'il y avait eu du retard dans la fabrication... Mais, de toute façon, elle m'a formellement promis que le matériel serait fourni la veille du départ... De cette façon, je...
Un instant, vous permettez ?
DRRING DRRING
Allo... Oui.. Quoi ?... Dans la zone interdite ?... Trois ?... On procède à leur interrogatoire ?... Bon... Tenez-moi au courant...

séjour de Jorgen dans la caisse, les expéditeurs l'y ont enfermé à la dernière minute. Cette opération n'a évidemment pas pu se faire sans la complicité de membres du personnel de la VEB Carl Zeiss de Iéna.

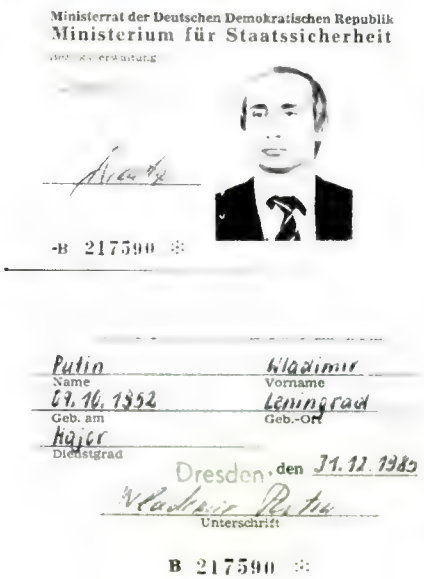
Et où donc se trouvait cette ville à cette époque ? En Allemagne de l'Est ! Nous pouvons en déduire, avec une quasi-certitude, que Jorgen était devenu — tout comme le sera un certain Wladimir Putin, quelques décennies plus tard — un agent de la Stasi (abréviation de *Staatssicherheit*). Celle-ci était, depuis sa création le 8 février 1950, le service de police politique, de renseignements, d'espionnage et de contre-espionnage de la République démocratique allemande (RDA). C'est donc bien ce pays qui avait organisé l'Opération « Ulysse » destinée à s'emparer de la fusée lunaire, sous la supervision de Miller, avec la participation de Jorgen et la complicité du traître Wolff. On peut d'ailleurs remarquer que le mode de recrutement de ce dernier est caractéristique des méthodes utilisées par la Stasi, dont on sait qu'elle engageait des personnes en difficultés financières en raison d'addictions à des passions peu recommandables. Tout se tient !

Par ailleurs, entre sa carrière de comploteur au sein du Z.Z.R.K. et celle de détourneur de fusées menée au sein de la Stasi, Boris Jorgen aurait été au service des nazis. Il aurait travaillé avec Wernher von Braun à Peenemünde sur la mise au point du missile V2.

Alain BINGEN



Si la fusée d'essai du professeur Tournesol ressemble aux sinistres V2 testés par les Allemands à Peenemünde (photo ci-dessus), sa fusée lunaire (dont un modèle réduit trône sur le bureau de Monsieur Baxter, s'en est émancipée.


Ministerrat der Deutschen Demokratischen Republik
Ministerium für Staatssicherheit
-B 217590 -

Putin — Name — Wladimir — Vorname
07.10.1952 — Geb. am — Leningrad — Geb.-Ort
Major — Dienstgrad
Dresden, den 31.12.1985
Unterschrift
B 217590

Ci-dessus :
La carte de membre (authentique) d'un successeur de Boris Jorgen au sein de la Stasi. Après y avoir fait ses armes, cet homme a trouvé d'autres opportunités dans son pays d'origine.

Ci-dessous :
Le logo de la fabrique d'instruments d'optique située en RFA dont des membres du personnel auront permis au redoutable Jorgen de s'embarquer clandestinement dans la fusée à destination de la Lune avec Tintin et ses compagnons.

C'EST UNE BONNE QUESTION...

DÉCOLORATION

En découvrant la proposition d'article « Delcourt, héros méconnu » faite par Benoît de Courrèges (voir notre revue n° 75), Philippe Fontaine s'était dit que Benoît pourrait peut-être lui expliquer pourquoi, à partir de 1958, le képi du lieutenant était devenu bleu clair (case 34 C1), alors que jusqu'alors il était rouge.

Dans sa réponse, Benoît distingue le bandeau latéral (qui reste bleu clair d'une édition à l'autre) et le plat du képi. Le bandeau latéral est toujours bleu clair pour les troupes françaises d'Afrique. C'est donc cohérent. Quant au dessus rouge des premières éditions en couleur, il pouvait signifier que le lieutenant Delcourt était rattaché à une unité de tirailleurs, en l'occurrence à des RTM (tirailleurs marocains) puisque l'armée française comportait aussi des RTA (algériens) et des RTT (tunisiens). Passé au bleu, ce dessus pouvait signifier que Delcourt appartenait à une unité de méharistes (militaires dont le dromadaire était le moyen de transport), lesquels étaient commandés par des officiers français des Affaires indigènes au képi totalement bleu clair. Ou alors, autre possibilité, qu'il était affecté à un groupement de *tabors* marocains (le *tabor* est l'équivalent d'un bataillon), chacun d'entre eux étant constitué de quatre *goums* (le *goum* est l'équivalent d'une compagnie). Bref, poursuit Benoît, le plus probable est que Delcourt était un officier français des Affaires indigènes qui commandait une compagnie de méharistes. Et ce serait pour cette raison qu'Hergé aurait fait passer la couleur de son képi du rouge au bleu. Pourtant, conclut notre correspondant, surtout en 1943, période de trouble mondial, rien n'interdisait à un officier des tirailleurs marocains (képi rouge) de prendre le commandement d'une unité de méharistes.

QUADRUPÈDES

Pour prolonger l'article intitulé « Que diable Haddock allait-il faire en cette galère » que nous avons publié à l'automne dernier dans le numéro 74 de notre revue, son auteur, Nicolas Goethals, a tenu à revenir sur l'illustration extraite du *Temple du Soleil* qui ponctuait son exposé (et que nous reproduisons à nouveau ici).

Nicolas nous précise que, lors de l'exploration de la Lune que Savinien de Cyrano de Bergerac décrit dans son ouvrage *Histoire comique des États et Empires de la Lune*, le héros rencontre effectivement des Séléniens (ou Sélénites) qui se déplacent à quatre pattes. Mais pas de conclusion hâtive, nous écrit-il : il est peu probable qu'Hergé ait lu cet ouvrage. Il ne savait donc probablement pas que l'épithète qu'il prêtait ici au capitaine pour chasser le tamanoir était à ce point une expression... ad hoc !

BON PIED, BON ŒIL

Le bon œil, c'est celui de Patrice Guérin, qui traque les fautes de toutes sortes, graphiques et orthographiques, et ce, jusque dans ses albums favoris. Le bon pied, c'est celui dont est reparti Tintin dans l'édition en couleur du *Crabe aux pinces d'or* après qu'Hergé eut réalisé, sans le concours de Patrice qui n'était pas né, qu'il avait fauté dans la version d'origine.

Dans la case que nous reproduisons ici à son instigation, le héros porte en effet des chaussettes noires et des souliers, alors qu'on l'a vu marcher pieds nus juste avant. Au moment de préparer la version en couleur de l'album, ayant dû intercaler une nouvelle image à la page 38 (celle où l'on voit courir Tintin de dos), le dessinateur s'est aperçu de son erreur et l'a corrigée.

À GÉOMÉTRIE VARIABLE

Laissons-le à ses études, ce cher vieil ami, et allons prendre un cocktail...
Oh!...A propos de cocktail... j'y songe !
Suivez-moi. Je vais vous montrer quelque chose d'extraordinaire !

Notre ami Alain Bingen aura beau se définir comme un *tintinolâtre amateur*, il nous paraît monter rapidement de niveau. Ayant lu attentivement l'article consacré à la neuvième marche du perron de Moulinsart publié dans notre revue n° 73, il a voulu passer de *Coke en stock* aux *7 Boules de cristal*. Et il y a également trouvé, comme il le dit, un escalier « à géométrie variable ». Ouvrez l'album et voyez vous-mêmes ! Entre le début et la fin du quatrième strip de la page 3, Hergé a perdu une marche. « Le marbrier Boullu ne devrait-il pas être chargé de remédier à cette situation ?, se demande notre correspondant. Mais peut-être est-il toujours surchargé de commandes ? »

... QUI MÉRITE UNE RÉPONSE

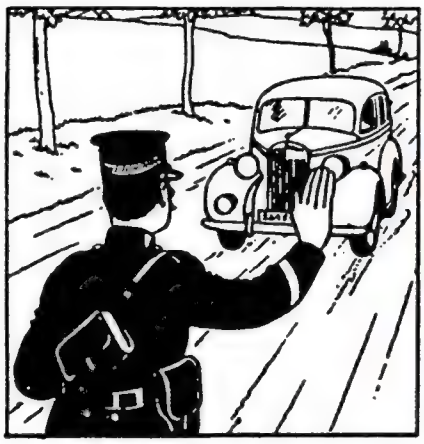
MAUVAIS FILS

C'est à la faveur d'une panne de sa connexion wifi que notre ami Jacques Mercier a relu *Le Temple du Soleil*. « Et depuis quand faut-il subir une panne pour relire ses *Tintin*, cher Jacques ? Depuis que les lynx poursuivent les pumas, peut-être ?! » Toujours est-il que c'est à bon escient que celui qui fut (entre autres), au côté de Philippe Geluck, un sensationnel "Monsieur Dictionnaire" sur les ondes de la RTBF nous écrit. « J'ai découvert une faute de français à la page 50 de mon album, nous explique-t-il, et elle subsiste dans les éditions récentes : il eût fallu écrire *Telle est la volonté du Fils du Soleil !* au lieu de *Tel est...* »

« Saperlipopette, aurait pu dire Tintin, ce Jacques-là a mille fois raison ! » Nous ajouterons que si la séquence existait encore à la télévision, elle aurait cette fois encore conclu par un vibrant « Merci, Monsieur Dictionnaire ! »

1934 OU 1936 ?

Pierre Fourré dit avoir lu avec plaisir le dossier de notre revue n° 73 intitulé « Hergé et l'automobile. » Il nous fait part de son commentaire concernant la conduite intérieure Buick que le dessinateur a obtenue par échange avec son médecin traitant, le docteur Léon Daumerie, en août 1940. « Hergé étant perfectionniste, nous écrit notre aimable correspondant, il avait l'habitude de dessiner ses propres voitures. J'aurais donc tendance à penser que la Buick du docteur était un modèle de 1936, tel celui qu'il a représenté en août 1944 dans le futur *Les 7 Boules de cristal*, plutôt qu'un modèle de 1934 comme il est précisé dans le dossier. »



L'hypothèse est certes séduisante. On aura d'ailleurs remarqué que la convention d'échange que nous avons reproduite (et qui a été rédigée par le docteur) ne spécifie pas l'année de fabrication du véhicule cédé. Mais sauf à croire qu'Hergé a commis une erreur sur la facture remise le 6 décembre 1943 au garagiste Paul Verheyden qui la lui a rachetée, il y a bien inscrit : « une voiture automobile conduite intérieure de la marque Buick, modèle 1934. »

COUP DE MAÎTRE

À la suite de l'article intitulé « Hergé et le coup de Jarnac » publié dans notre dernière revue, notre collaborateur Emil Szabor s'est demandé si ce n'est pas la suppression par Hergé, dans l'album *Tintin au Tibet*, de la séquence qui met aux prises le capitaine Haddock et un réchaud à alcool (séquence publiée les 13 et 20 mai 1959 dans le journal *Tintin*) qui a permis à Hergé d'apporter une réponse favorable à son correspondant Monsieur Hine, distillateur de cognac.

Contacté par nos soins pour répondre à ce que nous avions pris pour une bonne question, Philippe Goddin, qui signait l'article, a bien dû reconnaître que ce Szabor était peut-être plus perspicace que lui, mais il a ajouté, perfide : « Où allons-nous si les élèves ont la prétention de dépasser leurs maîtres ?! »

CASTOR OU POLLUX ?

C'est l'épineuse question qui tourmente Jacques Hiron depuis qu'il a découvert dans la crypte des frères Loiseau, à Moulinsart, le moulage en plâtre d'une des statues des Dioscures qui ornent la Fontaine de la place du Quirinal, à Rome.

DOUBLEMENT GROTESQUE ?

Réalisant soudain, à la lecture des pages 10 et 11 de notre dernière revue, que dans l'album *Les Cigares du Pharaon* Hergé identifiait l'un ou l'autre des profanateurs de la tombe du pharaon Kih-Oskh par l'initiale (ou les initiales) de son prénom suivie(s) de son nom de famille en entier — c'est le cas de I.E. Roghliff, d'E.P. Jacobini ou encore de Ph. Siclone — notre ami Alexis Cologue se demande si l'inscription *M. Tintin* posée devant un sarcophage vide ne renverrait pas à quelque chose comme Mathurin Tintin ou Martin Tintin, plutôt qu'à Monsieur Tintin comme on serait tenté de le croire. Alexis pense que s'il avait pu poser sa question au capitaine Haddock (Archibald !), sachant que celui-ci trouvait déjà grotesque le nom de Tintin (cf. *Tintin et les Picaros*, page 31), il aurait probablement qualifié de doublement ridicules ces suppositions.

LIRE TINTIN À L'ÉCOLE... ÇA, C'EST LA CLASSE !

Ci-dessus : Les élèves du C.M.1 A de Charenton à l'ouvrage... ou faut-il dire à leurs travaux fort gais ?

***Le Trésor de Rackham le Rouge*, case 34 B2 : avec ou sans les algues, un aileron a bel et bien disparu !**

***Le Sceptre d'Ottokar*, case 41 C4 : Ne manquerait-il pas un *s* à *autre* ?**

Depuis un certain temps se pose la question du renouvellement du lectorat de *Tintin*. Il fut une époque où lire les albums du petit reporter dans sa prime jeunesse était incontournable. Le temps passe et les époques changent. Avec elles, les habitudes de lecture et les offres de divertissement...

Mais les enfants d'aujourd'hui n'ont perdu ni leur capacité d'émerveillement, ni leur soif de découvertes, ni leur enthousiasme face aux lectures dignes d'intérêt. Enseignant depuis de longues années à l'école élémentaire, en charge d'un C.M.1 (enfants de neuf à dix ans), j'intègre au programme des lectures suivies durant l'année scolaire l'étude de *Tintin au Tibet*. Car lire une B.D., comme le reste, ça s'apprend ! D'aucuns diront qu'il n'est nul besoin d'aller à l'école pour lire *Tintin* et encore moins pour l'apprécier : lesquel(le)s d'entre nous ont attendu la bénédiction de leur enseignant(e) pour se plonger dans ces « illustrés » ? Qui n'a pas connu la tentation, une fois rentré à la maison, de poursuivre un récit entamé, d'en découvrir un autre, au lieu de se consacrer à ses devoirs ? Cela dit, amener les jeunes lecteurs à apprécier le savoir-faire et le talent d'Hergé, tant pour la qualité de sa narration que pour la profondeur de ses récits, se révèle être une expérience plus qu'enrichissante. L'assurance de son dessin — est-il encore besoin de le démontrer ? — contribue largement à l'adhésion des élèves pour ce genre d'activité. On relève les détails subtils qui émaillent la narration et qui aiguisent par conséquent la curiosité des enfants.

La lecture devient un plaisir que certain(e)s n'avaient pas encore éprouvé. On prend le temps nécessaire à la bonne compréhension de l'histoire, au contexte géographique, historique (quand il y en a un), à une lecture fine et approfondie. Tintin nous accompagne ainsi plus de trois semaines dans notre quotidien.

Une des vertus non négligeables de l'entreprise est que cela favorise les échanges intergénérationnels : répondre au questionnaire quotidien (cela fait partie des devoirs) mobilise souvent parents, grands-parents, famille au sens large, voisinage et entourage... Tout le monde participe à l'aventure, Tintin démontrant — une fois de plus — son universalité. Chacun retrouve son âme d'enfant, y va de sa petite anecdote, ressort les albums du grenier... Bref, ça fait parler dans les chaumières ! Devenus quasi-spécialistes, bon nombre d'enfants se découvrent alors une passion pour notre héros et empruntent massivement les autres albums (opportunément nombreux et disponibles dans la classe...) pour des lectures plus individuelles. Ainsi, certains ont relevé une faute d'orthographe dans *Le Sceptre d'Ottokar* — erreur qui n'apparaissait pas dans la version noir et blanc —, d'autres l'absence d'un petit aileron sur la queue du sous-marin, dans *Le Trésor de Rackham le Rouge*.

À ceux qui se perdent encore en conjectures sur les missions fondamentales de l'école dans nos sociétés, nous pourrions dire que pérenniser la lecture de *Tintin* auprès des plus jeunes serait l'une d'elles !

Arnaud WAGRET

L'ANNIVERSAIRE DE L'ALUNISSAGE

En se fiant (aveuglément) à la date de publication du journal *Tintin*, on considère généralement que l'arrivée de la fusée du professeur Tournesol sur le sol lunaire a eu lieu le 11 mars 1953. Et l'on s'émerveille qu'Hergé ait anticipé de plus de seize ans le débarquement des Américains sur le sol lunaire.

Oubliez tout ça ! J'affirme pour ma part que Tintin a précédé Armstrong de plus de vingt ans ! Très exactement de vingt et un ans, un mois et dix-huit jours. En effet, selon mes calculs, c'est le 3 juin 1948 que cet évènement s'est produit. Vous trouverez ici les éléments qui m'ont conduit à déterminer avec précision cette date historique.

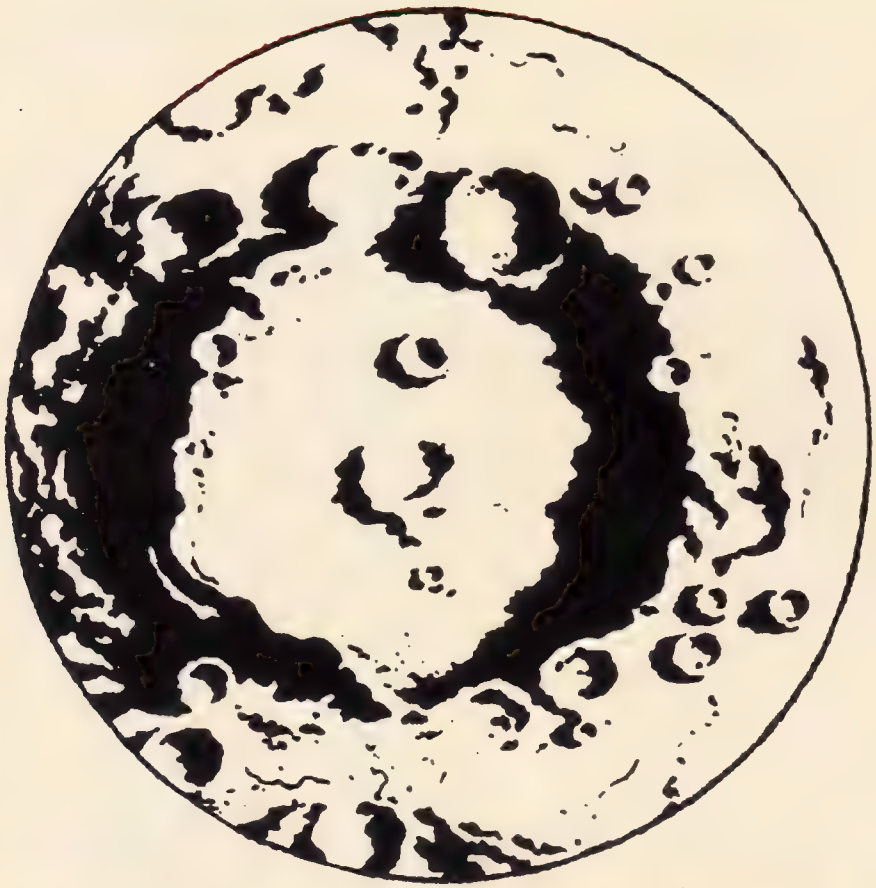
La bonne année

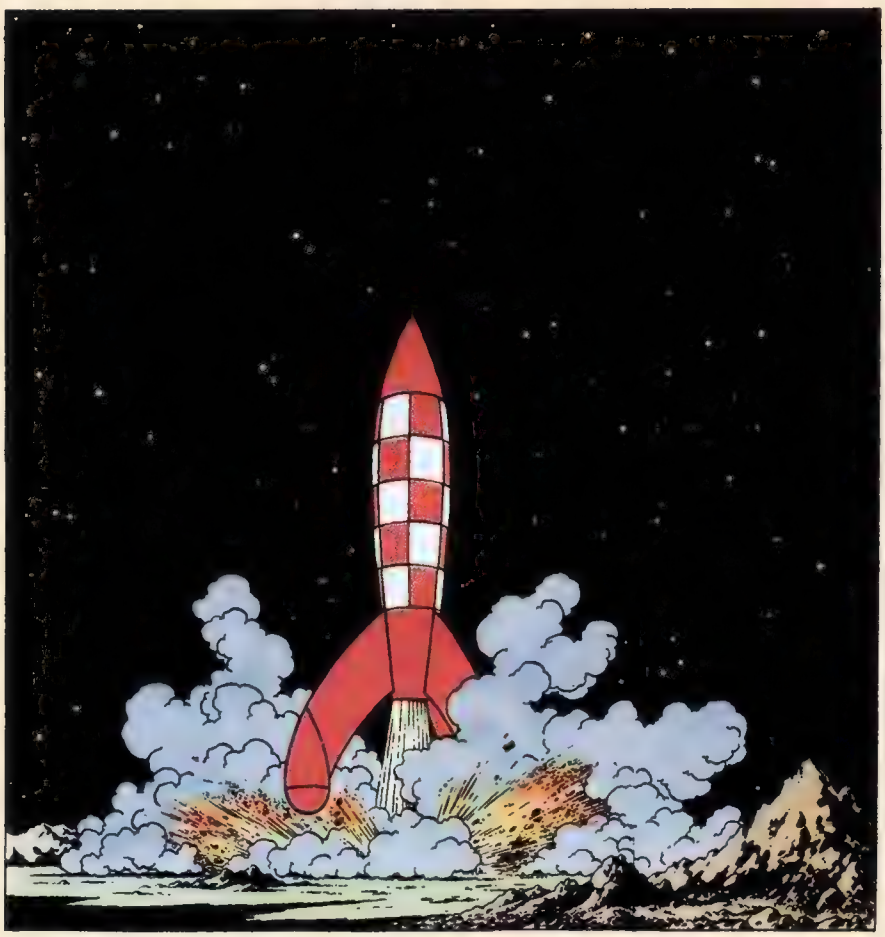
La première question que je me suis posée était de savoir en quelle année eut lieu l'expédition lunaire du professeur Tournesol. Le calendrier qui apparaît dans le numéro du 20 août 1952, et qu'on retrouve en case 50 C3 de l'album *Objectif Lune*, montre un samedi 15 mai.

La plus proche des années antérieures à 1952 dont le 15 mai est tombé un samedi est l'année 1948. Il ne fait donc aucun doute pour moi que c'est en 1948 qu'on a marché avec Tintin sur la Lune. Incidemment, je ferai d'ailleurs remarquer que c'est cette année-là qu'Hergé avait jeté les bases de son projet *Tintin sur la Lune* et qu'il avait élaboré la superbe planche à l'italienne qui montrait le professeur Tournesol s'efforçant, lors d'un désopilant passage à la radio américaine, de convaincre les États-Unis du sérieux de son projet.

La bonne distance

Il me fallait connaître ensuite la distance parcourue par la fusée du professeur Tournesol entre la Terre et la Lune. On sait que cette distance varie d'environ 356 500 kilomètres (à son périgée) à environ 406 700 kilomètres (à son apogée). La case 18 A3 de l'album *On a marché sur la Lune* nous donne la distance à franchir par la fusée, soit, lorsqu'on fait l'addition, un total de 376 200 kilomètres.





Nouvel élément donné par Hergé : la fusée quitte la Terre le 3 juin à 01 heure 34, selon une information fournie à plusieurs reprises (par exemple à la case 43 D3 d'*Objectif Lune*).

La bonne vitesse

Selon la case 3 B3 de *On a marché sur la Lune*, la fusée atteint une vitesse de 11 kilomètres par seconde à quelque 8 000 kilomètres de la Terre. Le professeur Tournesol nous confirme dans la case 6 A2 que jusque-là la fusée faisait l'objet d'une accélération constante. Si l'on fait abstraction du bref incident causé à ce moment-là par la maladresse de Dupont, qui a coupé le moteur atomique, cette accélération est restée constante jusque vingt minutes avant la manœuvre de retournement. À ce moment, la fusée a atteint une vitesse de 45 kilomètres par seconde, précise la case 13 A4. Peu après, on apprend (à la case 18 A3) que la fusée a déjà parcouru quelque 240 000 kilomètres et qu'il lui en reste 136 200 à franchir, en réduisant progressivement sa vitesse.

Le bon timing

Ce trajet aura donc été effectué en moins de trois heures, avec deux arrêts du moteur. La bêtise de Dupont aura coûté près de cinq minutes et l'escapade de Haddock hors de la fusée quelque cinquante minutes. Après la manœuvre de retournement, la case 18 B1 nous informe qu'il ne reste plus que 50 000 kilomètres à parcourir et signale que dans quarante minutes les occupants de la fusée devront enclencher le pilotage automatique. À cet instant, précise la case 19 D4, il ne restera plus que 6 000 kilomètres à franchir.

Le bon moment

D'après nos calculs, l'alunissage a dû avoir lieu le 3 juin 1948 vers 06 heures 32 du matin. (J'ajoute « du matin » pour les « bougres de brontosaures » Dupond et Dupont, incapables de distinguer une heure de treize heures.) Le vol de la fusée aura duré environ cinq heures, à une vitesse moyenne de 17,5 kilomètres par seconde.

Ma conclusion sera sans appel : ceux qui ont cru pouvoir fêter, le samedi 11 mars dernier, le 70e anniversaire de la marche de Tintin sur la Lune se sont tous plantés. C'est le samedi 3 juin 2023 qu'ils auraient dû noter dans leur agenda pour commémorer le 75e anniversaire de cet événement !

Alain BINGEN

L'ORTEIL DU DRAGON ?!

Lors de la rédaction du dossier intitulé *L'orteil caché ou la patte de l'empereur*, publié il y a un an dans la revue numéro 74, j'ai omis de mentionner un détail sur lequel je voudrais revenir, tant il me paraît interpellant.

Sur la désormais célèbre esquisse de 1936 envisagée pour la couverture de l'album *Le Lotus bleu* en noir et blanc, où la tête de Tintin ne cache rien, on remarque que la patte arrière du dragon, objet initial de ce dossier, dispose bien de quatre doigts, comme c'est le cas des autres membres. Tout étant représenté correctement, il n'y a pas de particularité anatomique à signaler à cette patte.

On remarque toutefois que sur l'esquisse figure également un cartouche vertical contenant une inscription en caractères traditionnels chinois, bien lisibles en dépit de quelques maladresses de tracé : 魚足尖 (en caractères simplifiés : 鱼⿰足尖).

Il faut se souvenir qu'à l'époque de la réalisation de ce projet, Tchang Tchong-jen était déjà retourné en Chine (1935) et qu'il n'a donc pas pu apporter son aide à Hergé. Ces caractères approximatifs sont donc de la main de ce dernier, contrairement à ceux qu'on trouve dans l'album et qui sont généralement de celle de Tchang.

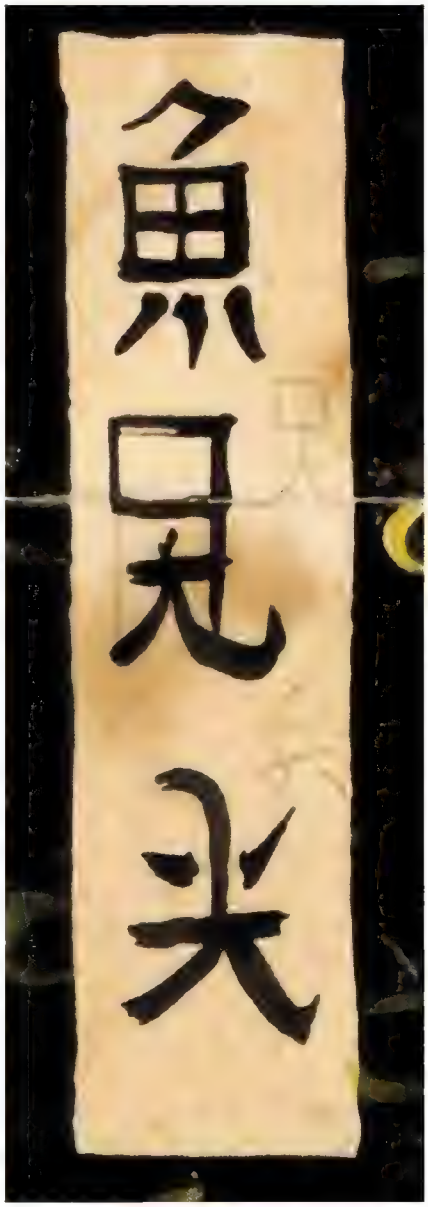
Mais de quoi s'agit-il ? Ces sinogrammes peuvent se lire séparément : 魚 (poisson), 足 (pied) et 尖 (pointe, extrémité). On aboutit donc à un bien étrange « orteil de poisson ». Si l'on veut bien admettre qu'Hergé ne disposait pas à ce moment du signe représentant le dragon (龍), et qu'il lui a substitué celui du poisson, le sens souhaité aurait ainsi pu être « l'orteil du dragon », expression davantage en rapport avec l'illustration. Détail intéressant : on peut d'ailleurs apercevoir sur l'esquisse des traits préliminaires tracés au crayon, comme un brouillon d'écriture.

On nage en plein mystère, car pourquoi Hergé aurait-il voulu mentionner à ce moment-là cet « orteil du dragon » dont il n'est aucunement fait mention dans le récit ? Mystère ! Il ne le reprendra pas de toute façon dans le dessin définitif.

Mais n'est-il pas troublant d'observer que cet orteil réapparaîtra à son insu, sous la forme d'un doigt surnuméraire lors de la transformation de l'illustration de couverture « petite image » en « grande image » ?...

Claudy LEMPEREUR

La conception de la couverture d'origine du *Lotus bleu* par Hergé en 1936 ne semble pas encore avoir livré tous ses secrets.



La fille de Tchang confirme...

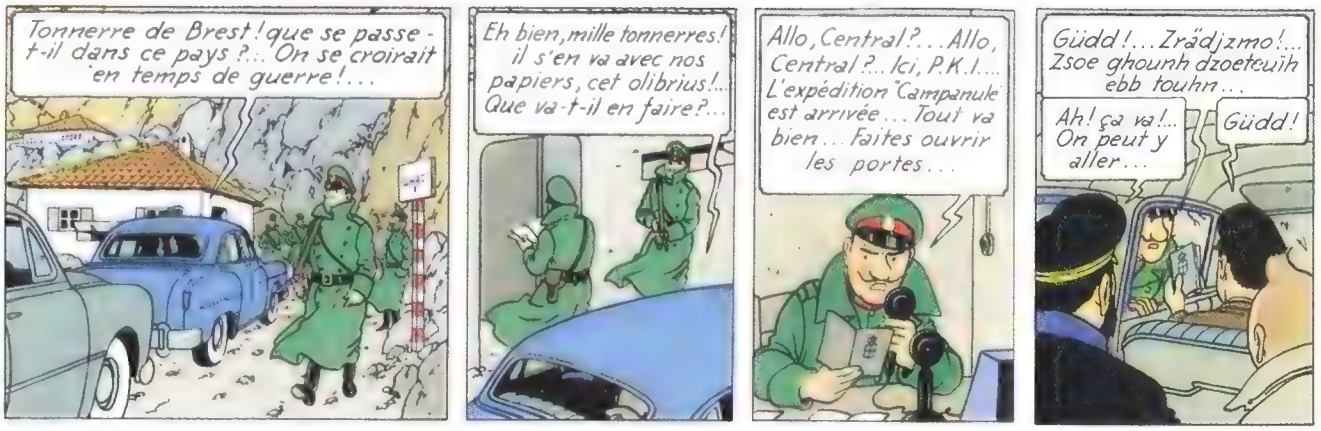
LA PART DU MYSTÈRE

Contactée par nos soins en novembre 2022, Tchang Yi-fei, la fille de Tchang, s'était aimablement penchée sur ces idéogrammes qui m'intriguaient. Voici l'éclairage qu'elle avait pu m'apporter.

Ces trois idéogrammes se lisent de haut en bas.
1.魚 Poisson.
2. Cet idéogramme n'existe pas, mais sa partie inférieure ressemble à celle de l'idéogramme龍 Dragon.
3.尖 Pointe, pointu, aigu, très fin.
Ces trois idéogrammes chinois ont été dessinés, et non calligraphiés. On n'y retrouve pas le rythme de pinceau. Il manque également un trait dans le premier, terminé par trois traits verticaux alors qu'il en faudrait quatre. Le charme de ce dessin est que, volontairement ou involontairement, il offre aux lecteurs une part de mystère.

Voilà qui nous ramène donc effectivement du poisson au dragon, mais par un autre chemin que celui emprunté par Claudy. Il est possible que si un autre sinologue pouvait examiner la question et apporter un éclairage différent, le mystère qui continue d'envelopper ce détail soit un jour complètement dissipé.

Philippe GODDIN


Tonnerre de Brest ! que se passe-t-il dans ce pays ?... On se croirait en temps de guerre !...
Eh bien, mille tonnerres ! il s'en va avec nos papiers, cet olibrius !... Que va-t-il en faire ?...
Allo, Central ?... Allo, Central ?... Ici, P.K.I.... L'expédition Campanule est arrivée... Tout va bien... Faites ouvrir les portes...
Güdd !... Zrädjzmo !... Zsoe ghounh dzoetcuïh ebb touhn...
Ah ! ça va !... On peut y aller...
Güdd !

KONTZROLL, MONZIEU...

LES PASSEPORTS DE MONSIEUR TINTIN

Cette question, c'est Haddock qui se la pose, à la page 6 d'*Objectif Lune*. Le capitaine s'inquiète de voir un gendarme syldave disparaître avec ses papiers, ce qui peut se comprendre. Mais les cases suivantes vont le rassurer : après avoir contrôlé les documents, le gendarme les restitue aux visiteurs sans la moindre difficulté.

« Eh bien, mille tonnerres ! il s'en va avec nos papiers, cet olibrius !... Que va-t-il en faire ?... »

Entre 1937 (illustration ci-dessous) et 1950 (strip ci-dessus), les uniformes syldaves n'ont pas beaucoup changé. Les passeports non plus, mais Hergé les représente plus fidèlement.

Je me suis toujours interrogé sur ces passeports. À qui appartiennent-ils ? Il y en a quatre puisqu'ils sont quatre dans la voiture : Tintin et Haddock, le chauffeur (« Sbrodj vous-même, espèce de bachi-bouzouk ! ») et son « valet de pied » (« Mazette ! »). Deux cases nous permettent de voir la couverture de l'un de ces passeports. Si c'était celui de Tintin, la découverte serait magnifique !... Mais non, comme on va le voir, ce ne peut être le sien, mais le regarder de près ne manquera pas d'intérêt...

Jusque-là, Hergé ne représentait les passeports dans ses récits que de façon symbolique : un document plié en deux, sur le premier volet duquel, au mieux, le mot « Passeport » était écrit. C'est de cette façon sommaire qu'il avait représenté le passeport que Tintin présentait au douanier syldave en couverture du *Petit Vingtième* du 28 juillet 1938. Bien sûr, ce dessin (reproduit ci-contre), qui annonçait la prépublication du futur *Sceptre d'Ottokar*, ne permet pas d'imaginer la vraie couverture du passeport de Tintin.

En revanche, même s'il ne devait pas s'agir de celui de Tintin ou du capitaine, et même si son dessin reste simplifié, celui qu'Hergé nous donne à voir dans *Objectif Lune* (détail à droite) est intéressant : il s'agit d'un écu « écartelé » (c'est-à-dire coupé en quatre) et « timbré » (surmonté, en langage héraldique) d'une couronne fermée.

Pourquoi est-on certain qu'il ne s'agit pas ici du passeport de Tintin ? Parce que nous voyons celui-ci avec une certaine précision dans l'album *Coke en stock*, au moment où, en pages 15 et 16, le jeune reporter et le capitaine Haddock présentent leurs passeports à un douanier du Khemed. Si les documents sont verts dans les deux cas, on voit clairement que le dessin de leurs couvertures diffère. Celui du passeport de *Coke en stock* présente un écu timbré d'une couronne, mais plus petit que celui du passeport syldave car cet élément est complété d'ornements extérieurs, de part et d'autre, et en bas d'un « listel » (une banderole sur laquelle est inscrite une devise).

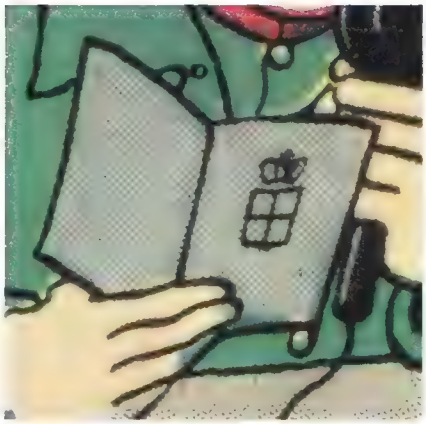
C'est indubitablement un passeport belge de l'après-guerre, dont la couverture est frappée des armoiries belges accompagnées de la devise nationale « L'union fait la force. » Hergé a même représenté la fenêtre découpée dans la couverture qui laissait voir, passeport fermé, les nom et prénom de son porteur inscrits sur la première page. Cette fenêtre n'était plus présente sur les passeports des années 1950 — rappelons que *Coke en stock* a été composé en 1956-1957 —, mais il est probable qu'Hergé a pris pour modèle son propre passeport, plus ancien. Une deuxième fenêtre, plus petite, laissait apparaître le numéro du passeport, en haut du document. Mais Hergé ne l'a pas représentée (à moins qu'il ait existé un modèle de passeport intermédiaire, avec une seule fenêtre, mais c'est une donnée que nous ignorons).

On découvre ici, alors même qu'Hergé s'efforce de gommer les indices de la nationalité de ses héros, qu'il donne un passeport belge à Tintin et Haddock. Le blason de la Belgique ne comportant pas de figure écartelée, on en déduit que celui exhibé dans *Objectif Lune* n'est ni celui de Tintin ni celui du capitaine, et dès lors que c'est celui d'un des deux Syldaves qui les accompagnent. Nous avons donc bien là, sous les yeux, le seul passeport syldave attesté chez Hergé.

Mais ce n'est pas tout. Car, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, on distingue une couronne au-dessus de l'écusson. Ce simple détail est, je crois, un argument intéressant dans le débat qui règne entre certains tintinophiles : celui de savoir si la Syldavie de l'aventure lunaire est toujours une monarchie, ou si elle est devenue une république après la Seconde Guerre mondiale.

Cet élément particulier montre, selon moi, que la Syldavie est restée une monarchie, car si ce n'était pas le cas, il est probable que la couronne aurait été supprimée du blason qui figure sur les documents officiels. À plus forte raison si l'ex-Royaume du Pélican noir était devenu une de ces républiques socialistes qui, à cette époque, s'imposaient dans cette partie de l'Europe.

Jonathan FABRY



Ci-dessus, on a clairement affaire à un passeport syldave et à un passeport belge.

Ce n'est pas parce que le passeport de nos amis est un faux, mais pour d'autres raisons, que l'accès au Khemed leur est refusé.

Je regrette, gentlemen : vous n'êtes pas autorisés à séjourner au Khemed. Vous devez remonter dans l'avion qui retourne à Beyrouth.

L'AMOUR FOU D'HERGÉ POUR LES BELLES ITALIENNES

La carte postale reçue à la rédaction de notre revue commémorait le 70e anniversaire de la célèbre Fiat. En réalité, la Fiat *Topolino* a aujourd'hui 87 ans. Elle en avait 20 lors de la publication de l'album.

Nul ne saura jamais si le professeur Topolino roulait en Fiat 500, à l'époque où, partis à la recherche de leur ami Tournesol, Tintin et le capitaine Haddock ont fait sa connaissance dans la cave à charbon de sa villa, au 57 bis route de Saint-Cergue, à Nyon.

Peut-on vraiment croire, après la découverte de Jacques Van Gelder, que c'est par hasard que les coloristes des Studios Hergé ont utilisé du vert et un rouge grenat pour les vêtements du professeur Topolino ?

« Sortie en 1936 des ateliers de la marque, à Turin, la première Fiat 500, fut dès l'origine baptisée Topolino, la petite souris en italien », nous écrivait récemment notre ami Jacques Van Gelder. Il faut savoir également que Topolino est le nom qu'on a donné à Mickey Mouse en Italie.

Mais à l'occasion de son passage à Turin, Jacques nous a fait part d'une observation troublante, qui atteste que décidément, oui, on aura toujours des choses à découvrir dans l'œuvre d'Hergé.

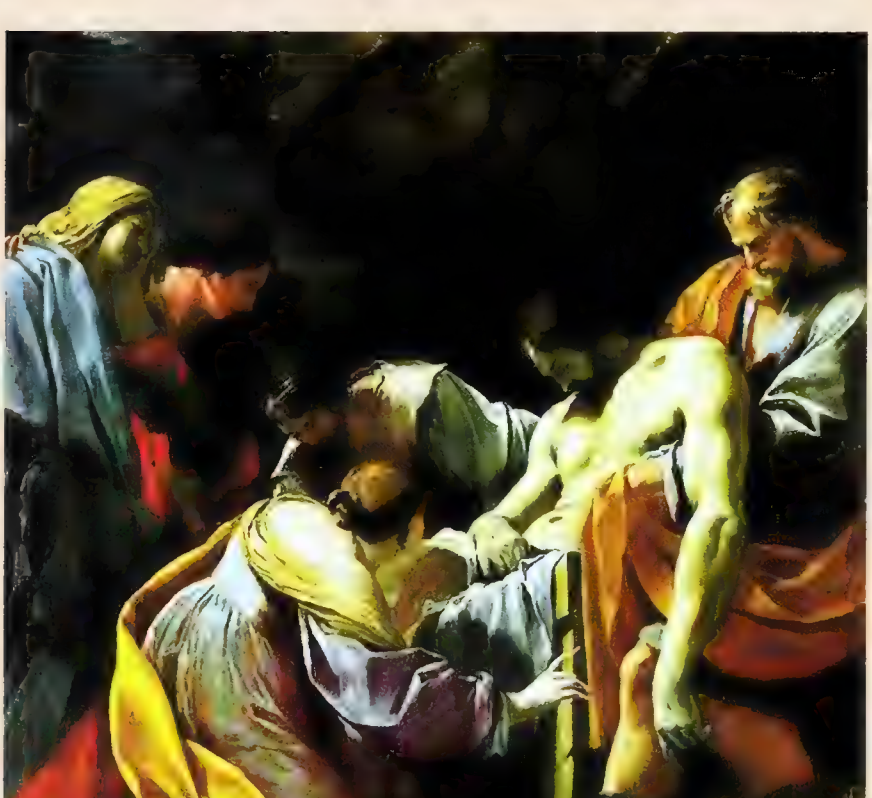
« Je trouve que le nez du professeur Topolino ressemble beaucoup au profil de la voiture, poursuit notre correspondant. Et que si ses lunettes correspondent aux phares du véhicule, ses cheveux dessinés en lignes parallèles rappellent nettement sa calandre ! »

Sacrebleu ! En voilà une observation judicieuse ! Il est difficile de croire que cette ressemblance soit le fruit du hasard. En 1954, au moment où Hergé élaborait *L'Affaire Tournesol*, il conduisait la Lancia Aurelia qu'il y prête à Arturo Cartoffoli. S'il avait confié une Topolino à cet as du volant, outre qu'il aurait fait entrer en piste un ancêtre (le modèle avait déjà quelque vingt ans d'âge), on aurait manqué une traversée du marché mémorable.

Philippe GODDIN
avec Jacques VAN GELDER

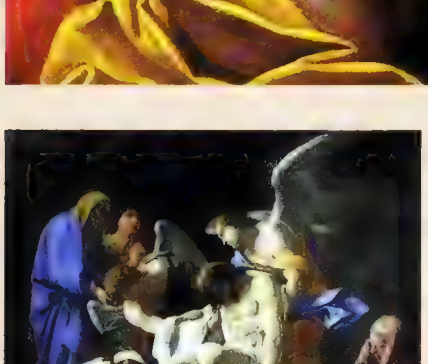
Un magnifique exemplaire de la Fiat 500, un véhicule mythique qui semble avoir tapé dans l'œil de Georges Remi.

UNE SAINTE INSPIRATION !



Le tableau reproduit ci-dessus est, quant à lui, exposé à Paris, au musée du Louvre. Un ange — moins ressemblant à Haddock que Joseph d'Arimathie, il faut bien le dire — a pris la place de ce dernier. C'est le cas également dans la version reproduite en dessous à gauche, qui, comme celle du Louvre, est attribuée à l'atelier de Simon Vouet, et qui appartient depuis 1924 aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, à Bruxelles.

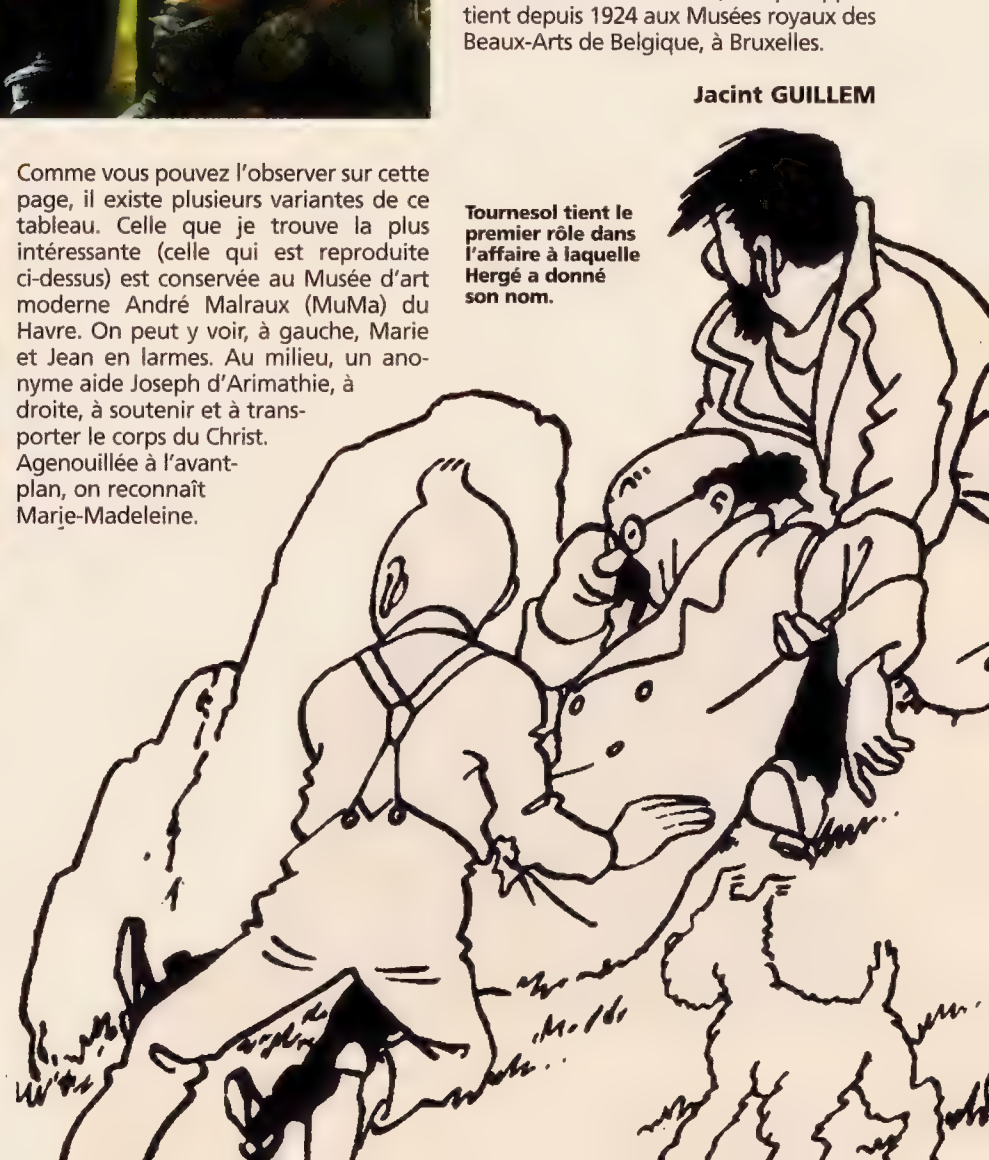
Jacint GUILLEM



Comme vous pouvez l'observer sur cette page, il existe plusieurs variantes de ce tableau. Celle que je trouve la plus intéressante (celle qui est reproduite ci-dessus) est conservée au Musée d'art moderne André Malraux (MuMa) du Havre. On peut y voir, à gauche, Marie et Jean en larmes. Au milieu, un anonyme aide Joseph d'Arimathie, à droite, à soutenir et à transporter le corps du Christ. Agenouillée à l'avant-plan, on reconnaît Marie-Madeleine.

« C'est trop ressemblant pour être fortuit », me suis-je dit en comparant la couverture de *L'Affaire Tournesol* (et surtout la case reproduite ici, dont celle-ci est issue) au tableau du peintre français Simon Vouet (1590-1649) intitulé *La Mise au tombeau*.

Si cette similarité devait s'avérer fondée, encore faudrait-il savoir si Hergé avait découvert ce tableau dans un ouvrage ou dans un magazine. Mais pourquoi ne l'aurait-il pas apprécié dans un musée ? À Bruxelles, peut-être.



Tournesol tient le premier rôle dans l'affaire à laquelle Hergé a donné son nom.

LES PRODUITS DÉRIVÉS DU MONDE DE TINTIN

SUR OU *SOUS* LA COUVERTURE ?...

Les deux, mon général ! Car il ne s'agit pas de la barbe du capitaine quand il dort, mais des enfants qui apprécient Tintin au point de dormir *sous* une couverture *sur* laquelle apparaît son effigie.

Commercialisées par les usines belges Manta S.A. de Waasmunster au milieu des années 1950[1], les couvertures Tintin ont fait l'objet, à l'époque, de nombreux encarts publicitaires, notamment dans le journal *Tintin*. Elles furent déclinées en différents modèles de dessin, en différents coloris (le rouge, le bleu, le grenat…) et en trois tailles. Chaque exemplaire était pourvu, dans le coin, d'un écusson rectangulaire à l'effigie de Tintin et Milou.

Destinée — comme son nom l'indique — aux lits de bébés, la « Baby-Manta » mesurait 75 cm sur 100 (prix de vente : 2 080 francs belges). Le modèle pour enfants mesurait 100 x 150 cm (prix de vente : 3 630 francs). Mesurant 150 cm sur 200, un troisième modèle pouvait couvrir le lit d'un adolescent.

Selon leur encombrement, ces articles étaient livrés, avec un prospectus illustré, dans une grande enveloppe ou dans une boîte de carton ornées, l'une comme l'autre, du célèbre emblème de Tintin et Milou.

Créée en 1947, la firme Manta s'est déclarée en faillite en 1987. Le dessin original d'un des modèles de la couverture Tintin est passé récemment en vente publique, mais ceci n'a évidemment rien à voir avec cela.

Gaëtan LALOY

Les deux modèles qui illustrent cet article mesurent respectivement 75 x 100 et 88 x 130 cm, mais il est fort probable que le second ait rétréci aux lavages puisqu'il ne correspond pas aux annonces.

[1] La première annonce connue est reproduite dans l'*Almanach Tintin 1955*, diffusé en 1954.

« IL EST PAS FRAIS, MON POISSON ?... »

***Errare humanum est, perseverare diabolicum.* « L'erreur est humaine, persévérer (dans l'erreur) est diabolique. » Combien de temps nous faudra-t-il, pauvres tintinophiles, pour nous apercevoir de notre méprise ? Heureusement, un lecteur attentif s'y est employé.**

Chers amis,

Je termine la lecture de la revue n° 75 et je me permets d'attirer votre attention sur une petite erreur qui s'est glissée dans l'article de Vincent Baudoux relatif à Quick et Flupke. La note 4, en fin d'article, précise que le gag intitulé *Une mite invulnérable* a été publié le 1er avril 1930. Ce n'est pas exact. En réalité, il a été publié dans le *Petit Vingtième* du jeudi 3 avril 1930, mais la date indiquée sur la couverture a été volontairement trafiquée en un prétendu « jeudi 1er avril 1930 » qui n'existait pas. Ceci parce qu'un poisson d'avril à l'attention des lecteurs figurait dans ce numéro en page 14, à savoir une fausse lettre de menace envoyée à la rédaction par le président du Guépéou. Pour les détails relatifs à ce fait, je vous renvoie aux ouvrages de votre rédacteur en chef *Hergé - Chronologie d'une œuvre* (tome 1, page 310) et *Hergé, Tintin et les Soviets* (page 72).

Cette erreur est malheureusement fréquente. On la retrouve notamment dans le volume des *Archives Tintin* consacré aux *Exploits de Quick et Flupke* – 1ère et 2e séries, à la page 11 de la postface. Vous êtes donc victimes, comme beaucoup d'autres avant vous, d'un « poisson d'avril » d'autant plus coriace qu'il est vieux de plus de 90 ans !

Cordialement,

Marc WILLOCX

МОСКВА
Г.П.У.
ЛУБЯНКА.
Le 28 mars, 1930.
A la rédaction du "Petit vingtième"
à Bruxelles.
Messieurs,
Nous avons peu de choses à vous dire. Il s'agit du reportage de votre rédacteur Tintin.
Nous vous avertissons que si vous ne faites cesser la parution de ces documents qui ne sont qu'un tissu d'attaques contre les Soviets et le Prolétariat révolutionnaire de Russie, c'est pour vous la mort à brève échéance.
Prenez garde, l'oeil de Moscou-la-Rouge vous surveille: n'oubliez pas le sort qui fut réservé au Général Koutepoff. Le prolétariat russe est outré de votre campagne qui ne cherche qu'à nuire à la cause de la Révolution.
Choisissez donc : la fin de cette campagne ou la mort.
Le président du Guépéou.
Deuxième Année. — N. 13. JEUDI 27 MARS 1930
Deuxième Année. — N. 14. JEUDI 1er AVRIL 1930
Deuxième année. — N. 15. JEUDI 10 AVRIL 1930
LE PETIT VINGTIEME
PARAIT LE JEUDI DANS LE VINGTIEME SIECLE
QUICK APPREND LA BOXE

Ci-contre :
Suivez les dates. Comment, en l'an 1930, la rédaction du *Petit Vingtième* s'est moquée du calendrier comme de l'an quarante... et de ses jeunes lecteurs, du même coup. Mais gentiment.

En haut :
L'excuse (en forme de lettre de menace) invoquée par ladite rédaction pour en venir à malmener le fil du temps, sans bien mesurer les conséquences de ses actes.

LA DÉPÊCHE

Les informations de La Dépêche *sont des informations qui frappent*

La Rédaction rappelle qu'en tant que titulaire exclusive des droits d'exploitation de l'œuvre d'Hergé, la société Tintinimaginatio n'a autorisé aucune des adaptations reproduites dans les pages de *La Dépêche*.

EMPRESS OF THE MOON ?

Même si Hergé ne le précise pas, c'est l'*Empress of Britain* qui ramène Tintin en Europe après ses aventures chez les Arumbayas. C'est en tout cas ce que révèle sa documentation.

Le graphiste canadien Roger Couillard (1910-1999), auteur de l'affiche reproduite ci-dessus, se serait-il égaré en 1958 lorsqu'il a gratifié ce paquebot (lancé en 1931 pour le compte de la Canadian Pacific Steamships Company) d'une livrée quadrillée d'inspiration « tournesolesque » ? Pas du tout ! Comme le prouve ci-dessous le badge d'uniforme de la Compagnie, les carrés rouges et blancs figuraient sur son pavillon bien avant que Tryphon se fût livré à ses premiers essais au Centre atomique de Sbrodj.

EN BONNE COMPAGNIE ?

Fondée en mai 1923, la Sabena (Société anonyme belge d'exploitation de la navigation aérienne) était l'une des plus anciennes compagnies aériennes du monde. Elle aurait dû fêter ses 100 ans cette année.

Mais sa faillite a été prononcée le 7 novembre 2001, cinq ans à peine après la cession de près de la moitié des actions détenues par le gouvernement belge aux propriétaires de la Swissair, et ceci explique peut-être cela. En 1997, pourtant, tous les espoirs semblaient encore permis, puisque, comme le montrent nos deux illustrations, Tintin était venu au secours de la compagnie belge en difficulté. Pour l'annonce destinée à la presse francophone, c'est sur un album « classique » de *Tintin au Congo* édité par Casterman que le regard d'un enfant s'était posé, tandis que pour la version « british », on avait mis en avant la première édition en langue anglaise du déjà très controversé *Tintin in the Congo* concédée à Sundancer. Il est des disparitions qu'on juge prématurées. Toujours aussi adulé, Tintin a aujourd'hui plus de 94 ans d'âge. C'est en sa compagnie qu'il fait bon vivre, car la Sabena en avait 16 de moins lorsque sa disparition a traumatisé bon nombre de ses compatriotes.

De très nombreux lecteurs ont découvert l'Afrique en lisant *Tintin au Congo*. Il n'est donc pas étonnant que la Sabena ait tenu Tintin à l'œil en 1997, au moment de promouvoir son réseau africain.

À cette époque, son éditeur anglais, Methuen, se refusait à publier ce titre qu'il jugeait problématique. C'est ce qui explique que ce soit Sundancer, la société commerciale fondée en 1984 à Londres par Nick Rodwell et sa compagne Jane Taylor, qui s'en soit chargé. Il était donc dans l'ordre des choses que Moulinsart s.a. fasse profiter Sundancer de cette belle opportunité.

DOS AU MUR

En ce début de septembre 1946, Raymond Leblanc et ses associés au sein des éditions Yes (les futures Éditions du Lombard) ont le dos au mur : la publication du premier numéro du « grand magazine *Tintin* », qu'ils ont élaboré avec Hergé et son équipe, est programmée pour le jeudi 26, et nul ne sait encore quel sera l'accueil que le public lui réservera.

Cette publicité (d'une extrême sobriété) a été découverte par notre ami Bernard Martin au dos d'un numéro issu de la *Collection Cœur* que Leblanc et consorts élaboraient à raison d'une publication par semaine. On serait curieux de savoir combien de temps cette collection a perduré à partir du moment où les jeudis de Yes se sont focalisés sur le « journal » *Tintin*.

Remarquons que l'annonce (qui scande le nom du héros) précise que cette publication est autant destinée aux « parents » qu'aux « enfants sages », d'où le slogan qui émergera un peu plus tard : « l'hebdomadaire des jeunes de 7 à 77 ans ».

DU CÔTÉ DES « TIMBRÉS »

En plus d'être passionné par l'œuvre d'Hergé, Geoffrey Daudé, de Nice, y est négociant en philatélie et en cartophilie. C'est dire s'il était placé au bon carrefour pour être en mesure de répondre un jour à l'« Avis de recherche » publié en 2001 dans le tome 2 de la collection *Hergé – Chronologie d'une œuvre* (page 108).

Il y était question d'une série de cartes postales illustrées, publiées en 1932 à l'initiative des Chiffonniers du Bon Dieu (C.B.D.) avec la permission d'Hergé. Des « cartes-mosaïques » composées par des amateurs anonymes, sur des reprises de dessins de ce dernier, représentant Tintin, Milou, Quick et Flupke, mis « en couleurs » au moyen de « découpures de timbres-poste ».

Il aura donc fallu attendre plus de 90 ans pour voir ressurgir l'un de ces « chefs-d'œuvre » (dixit *Le Petit Vingtième*) oubliés. Merci à Geoffrey, Ami de Hergé, d'avoir songé à nous informer, et de partager avec nous cette jolie découverte qui, de sa petite collection de cartes sur l'œuvre d'Hergé, nous dit-il, est sa préférée.

L'ÉMOTION DE FRANCE

Bruxelles, le 18 mars 1981.

Cher Monsieur Hergé,

Pendant cette journée où vous êtes à la une de l'actualité avec votre ami Tchang, j'ai revécu mon enfance dont les rêves ont été habités par les aventures de votre héros, Tintin.
[…] Un jour, j'ai eu la joie d'échanger quelques mots avec vous. Mais comme j'étais fort timide, je n'ai pas osé vous dire que je vous avais reconnu.
Peut-être vous souviendrez-vous d'une jeune fille brune habillée de bleu, dans le salon d'attente du Docteur L… à la clinique A. D…, avenue de la Toison d'or à Bruxelles, […] dans les années 61 ou 62. Nous étions seuls et avons échangé quelques mots […] Vous avez déploré la pauvreté des magazines mis à notre disposition et fait remarquer que, pour une si longue attente, vous aimeriez y trouver des ouvrages comme « Les Trois Mousquetaires ». Ce à quoi je vous ai répondu que pour moi, j'aimerais y trouver des « Tintin ».
Ce jour-là, je n'ai pas osé vous dire merci pour toutes les belles heures passées à vous lire et vous relire.
Aujourd'hui, la quarantaine venue et deux enfants, en douce je leur emprunte leurs albums pour les […] relire […] avec autant de joie que lorsque j'étais petite.
[…] Ce matin […] j'ai été très émue en écoutant le reportage de l'arrivée de Monsieur Tchang à l'aéroport. Je comprends votre émotion à tous deux. […]
Voyez-vous, j'ai pleuré petite fille sur la séparation de Tintin et de Tchang, et aujourd'hui vos retrouvailles m'émeuvent tout autant.
Mon mari, mes enfants et moi-même vous disons merci pour tout ce que vous nous avez apporté de joies, d'humour et de rire en étant « Hergé » […]

France J.

LA DAME AU DAMIER

Notre ami Didier Blanc a visité l'exposition d'estampes japonaises *Shin hanga* qui a fermé ses portes le 15 janvier dernier au Musée Art & Histoire (au parc du Cinquantenaire) à Bruxelles. Le mouvement *Shin hanga* (la nouvelle estampe) désigne le renouveau de cet art traditionnel au début du XX^{e} siècle.

Parmi les quelque 220 œuvres exposées, il en est une qui, plus que d'autres, a attiré le regard du tintinophile. Bien qu'elle soit largement antérieure à l'usage du damier rouge et blanc par Hergé, cette belle dame tout à sa coiffure devrait, nous dit-il, nous rappeler de bons souvenirs. Et c'est vrai qu'elle le porte magnifiquement, son damier !

Cette gravure sur bois datée et signée, œuvre de Ito Shinsui (1898-1972), s'intitule *Femme portant une ceinture de dessous* et est datée de 1921. Cette élégante Nipponne ne doit donc rien à la robe de la fusée du professeur Tournesol.

UN SOSIE DU GÉNÉRAL ?

En 1952, on ne connaît pas le prénom du général Alcazar. On sait seulement, depuis son apparition en 1936, qu'il est adepte, à sa façon, de la révolution permanente. Ce n'est qu'en 1956, à la suite de la publication de *Coke en stock* (et à la faveur d'un minuscule indice que seul un maniaque pouvait remarquer), qu'on apprendra incidemment qu'il se prénomme Juan (voir à ce sujet la page 42 de la revue *Les Amis de Hergé* n° 53 du printemps 2012).

En revanche, on savait déjà qu'il lui était arrivé de prendre un pseudonyme — celui de Ramon Zarate en l'occurrence — pour valoriser l'un ou l'autre de ses talents cachés : cette fois-là, le lancer acrobatique du poignard.

En 1952, lorsque Maurice Tillieux fait surgir son sosie dans le numéro 27 de l'hebdomadaire *Héroïc-Albums*, dans une histoire de Félix, au cours d'une séquence qui se déroule chez son ami l'inspecteur Cabarez, il se fait annoncer sous le nom de Cesaro Romero. Il n'empêche qu'on pourrait croire que c'est le vrai Alcazar, tant Maurice Tillieux a pris soin de lui laisser la tenue qu'on lui avait vu porter lors de sa dernière apparition, sur un quai du port de Saint-Nazaire, lorsqu'il s'apprêtait à s'embarquer pour regagner son pays : manteau ceinturé à larges revers et feutre sur la tête.

Merci à Pierre Fourré de nous avoir signalé cette découverte.

ET TOI VIEILLE CANAILLE QUE DEVIENS-TU ?
J'AI EMBOITE LE SILLAGE D'UN PETIT GARS QUI SAIT NAGER.
FELIX HEIN ? J'AI LU DEUX OU TROIS DE VOS REPORTAGES DANS LES JOURNAUX.
JE NE SAURAIS PLUS ME PASSER DE LUI. J'AI COMMENCÉ A VIVRE QUAND JE L'AI RENCONTRÉ.
N°27

APRÈS LES 77 AVANT LES 7

La photo reproduite ci-dessus est célèbre. La photographe également. En 1952, à Rully (Saône-et-Loire), Janine Niepce (1921-2007) immortalise son père et son fils lisant *Tintin*.

On ne sait pas grand-chose de la photo qui suit, si ce n'est qu'elle provient d'un studio situé au cœur des Marolles, à Bruxelles. Vu la houppe, certains y verront le petit Tintin d'avant ses 7 ans, posant avec Milou.

La troisième atteste que notre ami Benoît de Courrèges est un prosélyte actif. Bravo ! Céleste, sa petite-fille, n'a pas attendu d'avoir l'âge !

LES 7 SCOOPS DE WALTER RIZOTTO

1. Le rayonnement de l'œuvre d'Hergé est sans limites. Walter Rizotto se demande s'il ne devrait pas publier 77 de ses scoops au lieu de 7 dans chaque numéro, afin de rattraper son retard. Ainsi, c'est en décembre 2021 qu'avec le concours de Jean Lecocq il avait pu photographier cette décoration tintino-scintillante à Boussu, dans le Borinage. Depuis lors, les lampions se sont évidemment éteints.

2. C'est plus récemment, en juin 2022, que le même Jean Lecocq a découvert, en arpentant la promenade couverte qui suit la digue de Saint-Jean-de-Luz, que le capitaine Haddock semait ses jurons à tous les vents.

3. C'est une Castafiore des années folles (du reste, placée sous un globe de verre) que Bruno Loiseau a découverte pendue au-dessus de la chaussée, à Wimereux, dans le Pas-de-Calais, en mai 2022.

4. Lors d'une autre sortie, longeant le canal entre Tourcoing et Wasquehal (Nord), Bruno a constaté que la société américaine de traitement des eaux établie à proximité de la frontière belge préférait la fusée d'Hergé à celle d'Elon Musk.

5. En juin 2022, au retour d'un week-end prolongé en Normandie, Laurent Zaid s'est retrouvé coincé dans un bouchon qui le ramenait vers Lille. Et c'est là qu'il a repéré un drôle de gendarme, la mine sévère, posté en embuscade. Il est vrai que pour faire sauter les bouchons, il faut un homme ad hoc !

6. De passage à Paris, Numa Sadoul y a retrouvé la trace de Milou, rue du Maine, dans le XIV^{e} arrondissement. Question de flair !... Mais est-ce vraiment le hasard qui l'a guidé ?

7. Bertrand Lemesle habite le Finistère, ce qui n'est pas le bout du monde. En faisant son marché à Quimper, en juin 2022, il a été alléché par la salade « Tintin », que lui proposait un traiteur. La photo ne lui a pas suffi : il nous confirme qu'elle est bonne !

LES AMIS
DE
HERGÉ
les amis de HERGÉ 2
les amis de HERGÉ 3
les amis de HERGÉ 4
les amis de HERGÉ 5
LES AMIS DE HERGÉ 6
LES AMIS DE HERGÉ 9
LES AMIS DE HERGÉ 12
LES AMIS DE HERGÉ 13
TOUT HERGÉ
LES AMIS DE HERGÉ 21
MUSÉE HERGÉ
ANTI-MYTHES ET GROS SABOTS
LE SALON DU CAPITAINE
ALEX VERNE ET HERGÉ
SUR LA ROUTE DE CÉROUX
TINTIN À L'ACADÉMIE
LE COUPLE MYSTÉRIEUX
LE PREMIER TINTIN DE BOIS
TINTIN AU TIBET CHINOIS
MONSIEUR PÉRUCHET
DU SEPTIÈME AU NEUVIÈME ART
LE TEMPLE DU SOLEIL
HERGÉ, LE SOLEIL, LA LUNE, LE YÉTI ET MOI

LES ANCIENS NUMÉROS DE LA REVUE RESTENT DISPONIBLES

Les numéros 36 et suivants le sont en **édition originale**. Il y a longtemps que les numéros 1 à 35 sont épuisés, mais ils ont été reconstitués avec le plus grand soin et à partir d'exemplaires d'origine. Ces **fac-similés** édités à la demande bénéficient d'une impression numérique de grande qualité. Tous ne sont pas encore disponibles, mais le secrétariat (secretariat@lesamisdeherge.com) tiendra compte des demandes qui lui parviendront. Chaque numéro, qu'il s'agisse d'édition originale ou de fac-similés, est vendu au prix unitaire de 25 euros, mais des tarifs avantageux sont consentis à partir de cinq numéros.

LES AMIS DE HERGÉ

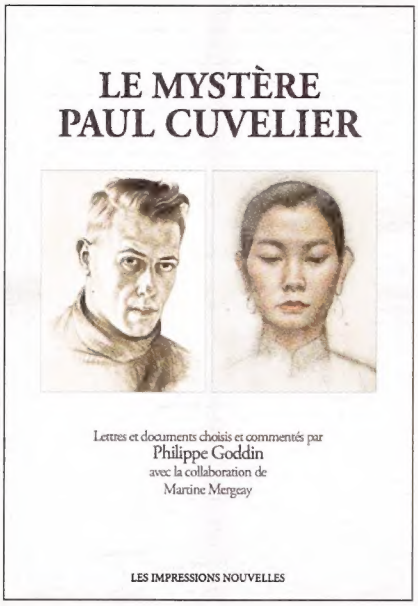
Semestriel – Numéro 76 – Automne 2023

Rédacteur en chef : Philippe Goddin
Comité de rédaction : Gaëtan Laloy, Jacques Langlois, Dominique Maricq, Patrick Vandersleyen.
Pré-presse / Impression : Zen Productive s.p.r.l.
Secrétariat : Philippe Fontaine,
avenue de l'Université 106, B-1050 Bruxelles.
E-mail : secretariat@lesamisdeherge.com
Site internet : www.lesamisdeherge.com
Banque Belgique : BNP-Paribas-Fortis
IBAN : BE80 0011 7248 5577
BIC : GEBABEBB
Banque France : Banque Crédit Lyonnais
IBAN : FR04-3000-2039-5100-0007-9160-V76
BIC : CRLYFRPP

© Les Amis de Hergé a.s.b.l.
Les dessins de Hergé sont © Hergé/Tintin*imaginatio* 2023.

ISSN 0773-6703

« Il aurait voulu être Raphaël.
Ah ! s'il avait simplement voulu être Paul Cuvelier ! »
HERGÉ



Révélé par sa correspondance, un versant inconnu et fascinant de la personnalité de l'auteur de « Corentin »
Un ouvrage de 616 pages, richement illustré - 29 €
LES IMPRESSIONS NOUVELLES